

Mon sacre

M. DE QUELEN

PENDANT

DIX ANS,

PAR M. BELLEMARE,

AUTEUR DES TROIS PROCÈS DANS UN, DU COLLÈGE DE MON
FILS, DU FLÉAU DE DIEU EN 1832, ETC. ETC.

*Ego ostendam illi quanta oporteat eum
pro nomine meo pati. (ACT. APOST.)*

« Je lui ferai voir à quelles épreuves il faut
qu'il s'attende pour soutenir la gloire
de mon nom. »



PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊQUE,
Rue Cassette, n° 29, près Saint-Sulpice.

1840.



BIBLIOTHECA CLERR. REGG. S. PAULI

COLLEGI SS. BLASII ET CAROLI DE URBE

PLUT. *F* LOCULUS *V* NUM.

M. DE QUELEN

PENDANT

DIX ANS.

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},
RUE CASSETTE, N° 29, PRÈS SAINT-SULPICE.

M. DE QUELEN

PENDANT

DIX ANS.

PAR M. BELLEMARE,

AUTEUR DES TROIS PROCÈS DANS UN, DU COLLÈGE DE MON
FILS, DU FLÉAU DE DIEU EN 1832, ETC. ETC.

*Ego ostendam illi quanta oporteat eum
pro nomine meo pati. (ACT. APOST.)*

« Je lui ferai voir à quelles épreuves il faut
» qu'il s'attende pour soutenir la gloire
» de mon nom. »



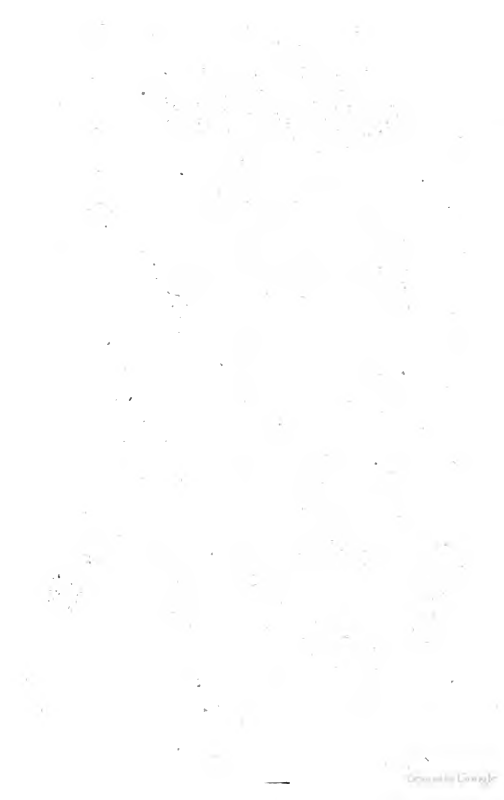
PARIS.

LIBRAIRIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},

IMPRIMEURS DE NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE ET DE L'ARCHEVÊCHÉ
Rue Cassette, n° 39, près Saint-Sulpice.

1840.





AVANT-PROPOS.

Tous ceux que des fonctions ou des devoirs particuliers attachoient à la personne de M. l'archevêque de Paris, savent jusqu'à quel point il m'a été permis d'étudier ce grand modèle, de le considérer face à face, et de me pénétrer en quelque sorte de ce qu'il y avoit en lui de plus intime. Je n'ai point à rendre compte des causes qui m'avoient attiré de sa part cette faveur si chère et si insigne. Il suffit que je ne craigne pas d'être démenti par un seul de ses amis et de ses serviteurs, en disant que j'avois auprès de sa personne l'accès le plus libre et le plus étendu; un accès de tous les jours et de toutes les heures, sans en excepter les cas d'indisposition et de mala-



die, où les consignes n'étoient pas pour moi.

Il avoit lu dans mes affections tout ce que mon cœur renfermoit de dévouement, de tendresse filiale, de sympathie et de fidélité pour lui. Aussi pourrois-je dire que le livre de sa vie intérieure étoit ouvert sous mes yeux, comme celui de sa vie publique l'étoit pour tout le monde. Ce n'est pas que j'entende donner à cet écrit la forme des mémoires privés; je veux seulement indiquer que si j'ai imparfaitement connu et apprécié le grand caractère d'évêque qui est l'objet de cette publication, ce n'est pas pour avoir manqué de moyens de me bien pénétrer de mon sujet; car je suis resté sur ce point, pendant douze ans, à la source des meilleures inspirations.

Du vivant de M. l'archevêque de Paris, j'avois réuni une grande partie de ce que je publie après sa mort. Témoin de ses plus admirables années, je me plai-

sois à recueillir les impressions qu'elles produisoient en moi.

Quoique les terribles épreuves qui ont marqué la seconde phase de son épiscopat, imprimassent trop d'éclat et de grandeur à sa vie publique pour qu'il en pût rien échapper à la connoissance et à l'admiration du monde chrétien, je ne voulois point perdre, cependant, le triste avantage qui m'avoit été donné de pouvoir écrire en quelque sorte sous le feu de sa persécution, afin de transmettre aux autres les vifs souvenirs qui m'en restoient. Car il est bien difficile que les témoins qui l'ont vu comme moi de leurs propres yeux, si sublime de force et de vertu au sein de l'orage, n'aient rien à faire passer dans l'ame de ceux qui n'ont entendu que de loin le bruit de la tempête.

Les mains ne manqueront pas pour élever plus tard à cette grande mémoire, des monumens plus complets et plus

dignes de tant d'illustration et de gloire durable. Dans ces premiers momens, on ne peut que réunir à la hâte quelques pierres et quelques matériaux pour cet édifice. D'autres y mettront le temps, l'ordre et la maturité nécessaires. C'est pour eux qu'on doit se borner aujourd'hui à planter les jalons qui peuvent servir à les diriger. Ce n'est donc qu'en simple qualité d'aide que je me présente un des premiers pour concourir aux travaux des historiens qui viendront après moi s'emparer de l'ensemble de cette grande et admirable vie d'évêque.

Puisque le désir d'assurer quelque créance à cette publication auprès des lecteurs, m'a conduit à parler de l'avantage personnel qui me fut donné de pouvoir m'inspirer à la source même de mon sujet, je vais m'écarter de la marche que je me suis tracée pour placer ici quelques particularités, en m'attachant à celles qui peuvent faire ressortir un des

caractères de l'esprit de M. l'archevêque.

Il avoit une pénétration, une vue lointaine des objets qu'on auroit pu prendre quelquefois pour une sorte de don prophétique. Cela lui venoit de l'habitude d'étudier les effets dans les causes, et de calculer ce qui devoit naturellement sortir de ces dernières, un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Beaucoup de personnes ont su de lui-même que, le dernier jour de la retraite qui précéda son sacre d'évêque, il se sentit obsédé pendant vingt-quatre heures, par le passage des Actes des Apôtres que j'ai choisi pour épigraphe : *Ego ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati*. L'aspect du temps n'étoit point mauvais alors pour l'Eglise aux yeux des autres hommes; mais aux siens, il y avoit déjà des tempêtes nouvelles dans le lointain, derrière vingt horizons. Il en avoit l'esprit frappé comme de quelque chose d'inévitable qu'il voyoit

approcher, et dont bien peu d'autres que lui, sans doute, soupçonnoient alors la marche. Il s'entretenoit avec ses amis de la vision prophétique qui le poursuivoit. Rien ne pouvoit lui retirer de la pensée que cet avertissement lui étoit envoyé pour qu'il eût à se préparer aux grandes épreuves, et il acceptoit d'avance, avec une indicible joie, le signe par lequel il se croyoit appelé à être celui en qui Dieu *vouloit faire voir ce qu'il en coûte pour soutenir la gloire de son nom*. Aussi, quand l'orage vint à éclater, personne n'en fut-il moins étonné que lui : il l'attendoit depuis plus de douze ans.

Le temps de sa mort étoit lui-même marqué de loin dans ses pressentimens. Voici à quelle occasion je m'en aperçus : *L'Ami de la Religion* avoit inséré un article de moi, au sujet d'une nouvelle attaque dont l'illustre prélat venoit d'être l'objet, de la part d'un pétitionnaire

acharné qui se faisoit comme une infernale tâche de le dénoncer tous les ans à la chambre des députés. Dans cet article, je laissois entrevoir que je travaillois à publier prochainement une vie de M. l'archevêque.

A la première occasion que M. de Quelen eut ensuite de me voir chez lui, il se prit à me gronder avec un attendrissement et une douceur pénétrante, de ce que mon affection pour lui m'avoit inspiré. « Vous voulez donc, me dit-il, » réveiller les *amis* qui dorment, et me » faire de nouveau passer par les verges? » Je vous en prie, n'en faites rien pour » le moment. Traitez-moi comme on » traitoit les anciens rois d'Egypte : *at-* » *tendez que je sois mort.* »

J'étois d'autant plus à mon aise pour combattre ce mouvement de mélancolie, que, dans l'ordre naturel des choses, c'étoit à moi à partir le premier. « Non, » non, reprit-il, vous vous trompez. Te-

» nez, mettez la main ici (en me la pre-
» nant lui-même pour la poser sur son
» côté), il y a là une de ces plaies qu'on
» ne porte pas loin. Est-ce que vous ne
» sentez pas les clous de ma croix ?....
» Allez, je vous assure que vous aurez
» tout le temps de faire mon oraison fu-
» nèbre, et d'écrire de moi ce que vous
» voudrez. Seulement, n'y mettez pas
» trop d'amitié. Faites comme les au-
» tres, qui ne me gâtent point. »

Heureusement, voici de la part de M. l'archevêque une prévision plus gaie que la précédente. Etant allé le voir un dimanche, vers midi, dans la maison des dames de Saint-Michel, je le trouvai appuyé sur la croisée de sa chambre, ayant la tête dehors par un temps assez froid, et regardant la déesse païenne que M. T***** avoit fait percher sur le Panthéon, à la place de la croix que le contre-coup de l'ouragan de Saint-Germain-l'Auxerrois en avoit arrachée. C'étoit un

texte tout trouvé pour ouvrir la conversation. « Vous ne devineriez pas, me » dit-il, le sujet de mes méditations ? Eh » bien, je suis en train de prophétiser. » Je tire l'horoscope de la divinité que » vous voyez là haut, et je lui prédis » malheur. Oui, je suis sûr qu'il lui arri- » vera quelque chose de fâcheux. Je ne » puis pas me figurer que la patronne de » Paris souffre long-temps sur sa maison » la patronne de M. T*****. Cela est par » trop révoltant. Non, cette déesse-là ne » vivra pas ; c'est moi qui vous le dis. Si » on ne la déloge pas d'où elle est, Dieu » s'en mêlera ; il soufflera dessus, et elle » descendra plus vite qu'elle n'est mon- » tée. »

A peu de jours de là, je retournai voir l'aimable prélat. A peine ai-je le pied dans sa chambre, qu'il vient me prendre par le bras pour me conduire, sans prononcer un mot, à cette même croisée où je l'avois trouvé *prophétisant*, lors de

ma visite précédente. Puis m'indiquant de la main le haut du Panthéon : « Eh » bien, me dit-il, qu'est-ce que je vous » avois annoncé l'autre jour ? Voyez un » peu ce qui est arrivé cette nuit à la » déesse de M. T*****! Certainement ce » n'est pas moi, comme vous l'imaginez » bien, qui suis monté là haut pour la » détrôner. Cependant, regardez ! »

Effectivement la déesse avoit changé de position; elle étoit renversée la tête pendante, et ne tenant plus au dôme que par les talons. Sainte Geneviève avoit fait exactement ce que M. l'archevêque avoit prédit; et il ne resta plus qu'à descendre l'usurpatrice, la corde au cou, pour l'empêcher d'écraser quelques passans dans sa chute.

Tout, néanmoins, ne me paroissoit pas fini pour cela. Comme ce n'étoit qu'une déesse d'essai qu'on avoit mise là pour juger de la figure qu'elle y feroit, je ne doutois pas qu'elle n'y fût promp-

tement remplacée par une déesse à poste fixe. Sur les observations que je faisais là-dessus à M. l'archevêque, pour lui représenter qu'il n'en étoit probablement pas quitte comme il s'en flattoit : « Pardonnez-moi, répliqua-t-il, nous » en sommes quittes. Ceci est du nom- » bre des choses bêtes auxquelles on » finit toujours par avoir honte de s'en- » têter. ILS n'y reviendront pas. C'est » une dernière galanterie *qu'ils* ont » voulu faire à l'esprit révolutionnaire. » L'esprit révolutionnaire leur a répondu » par son indifférence qu'il ne s'en soucie » pas; et comme ils ne s'en soucioient, » *eux*, qu'à cause de lui, c'est une affaire » finie. Vous pouvez dire adieu à *leur* » patronne; sainte Geneviève ne l'a pas » mise pour rien, cette nuit, dans l'état » où vous la voyez. Elle l'a rendue trop » ridicule en la pendant ainsi par les » pieds. Elle n'en relèvera pas. »

Le coup d'œil de M. l'archevêque

n'étoit pas seulement juste et pénétrant par rapport aux prévisions qui venoient de lui-même; il l'étoit par rapport aux prévisions qui venoient des autres. Quand on débattoit devant lui une question de *commodo et incommodo*, et qu'on cherchoit à le détourner de quelque chose, par la considération des inconvéniens ou des dangers qu'on y découvroit pour lui, il examinoit poliment et avec reconnoissance les conseils qu'on lui donnoit. Puis tout à coup il vous étonnoit par la quantité de réflexions que vous n'aviez point faites, et de motifs que les prévisions de ses amis tomboient et dispaïssoient comme des ombres devant les siennes, et que c'étoit toujours sa manière de voir qui se trouvoit justifiée par l'événement. On pourroit citer une foule d'occasions où il auroit couru les plus grands hasards en cédant aux observations de ses amis, et dont il est sorti

non-seulement avec bonheur, mais avec beaucoup de gloire pour lui, en n'écoulant que ses propres inspirations, en ne suivant que l'espèce d'instinct prophétique qui le dirigeoit.

Comme on l'imagine bien, toutefois, M. l'archevêque n'avoit pas la prétention de se donner pour un *voyant*, dans le sens qu'on attache communément au don d'intuition et de prophétie. Il ne touchoit à ces choses-là que par manière d'amusement et de badinage. Mais quoiqu'il ne fit qu'effleurer les matières de l'avenir, en homme d'esprit qui ne vouloit répondre de rien ni engager son jugement trop avant, il étoit doué d'un tact si fin, d'une perspicacité si sûre et si exquise, qu'il sembloit lire à livre ouvert dans les futurs contingens que tel ou tel cas donné, que telle ou telle marche des événemens devoit produire. Quand ses méditations s'étoient un peu arrêtées sur un fait grave, les consé-

quences de ce fait lui apparoissoient distinctement dans le lointain à une distance prodigieuse. Pour rien au monde je n'aurois voulu être le chef d'un empire dont M. de Quelen eût prévu la chute, seulement par forme de badinage. J'aurois été sûr de ne pas rester debout au-delà du terme marqué par ses conjectures : tant j'ai vu de prévisions de sa part se réaliser selon la justesse de son premier coup d'œil. Aussi, par rapport aux choses non encore accomplies, ai-je conservé les impressions d'espérance ou de frayeur, telles qu'elles se sont formées dans mon esprit, d'après les bons ou les mauvais pronostics de M. de Quelen.

Malgré l'espèce d'indifférence avec laquelle il jetoit ses prédictions aux vents, il s'étoit acquis en ce genre une renommée qui avoit fini par lui être à charge. Dans les provinces, et jusque dans les pays étrangers, c'étoit à qui le prendroit pour avocat-consultant sur les

affaires de l'avenir. On lui soumettoit une foule de questions auxquelles dix secrétaires n'auroient pas suffi pour répondre, en supposant que sa prudence et son grand esprit de réserve ne lui eussent pas fait une loi de n'y point toucher.

Du reste, je ne dois pas attacher plus d'importance à signaler dans M. l'archevêque cette singulière faculté de pénétration, qu'il n'en mettoit lui-même à vouloir s'en faire honneur. Personne ne faisoit moins d'attention que lui aux éclairs qui jaillissoient continuellement de son esprit, comme pour illuminer le vide qu'on avoit devant soi, et que le temps ne devoit remplir que plus tard. Je ne note donc ici cette remarquable perspicacité de M. de Quelen, que pour expliquer l'espèce de renommée d'oracle qu'elle lui avoit faite, sans autre frais de sa part qu'une exquise justesse de jugement, et une finesse d'aperçus, qu'on

pouvoit prendre en effet pour une sorte de science de l'avenir.

Une partie de ces observations auroit pu trouver place ailleurs que dans un *avant-propos*, puisqu'elles servent à caractériser M. de Quelen. Mais comme elles me sont venues principalement à l'occasion de mes intimes relations avec lui, et qu'elles semblent appartenir par là au genre des mémoires privés, j'ai cru devoir les séparer du corps de cet écrit, lequel ne doit admettre que des appréciations de faits indisputables.

M. DE QUELEN

PENDANT

DIX ANS.

CHAPITRE PREMIER.

LE CARACTÈRE DE M. DE QUELEN, CONSIDÉRÉ
EN DEHORS DE L'ÉPISCOPAT.

LE ciel avoit réuni dans M. de Quelen toutes les qualités et tous les dons qui font le charme de la vie sociale et la paix de la vie privée. Jamais personne n'a possédé à un plus haut degré que lui ce qui constitue le caractère et les formes de la bienveillance. Il n'y avoit pas jusqu'à la contradiction qu'il ne sût rendre douce et aimable, par je ne sais quelle séduction de manières qui lui étoit naturelle. La politesse et la grâce découloient de toute sa personne, comme la bonté découloit de son cœur.

C'étoit une sorte de besoin pour sa nature d'homme de se montrer accueillant, affable et obligeant envers les petits; et s'il échappoit quelques fiertés à son caractère, c'étoit pour les grands et les puissans qu'il les réservait.

Du reste, en plaçant ici cette dernière remarque, ce n'est point pour lui en faire une louange. Les révolutions ont appris aux hautes classes de l'ordre social que ce qui les ruine le plus sûrement, c'est le désaccord, le manque d'ensemble et d'harmonie dans leur direction; et que ce qu'elles ont toujours de mieux à faire, c'est de se bien tenir entre elles, de se grouper, de former un faisceau compacte et indissoluble. Il faut le dire, le peuple se montre là-dessus plus intelligent qu'elles et mieux guidé par ses instincts. Quand ses mauvaises passions le mettent en mouvement, il marche serré et tout d'une pièce. Il ne connoît point d'autres castes que la sienne; tout ce qui n'est pas elle lui paroît ennemi; et est traité comme tel. L'objet de mon observation par rapport à M. l'archevêque, est de faire sentir que si quelqu'un eut jamais à rencontrer des aspérités dans son

caractère, ce n'étoit pas le menu peuple ; pour lequel il réservoir principalement ses formes de douceur et d'affabilité naturelles.

Il m'est arrivé plus d'une fois de voir M. l'archevêque, fatigué à l'excès d'importunités et de choses déplaisantes. Pour deviner qu'il en fût contrarié, il falloit se mettre à sa place et se demander ce qu'on auroit éprouvé soi-même en cas pareil ; sans quoi on ne s'apercevoit de rien, tant les altérations d'humeur lui étoient inconnues. S'il se présentait une occasion de le plaindre au sujet de quelque contrariété dont le hasard vous rendoit témoin, ou que vous saviez lui être survenue, n'importe comment, c'étoit lui qui prenoit la parole en faveur des absens pour les justifier, ou pour affoiblir leurs torts par des explications qu'ils n'auroient pas su faire valoir eux-mêmes avec autant d'avantage. Sa plus grande marque d'impatience et d'ennui étoit un sourire d'une expression toute particulière, dont lui seul avoit le secret, et qui signifioit très-distinctement, qu'il n'en pouvoit plus de mépris pour tel ou tel être, et de dégoût pour telle ou telle chose. Un tact des convenances plus

exquis que le sien, une étude plus achevée de toutes les règles de la politesse et de l'obligeance, ne sauroient s'imaginer. Il s'en étoit fait un véritable esclavage. On pourroit dire qu'il y avoit endurci et façonné sa nature, au point de payer ce tribut par instinct, comme machinalement et par la seule impulsion de l'habitude. Il auroit voulu manquer de grâce et d'affabilité, qu'il ne l'auroit pas pu. En un mot, il ne craignoit rien tant que de désobliger, ou de paroître manquer de reconnoissance envers ceux qui se donnoient quelque peine, qui faisoient quelque pas pour approcher de sa personne. Presque toujours, il s'imposoit des dérangemens, des gênes, des interruptions de travail ou d'affaires pour subir une importunité, une obsession oisense qu'il savoit n'avoir ni but, ni importance; et cela par simple acquit de politesse et de bienveillance, pour ne point causer de regret et de déplaisir à des personnes dont il n'avoit aucun intérêt à rechercher les communications; tant il étoit au-dessus de ses forces de renvoyer qui que ce fût chagrin ou déçû dans son attente.

Ces attentions et cette habitude des égards

doux et aimables étoient si profondément entrées dans son naturel, qu'il les a conservées jusqu'à sa dernière heure. Il ne lui restoit pas dix minutes à vivre, que, malgré ses propres souffrances, il se préoccupoit encore d'alléger les soins et les fatigues dont il étoit l'objet, pour les autres. Remarquant que M. l'abbé Jammes, l'un de ses archidiacres, lui récitait à genoux les prières des agonisans, et que cette position devoit être pénible pour lui, il exigea par des paroles douces et pleines de reconnoissance, qu'il se mit plus à son aise, en prenant une posture moins fatigante.

Dans une occasion bien antérieure, il avoit donné une preuve non moins remarquable de son exquise délicatesse et de ses soins prévenans pour la commodité des autres. Un vieillard qu'il honoroit de toute son affection, avoit trouvé un refuge avant lui dans la maison des nobles et courageuses dames de Saint-Michel : c'étoit M. l'abbé Desjardins, vicaire-général de la Métropole. Lorsque la première bourrasque de 1830 parut assez apaisée pour permettre à l'illustre proscrit d'approcher du même asile, le seul réduit ha-

bitable de la communauté se trouvoit occupé par le vénérable réfugié qu'on y avoit installé quelque temps auparavant. Celui-ci, comme on le pense bien, n'eut rien de plus à cœur que de faire accepter son petit établissement au nouvel hôte que la tempête jetoit dans sa solitude.

Il n'est pas nécessaire de dire combien un tel dérangement étoit éloigné de la politesse de mœurs de M. l'archevêque. Le plus étroit des gîtes lui parut mille fois préférable, et bien certainement, il lui en eût moins coûté pour remettre sa vie à l'aventure, que pour faire peser la moindre incommodité sur la retraite du vieillard, qu'il appeloit son père. Ceux qui l'ont vu étouffant dans son recoin si exigü et si resserré, n'oublieront jamais l'escalier étroit et démembré de vétusté par lequel on y étoit conduit. Deux personnes ne pouvoient s'y rencontrer sans que l'une fût obligée de redescendre ou de remonter pour faire place à l'autre. Cependant bien des grandeurs de l'Etat et de l'Eglise ont passé par-là. Dans cet obscur réduit, tout sembloit rayonnant de la dignité de M. l'archevêque. Une fois arrivé à lui, on se croyoit dans un

palais ; il étoit là comme le prix qu'on venoit de remporter par une escalade, comme une sorte de récompense du passage des Monts.

Le peu que je viens de dire de l'égalité douce et aimable de son caractère personnel, de la grâce et de l'aménité de ses mœurs, explique ces dévouemens, ces attachemens durables que la mort seule a brisés au milieu des sanglots et du déchirement des cœurs. Admiré de ceux qui ne le connoissoient que par sa grande renommée de courage et de vertu, il étoit encore plus aimé de ceux qu'il avoit touchés de sa baguette magique. Personne n'échappoit à la séduction de ses formes, à l'affabilité de sa parole, au charme de ses communications privées. On ne doit pas craindre d'affirmer hardiment que, s'il eut des ennemis, aucun n'a jamais pu le haïr autrement que par ignorance et par erreur. C'étoit, du reste, ce qui le consolait dans ses chagrins. Comme il n'attribuoit qu'à des malentendus les injustices et les offenses qui lui arrivoient ; il n'en éprouvoit aucune aigreur, et il se contentoit de sourire de ces méprises, comme on sourit d'une gaucherie ou d'un quiproquo.

Une chose qui m'a toujours étonné de la part des juges passionnés de M. de Quelen, c'étoit d'en rencontrer quelques-uns parmi eux qui eussent l'air de croire qu'on lui avoit fait une grande grâce de le recevoir à l'Académie française. Il me semble que ce n'est pas vouloir de mal à ce corps littéraire, que de souhaiter qu'il ne soit jamais plus déparé. M. de Quelen n'a guère écrit et parlé, il est vrai, que sur les matières de la religion. Mais c'étoit sa mission spéciale, et cette mission, il l'a remplie avec une remarquable capacité, avec un éclat et un succès toujours soutenus, avec le savoir et l'éloquence d'un lettré des plus distingués. Il joignoit à un sens droit, un goût exquis, un tact parfait, une justesse d'esprit et une perspicacité admirables. Avec lui, tout cela se retrouvoit dans les entretiens les plus familiers, jusque dans les délassemens frivoles. Toujours en garde contre les fautes de précipitation, il ne s'arrêtoit jamais à aucun parti sans l'avoir examiné dans toutes ses conséquences et retourné sous toutes ses faces.

Est-il donc si étonnant que l'Académie française ait tenu à posséder dans son sein

un homme aussi richement pourvu des dons de l'esprit, aussi éminemment distingué par le talent de la parole, par l'étendue de son savoir, par l'éclat de ses lumières et la variété de ses connoissances? Non, en vérité; elle a pu lui faire honneur, mais elle ne lui a point fait de grâce. Tant qu'il ne lui arrivera pas de faire de plus mauvais choix, on peut assurer qu'elle ne dérogera point, qu'on n'aura point de mésalliances à lui reprocher.

A ce que je viens de faire connoître de l'homme privé dans la personne de M. de Quelen, j'ajouterai un dernier trait de son naturel, dont mille autres que moi ont dû être souvent frappés : c'est que, dans ses jugemens, il ne lui est jamais rien échappé de sévère qu'envers ses amis. Quant à ses ennemis, il ne savoit parler d'eux qu'avec indulgence. C'étoit toujours en lui-même qu'il cherchoit la cause des torts et des griefs, et pour peu qu'il y eût moyen de découvrir dans sa propre conduite l'ombre d'une excuse ou d'un prétexte qui pût servir à disculper ceux qui lui vouloient du mal, il étoit le premier à se constituer leur défenseur et à les justifier à ses dépens. On n'étoit jamais plus

sûr de le fâcher qu'en faisant quelque sortie devant lui contre ses ennemis. C'étoient les amis qui payoient pour eux. On se figurera aisément que j'ai dû en savoir quelque chose, moi qui faisois profession ouverte de détester cordialement tout ce qui commettoit la violence et l'injustice envers lui.

CHAPITRE II.

CONJECTURES SUR QUELQUES FAITS DE LA VIE
PUBLIQUE DE M. L'ARCHEVÊQUE, ET A L'ÉGARD
DESQUELS LES JUGEMENTS PEUVENT S'ÉGARER.

DES opinions où l'irréflexion n'a pas eu moins de part que la prudence, se sont hasardées à examiner pourquoi les refuges que M. l'archevêque s'est vu forcé de chercher pendant les premières années de sa proscription ont été choisis dans tel ou tel lieu plutôt que dans tel ou tel autre. C'était là un de ces sujets que la gravité de son âge et de son caractère, non moins que son extrême sévérité en matière de convenances, écartoient naturellement des sollicitudes de ses amis, et des entretiens même les plus libres, qu'il pouvoit leur permettre avec lui. Ils savoit trop bien qu'aucun d'entre eux n'avoit à se prétendre meilleur juge que lui sur les points qui touchent à la délicatesse et aux bienséances. On ne peut donc apprécier

ses motifs que par des inductions recueillies à la source de ses communications volontaires, dans ses épanchemens et ses intimités. C'est là ce que je n'entends donner que comme des probabilités, qui n'ont d'autre autorité que mes propres conjectures.

On verra plus bas, dans ce même chapitre, qu'après la seconde dévastation de son palais épiscopal, accompagnée du pillage et de la ruine de sa propriété privée, il dut rester démontré à M. l'archevêque de Paris, qu'il ne pouvait plus désormais songer à se rétablir dans une demeure qui portât son nom, ni à rien posséder en propre. Cette position une fois donnée, et la main de fer de la nécessité appliquée comme elle l'étoit sur sa tête, il n'eut plus qu'à choisir entre les hospitalités, et entre le plus ou moins de chances de danger qu'il emporteroit avec lui à ceux qui lui donneroient asile.

Effrayé de l'idée de faire peser un tel poids sur des familles privées, et comptant plus aussi sur les dévouemens inspirés par la religion que sur les dévouemens de l'amitié, il comprit qu'une communauté seroit le refuge le plus sûr pour lui, le moins onéreux

pour les autres, et surtout le moins exposé à l'agitation des choses mondaines.

Sans doute, il eut l'option entre plusieurs maisons religieuses également graves, également empressées de le recueillir dans sa détresse, et fières de partager ses périls. Mais ce que cette noble émulation les empêchoit de considérer, il le considéroit pour elles. Il savoit que nos mœurs protègent plus les femmes que les hommes, et qu'une communauté de prêtres seroit plus gravement exposée à l'insulte, aux sévices et aux emportemens de l'anarchie, qu'une foible et timide congrégation de l'autre sexe. Ce fut cette considération qui prévalut dans son esprit, non par calcul pour lui-même et pour la sûreté de sa personne, mais par ménagement et par attention pour le repos et la sûreté de ceux qu'il craignoit d'entraîner dans les conséquences de sa proscription.

Les conseils de ses amis achevèrent de déterminer son option. Ils en savoiènt plus que lui sur l'altération de sa santé, et sur les suites des grandes commotions qui venoient d'ouvrir au fond de son cœur la plaie mortelle qui s'y est lentement formée et développée.

depuis d'une manière si funeste. Sans lui communiquer leurs motifs et leurs inquiétudes, ils cherchoient à lui ménager ces soins pieux, ces attentions éclairées qui l'ont effectivement entouré pendant les huit mois de douleurs aiguës où sa vie s'est éteinte.

Je le répète, cette considération de la commodité personnelle, des soins et des adoucissements de la vie proscrite, n'étoit point de celles qui pouvoient influencer sur les déterminations de M. l'archevêque. « A qui apporterai-je le moins de dangers? Lesquels de mes hôtes seront le plus épargnés par les aveugles colères de mes ennemis? A qui rougira-t-on le plus de demander compte de son dévouement et de sa générosité pour moi? Qui aura le plus de chances de désarmer les haines et les passions brutales, et par sa faiblesse même, et par l'innocence de sa vie, et par la sainteté de l'asile? Placé, en un mot, dans cette situation qui faisoit dire à Mithridate :

Ma funeste amitié pèse à tous mes amis,

» à qui mon amitié pèsera-t-elle le moins? à
» qui sera-t-elle le moins funeste? » Voilà

les seuls calculs dont la grande ame de M. l'archevêque fût capable, et ce qui autorise suffisamment à penser qu'il n'eut pas d'autre règle dans le choix de ses refuges.

Pour moi, dont il avoit la bonté de souffrir toutes les observations, la curiosité ne me vint jamais de m'enquérir pourquoi un parti lui avoit paru meilleur que l'autre sur le point dont il s'agit, tant ce point étoit éclairci pour moi, tant j'étois sûr que M. l'archevêque, dans la considération des choses qui se rapportoient à sa situation personnelle, commençoit toujours par examiner les risques et les inconvéniens qu'elles pouvoient avoir pour les autres. C'étoit sa préoccupation habituelle, son attention dominante. S'il se fût présenté à sa pensée une maison religieuse d'hommes où il eût pu espérer de ne compromettre la sûreté de personne, et de ne point apporter son malheur, cette maison, si dénuée, si dépourvue qu'elle eût pu être de toute sorte de commodité pour lui, auroit été, bien certainement, celle qu'il eût adoptée. C'est de quoi ne permettent pas de douter son extrême délicatesse de cœur et d'esprit, et sa perpétuelle crainte d'attirer la

fondre sur d'autres têtes que la sienne.

Passons maintenant à un autre point sur lequel les jugemens publics ne se sont pas exercés moins sévèrement. M. l'archevêque, dit-on, se mêloit à la politique; c'étoit un homme d'opposition politique.

On se demande d'abord ce qu'il y auroit en d'étonnant à ce que M. de Quelen fût un homme politique. Auroit-il même dépendu de lui de rester étranger à la politique, quand il l'auroit voulu? Elle l'attaquoit par tous les côtés, et force lui étoit bien de s'établir du moins vis-à-vis d'elle en état de légitime défense.

Une chose qu'on oublie trop d'ailleurs dans les accusations dirigées contre lui, c'est qu'il étoit pair de France. Que ce fût à tort ou à raison que le régime précédent lui eût assigné ce poste et imprimé ce caractère politique, là n'est point la question. Les institutions de la monarchie étoient ainsi faites, et la position où elles l'avoient mis étoit parfaitement légale, parfaitement régulière, parfaitement en harmonie avec tout ce qui constituoit l'état politique du royaume.

M. l'archevêque de Paris étoit donc pair

de France ; pair de France en droit et en titre , pair de France légitimement institué , légitimement établi , légitimement revêtu de cette seconde consécration. Comme tel , il avoit des engagemens pris , des sermens prêtés , une foi jurée et des devoirs à remplir dans l'ordre politique.

Sans doute , sur toutes ces choses-là , il est des accommodemens avec les consciences élastiques qui ne s'engagent la veille que sous la condition de pouvoir se dégager le lendemain ; qui se réservent d'épouser des intérêts nouveaux , de passer à des affections nouvelles , et de se dédire de la fidélité promise toutes les fois que l'occasion s'en présentera. Mais aux yeux des consciences qui ont pour base la religion du devoir , de l'honneur et des sermens , les choses ne s'envisagent point ainsi ; et sans que M. l'archevêque de Paris ait eu besoin de dire là-dessus son secret à personne , on peut raisonnablement conjecturer qu'un homme de son caractère et de sa foi pure ne se croyoit point délié des obligations qu'il avoit contractées comme pair de France. Des sévices , des violences , des voies de fait révolutionnaires

pouvoient bien arrêter l'exercice de son droit politique, briser son existence civile, frapper sa personne d'interdit, et livrer sa fortune au bras séculier de l'anarchie ; mais au jugement d'une conscience aussi droite et aussi éclairée que la sienne, tout cela ne devoit pas prouver qu'il ne fût plus pair de France, ni que les engagements politiques attachés à ce titre fussent rompus et abrogés pour lui.

Du reste, voyons un pen jusqu'à quel point M. de Quelen s'est mêlé à la politique, jusqu'à quel point il s'est fait homme d'opposition politique, dans les dix dernières années de sa vie.

Après la révolution de 1830, deux cas difficiles pour lui se présentèrent, où il eut à prendre conseil de lui-même, et à régler sa conduite d'homme public vis-à-vis du nouveau gouvernement ; et, s'il nous en souvient, voici de quelle manière il traversa les écueils de sa situation :

Il commença par vouloir distinguer la révolution de juillet de l'établissement qui en sortit. On sait assez dans quel état la première avoit mis sa personne et ses biens. Cepen-

dant il ne lui parut pas juste de rendre le second solidaire des faits et des violences dont il avoit été victime de la part de l'anarchie. Avant d'asseoir son jugement sur ce qu'il avoit à faire, il commença par pardonner à la révolution le mal qu'il en avoit souffert, se réservant d'examiner si l'Etat, en reprenant du calme, le laisseroit ou non aux prises avec la tempête. La pensée ne lui vint pas d'abord que le gouvernement naissant pût ratifier à son égard les excès et les énormités dont il avoit à se plaindre. Il dit : C'est un orage qui a passé sur ma tête, et qui ne peut pas y rester sans déshonneur pour le pouvoir.

Dans cette persuasion, il s'avança vers ce pouvoir comme vers un abri-sous lequel il lui seroit permis de respirer. Car il vouloit absolument séparer ses intentions et ses vues de celles de l'anarchie, et ne pas lui faire l'injure de le confondre avec elle dans ses griefs. Ce fut avec cet esprit de modération et d'oubli, qu'il crut devoir faire cette démarche du jour de l'an, qui étoit comme un témoignage des sublimes réconciliations que le christianisme renferme dans son cœur.

Quoique cette avance si admirable de la part de l'illustre prélat, ne lui eût paru produire que des risées et des dédains superbes, il n'en persistoit pas moins à distinguer l'une de l'autre les deux phases révolutionnaires dont il s'agit, lorsque le nouvel ouragan du 13 février vint bouleverser les restes de son palais et de sa propriété privée, et le replonger dans une situation pire encore que la première.

Cette fois, il n'y eut plus pour lui à s'y méprendre et à se flatter. Il comprit qu'il étoit hors la loi commune, et que ce qu'il avoit pris pour quelque chose de réparateur étoit quelque chose d'aussi violent, d'aussi passionné, d'aussi ennemi de son repos et de sa personne, que les terribles assaillans dont il avoit essuyé la fougue dans les premiers jours.

Ce fut alors que ses ennemis lui apparurent dans toute leur haine, et qu'il s'enveloppa de son manteau de proscrit pour ne le plus quitter que quand il plairoit à Dieu. Forcé de reconnoître enfin qu'il n'y avoit plus pour lui de toit habitable sous son nom, plus de chez lui possible, plus un morceau

de terre où il eût le droit de se dresser une tente, il ne lui resta que la ressource d'aller frapper à des portes étrangères, pour y chercher les secours de l'hospitalité.

Une fois que ce parti fut arrêté dans ses résolutions, il s'y tint invariablement, s'interdisant tout acte et toute démarche extérieure où l'on pût découvrir une trace de politique; ne mettant plus la tête dehors que dans les occasions, heureusement rares, où ses sollicitudes se trouvoient éveillées par quelque danger survenu au chef de l'État, et où la religion avoit le droit d'intervenir par ses secours, ses prières et ses actions de grâces.

Il y a toutes sortes de raisons de croire que cette réserve de sa part, que cette neutralité absolue, que cette vie entièrement exilée du domaine de la politique, ne déplurent pas moins que ce qui avoit tant déplu auparavant dans le prétendu caractère politique reproché à la conduite de M. de Quelen. On avoit d'abord trouvé qu'il sortoit trop de la sacristie pour entrer dans la politique. On trouva ensuite qu'il sortoit trop de la politique, au moins comme homme de cour,



pour rester enfermé dans la sacristie. Ne sachant donc plus de quelle manière il auroit eu à s'y prendre pour contenter tout le monde, il se traça lui-même la ligne de conduite qu'il jugea être la meilleure, et je crois qu'il la trouva.

Quoi qu'il en soit, cette sagesse ne le préserva point des embarras, de la tracasserie et des intrigues qu'on prit à tâche d'amonceler autour de lui, dans l'espérance de le fatiguer et de le dégoûter de sa position. Comme cette partie de ses tribulations ne lui a jamais arraché ni plaintes, ni murmures, elle est restée à demi voilée; et pour me conformer aux exemples de circonspection que je lui ai toujours vu donner là-dessus, je n'en parlerai qu'avec une extrême réserve dans le chapitre qu'on va lire.

CHAPITRE III.

AUTRES CONJECTURES SUR LE PLAN DE CONDUITE
ARRÊTÉ PAR M. L'ARCHEVÊQUE, POSTÉRIEURE-
MENT À LA SECONDE CATASTROPHE DU 13 FÉVRIER.

M. de Bonald avoit découvert une remarquable vérité au fond des cœurs révolutionnaires, lorsqu'il disoit en parlant de leurs indélébiles rancunes : « La révolution française ne finira que quand ceux qui l'ont faite l'auront pardonnée à ceux qui l'ont soufferte. »

On pourroit dire la même chose des haines aveugles dont M. l'archevêque de Paris étoit l'objet. Elles ne devoient finir que quand ceux qui avoient si violemment attaqué sa vie et sa fortune lui auroient pardonné les criminels sévices, les attentats et les énormités de toute espèce dont ils s'étoient rendus coupables envers lui. La nature de l'homme est ainsi faite. La vue des victimes est une importunité pour les oppresseurs, et ils ne

peuvent souffrir ce qui leur rappellé les choses basses et lâches de leur conduite.

M. l'archevêque étoit donc devenu pour eux un être antipathique, un reproche vivant qui les forçoit à baisser les yeux devant lui. Leur honte se réfléchissoit d'autant plus vivement sur ce front innocent et vénérable, qu'il ne respiroit que la patience, le pardon, le calme et la sérénité. Comment vivre en présence d'un homme si parfaitement inoffensif, si injustement opprimé, si criminellement outragé ! Le malaise étoit grand pour ses ennemis, et les mauvaises consciences n'y pouvoient tenir.

Il fallut recourir, pour les soulager, aux menées obscures, aux machinations sourdes, aux inventions malignes et perverses. Tout ce qu'on put imaginer d'intrigues et de ruses fut mis en œuvre pour fatiguer le courage et la patience du noble prélat. On fit jouer en dessous contre lui tous les ressorts d'une police ingénieuse, toutes les habiletés de la science révolutionnaire. On vouloit produire en lui, à quelque prix que ce fût, le dégoût et la lassitude, l'amener par la frayeur et la persécution à désespérer de sa situation, à

prendre son parti de lui-même, et à désertier son glorieux poste, en le forçant du moins à chercher sa sûreté hors de son diocèse.

Tandis qu'on l'attaquoit ainsi au dedans par des moyens iniques et perfides, on le faisoit attaquer au dehors par de ténébreuses manœuvres, par les mauvais offices d'une diplomatie menteuse et hypocrite, qui étoit chargée de perdre l'archevêque en vue du bien de la religion. On le représentoit comme un invincible obstacle au retour de la paix de l'Eglise, comme la pierre d'achoppement qui faisoit échouer les meilleures et les plus belles intentions ; comme la grande incompatibilité, enfin, qui empêchoit tous les rapprochemens entre les pacifiques agneaux du bercail de juillet, lesquels n'attendoient que cela pour vivre en bons chrétiens. Il n'est pas nécessaire de faire observer que c'étoit-là une remarquable dérision révolutionnaire ; car, bien certainement, ce n'étoit pas sur les auteurs de la dévastation de Saint-Germain-Auxerrois et du palais de l'Archevêché qu'il y avoit beaucoup à compter pour des retours à la religion ; et quant aux autres, ce n'étoit pas à cause d'eux, assurément,

qu'il pouvoit être besoin de changer d'archevêque.

Quoi qu'il en soit, rien ne fut négligé pour arriver au but vers lequel on marchoit, et qui étoit de désoler la patience de M. de Quelen, de le noyer dans des flots d'amertume, et de ne lui laisser que l'*abdication* pour toute ressource. On avoit contre lui dans cette lutte l'avantage des positions et du terrain. On l'avoit mis hors d'état de se défendre des coups qu'on lui portoit publiquement à Paris, et secrètement à Rome. Réduit à promener de gîte en gîte sa vie de proscrit, c'étoit bien assez d'occupation pour lui que d'avoir à faire face aux premiers besoins de sa conservation, sans qu'il entreprit de découvrir les embûches qui lui étoient dressées à trois cents lieues d'ici par la diplomatie révolutionnaire. Force lui étoit donc de laisser le mensonge et l'intrigue en possession de tous les avantages qu'ils avoient contre lui dans ces combats obscurs, dans ces assauts clandestins qu'on lui livroit de tous côtés, à son insu.

Cependant ce n'étoit pas à un esprit aussi pénétrant, à des yeux aussi clairvoyans que

les siens, qu'on pouvoit entièrement cacher ce qui se passoit à son sujet. Dès les premiers jours, il devina que l'*abdication* étoit la condition que ses ennemis mettoient à son repos et à la sûreté de sa vie, et que cette partie ténébreuse de leurs machinations étoit ce qui demandoit de sa part un courage inflexible, une résolution inébranlable, et un plan de conduite non moins ferme que sage.

Ses amis ne lui firent pas défaut pour l'accompagner, le soutenir et le dégager des périlleux défilés où il avoit été poussé par les menées et les efforts de ceux qui méditoient sa ruine sous le rapport moral, comme ils l'avoient opérée sous le rapport matériel. Les témoins à décharge se présentèrent donc en foule pour éclairer sur la vraie situation de M. l'archevêque le seul pouvoir dont il eût à cœur de mériter les suffrages, de conserver la bonne opinion et la confiance. Chacun, selon sa position et ses facilités, fit pénétrer son trait de lumière où il en étoit besoin, et contribua pour sa part à faire tomber le mensonge, à dissiper les ténèbres et les préventions que les agens de la révolution avoient

accumulées sur la personne de M. l'archevêque, à la faveur de l'éloignement.

Débarrassé par-là en grande partie des intrigues du dehors, M. de Quelen ne se vit pas pour cela délivré des intrigues du dedans. Ses persécuteurs restèrent attachés à leur proie, ne désespérant point de le réduire aux abois et de l'amener à leur but; se promettant toujours de finir par tuer son courage, tandis qu'il ne leur étoit donné de pouvoir tuer que sa vie.

Cette *abdication* qu'ils cherchoient, qu'ils poursuivoient avec tant d'acharnement, ils l'ont maintenant. Ils l'ont depuis vingt jours, au moment où je trace ces lignes, et ils ne savent qu'en faire. Cependant, à quoi tient-il que leur satisfaction ne soit parfaite? Les voilà délivrés de ce grand travail d'Hercule qui a tant fatigué leurs efforts pendant dix ans. Est-ce qu'il en seroit ici pour eux comme de cette autre épine qu'ils eurent le bonheur de se voir arracher à la même époque, et à la place de laquelle une épine bien autrement forte, bien autrement aiguë et pénétrante est venue se fixer immédiatement après, jusqu'au fond des chairs vives? Je ne sais; mais

enfin, ils n'ont plus le noble prélat qui soulevoit si profondément leurs antipathies, qui leur causoit tant de contradictions et de tourment, qu'ils signaloient comme l'obstacle au bien de l'Eglise et au retour de la religion du peuple. Tout va donc marcher dans les bonnes voies et prendre une face meilleure?.... Nous verrons bien.

Pendant tout le temps où cette situation a duré entre M. de Quelen, qui s'obstinoit à garder son poste, et les ennemis puissans qui s'obstinoient à vouloir l'en déloger, voici une chose dont je n'ai jamais pu me rendre raison : Je comprenois bien la différence qu'il y auroit eue pour eux à voir à sa place un caractère pliant, un homme de cour et d'accommodement. Mais où cela pouvoit-il mener? Ce qui importe dans ces sortes d'affaires, c'est d'attirer à soi l'entourage, la clientèle d'amis et de partisans sur lesquels un personnage éminent exerce une grande action, dont il dispose plus ou moins par la nature de son influence et de son mérite personnel. Ce qui importe, c'est d'acquiescer avec lui tout ce mobilier d'attachemens, d'affections et de sympathies dont il est pos-

sesseur. Mais l'homme qu'on aime et qu'on suit, parce qu'on lui trouve des qualités, des sentimens, un genre de caractère et une tenue politique qui sont en harmonie avec ce que l'on porte soi-même dans le cœur et dans l'esprit ; cet homme, on ne le suivra plus, on ne s'abandonnera plus à son influence, il ne gouvernera plus rien, il n'entraînera plus rien dans son orbite, s'il vient à perdre l'avantage auquel il étoit redevable de l'empire qu'il exerçoit auparavant.

Tout ce que je veux dire là-dessus, en un mot, c'est que pour être puissant par l'impulsion, par la séduction et l'entraînement, il faut qu'on se ressemble un peu de part et d'autre, et que chacun y mette du sien. On ne vient pas toujours à vous pour le plaisir d'y venir ; on y vient surtout par l'attrait des points de contact et des affinités réciproques ; on y vient parce que vous marchez dans la direction où l'on marche soi-même, et que vous ne refoulez pas le courant des idées, des opinions et des sympathies des autres. Dans le cas contraire, les autres vous laisseront aller tout seul.

Vous vouliez à la place de M. de Quelen,

un archevêque qui vous amenât la classe de personnes dont il disposoit par l'ascendant de son caractère, par la confiance et la haute considération dont il jouissoit auprès d'elle. Vous vouliez un archevêque qui fit tourner comme lui dans sa main toute cette clientèle de fidélités religieuses et monarchiques dont il étoit le pivot. Mais alors il vous falloit un archevêque comme M. de Quelen. Et si vous aviez un archevêque comme M. de Quelen, cette classe restoit de son côté et ne passoit point du vôtre.

Depuis le commencement jusqu'à la fin, mais particulièrement depuis la seconde dissolution du mois de février 1831, telle fut, si je ne me trompe, la cause de tous les malentendus, de tous les embarras, des tentatives vaines et des efforts perdus qui eurent pour objet de concilier des choses inconciliables, de faire tourner en influence politique l'immense influence morale de M. l'archevêque de Paris. Avant le renouvellement de la première abomination, oui, il y avoit peut-être moyen; oui, la chose étoit possible, parce que M. de Quelen n'avoit d'abord envisagé le coup de foudre qui l'avoit écrasé, que

comme l'effet d'un orage passager, que comme un acte de révolution dont il pouvoit-se promettre que les effets s'arrêteroient à lui, et ne porteroient que sur sa tête. Mais lorsque le désastre de Saint-Germain-l'Auxerrois, les violences et les dévastations exercées dans l'intérieur des églises et contre les croix, lui eurent appris que les coups montoient beaucoup plus haut qu'il n'avoit cru; lorsqu'il vit des hommes revêtus des premières fonctions publiques, et des ministres régulièrement organisés en gouvernement, prendre et accepter pour leur compte les actes, les violences, les saturnales les plus exécrables et les plus sacrilèges de la révolution, alors il ne s'abusa plus sur la profondeur du mal; il en mesura l'étendue; il jugea ce qu'il y avoit à faire, non plus par rapport à lui, mais par rapport à Dieu, et il prit à la tête de l'Eglise de France cette grande position qui a tant contribué au salut commun par l'impulsion qu'elle a donnée aux courages, et par les nobles émulations qu'elle a éveillées dans l'épiscopat.

Voilà du moins ce que je pense avoir bien saisi dans le cours de mes communications

avec l'immortel archevêque. Il avoit trop de réserve et de discrétion pour autoriser personne à donner comme venant de lui autre chose que ce qu'il a pu fournir à de simples conjectures. C'est pourquoi je me suis cru obligé d'avertir les lecteurs que s'il est entré des erreurs dans mes aperçus, elles sont de moi, et que sa mémoire n'en sauroit être chargée.

A présent, je puis sortir du cercle des suppositions et des apparences, pour dire des choses plus connues, en me bornant toutefois à montrer la grande et imposante figure de M. l'archevêque, dans les années qui forment la partie la plus brillante de sa carrière épiscopale.

CHAPITRE IV.

POURQUOI ON NE FAIT REMONTER ICI LA VIE PUBLIQUE DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS QU'À LA CÉRÉMONIE DE LA CHASSE DE SAINT VINCENT-DE-PAUL.

Aux yeux des gens du monde, M. l'archevêque de Paris avoit pu n'être jusque-là qu'un dignitaire de l'Eglise comme beaucoup d'autres, dont le mérite et les qualités ne sont ni au-dessus, ni au-dessous de ce haut rang. Rien n'obligeoit ceux que des rapports intimes ne mettoient point en contact avec lui, à croire qu'il possédât un des plus grands caractères que les longues épreuves et les crises diverses du christianisme aient jamais développés. On savoit seulement en général qu'il aimoit à s'entourer de vieillards distingués par la science et la vertu, à s'appuyer sur leur expérience et la sagesse de leurs conseils, et à les faire honorer en les honorant lui-même le premier (a).

(a) Voir les notes à la fin.

Pour peu qu'on voulût faire attention au choix des hommes qu'il s'adjoignoit comme principaux collaborateurs, il étoit facile de juger que c'étoit un maître qui se connoissoit en bons ouvriers, et qu'il ne négligeoit rien pour qu'un attachement durable les lui conservât. Aussi n'avoit-on pas besoin d'approcher de lui pour apprécier la douceur de son petit gouvernement; il suffisoit d'approcher d'eux. A la manière dont ils s'exprimoient à son égard, on pouvoit aisément deviner les qualités de celui qui leur inspiroit tant de respect et d'affection. Assurément, ils avoient raison d'être fiers et heureux de l'attachement d'un tel patron; il est rare de rencontrer des supérieurs qui sachent porter aussi loin que M. l'archevêque de Paris les formes de la bienveillance et de l'amitié.

Mais, à cela près, le courage chrétien et la force de caractère qui le distinguoient étoient peu connus au dehors, surtout de cette classe de monde qui veut passer pour ne point s'enquérir des affaires de l'Eglise, et pour n'entretenir aucun rapport ni avec le clergé, ni avec la religion. Quant à la portion corrompue du peuple, qui est malheureusement fort

nombreuse dans la capitale, on peut dire qu'elle ne connoissoit M. l'archevêque de Paris que sur le plus faux et le plus perfide signalement. C'étoit à quelques écrivains difamateurs qu'elle s'en rapportoit là-dessus, et ils la trompoient d'autant plus facilement, qu'il lui convenoit beaucoup d'être trompée, afin d'avoir la conscience plus libre, et de se maintenir plus à l'aise dans ses mauvaises dispositions.

Si rien n'eût dû venir changer cette situation, elle n'auroit point exigé que M. l'archevêque fût pourvu d'une force d'âme extraordinaire, et de ce genre de vertu qui distingue les héros chrétiens. Sa vie auroit pu s'écouler sans éclat dans la simple pratique des devoirs attachés à son ministère ; et ceux qui connoissoient toute la bonté de son cœur, toute l'étendue de sa bienfaisance et l'usage qu'il a toujours su faire de sa fortune, se seroient contentés d'écrire sur sa tombe : *Pertransiit benefaciendo.*

C'étoit donc en présence des dangers de l'Eglise et dans le crenset de la persécution qu'un tel caractère vouloit être mis, pour paroître dans toute sa puissance. Celui qui

connoît et règle l'avenir l'avoit fait à l'image des temps difficiles dont il nous savoit menacés. Il l'avoit revêtu d'un degré de force et de constance proportionné à la terrible épreuve que la religion alloit subir. Enfin, c'étoit le pilote que le ciel tenoit en réserve pour l'opposer à la grande tempête qui devoit, bientôt après, bouleverser la barque de saint Pierre.

Probablement, M. l'archevêque de Paris ne savoit pas plus que les autres à quoi il étoit destiné. Simple instrument des desseins de la Providence, il obéissoit à une impulsion secrète et à la voix de sa mission. Sans doute il éprouvoit comme tout le monde, et plus que tout le monde, les sinistres pressentimens dont on ne pouvoit se défendre à la vue des ravages et des progrès de l'irréligion. Mais on peut affirmer qu'il ne prévoyoit pas l'horrible fléau qui ne devoit désoler son diocèse que plusieurs années après. Cependant il agissoit exactement comme s'il l'eût prévu, comme si Dieu l'eût averti dès lors de préparer à son peuple les secours temporels et spirituels dont il auroit bientôt besoin.

En effet, quand il auroit lu dans l'avenir,

quelle autre pensée lui seroit venue plus à propos que celle qui lui fut suggérée dans cette circonstance par on ne sait quelle inspiration ?

Une homme s'étoit fait connoître dans tout l'univers par une charité sans bornes et sans exemple, par d'immortels services rendus à la religion et à l'humanité. Il avoit mis la bienfaisance tellement en honneur, qu'elle est restée aussi vivante après lui dans les cœurs chrétiens, que s'il fût demeuré auprès d'eux pour l'entretenir et la fomenter. Sans compter les autres dévouemens et les autres vertus qui ont sanctifié sa vie, il s'étoit fait le père de tous les enfans qui n'en connoissoient point, ou qui n'en avoient plus. Mais au milieu de tous les monumens de sa charité, le peuple avoit fini par oublier jusqu'à son nom ; et tout en continuant à recueillir la moisson de bienfaits que saint Vincent-de-Paul a laissés sur la terre, à peine ceux qui en vivoient depuis si long-temps savoient-ils quelle main les avoit semés.

Aux approches de la calamité qui étoit prête à fondre sur le diocèse de Paris, que pouvoit-il donc y avoir de plus opportun.

que la pensée qui vint alors à M. l'archevêque ? Une âme avertie par les révélations particulières du ciel de ce qui devoit prochainement arriver, auroit-elle pu concevoir quelque chose de meilleur que le dessein qu'il exécuta ? A présent que ce qui étoit caché s'est révélé, et que nous connoissons ce qui se passoit alors à notre insu, replaçons les choses dans leur situation du moment. Un terrible fléau se trouvoit suspendu sur nos têtes ; une plaie effroyable se formoit dans les entrailles du peuple de la capitale ; des remèdes de toute espèce, des efforts inouïs de charité alloient devenir nécessaires contre une si grande affliction. Toutes les vertus chrétiennes, tous les courages, tous les dévouemens avoient besoin d'être préparés et remués pour supporter eux-mêmes, ou alléger chez les autres, l'incomparable poids de misère qui nous attendoit à quelque distance.

Supposez que le pressentiment d'une telle situation eût été répandu parmi le peuple, que pensez-vous qu'il eût répondu à ceux qui seroient venus lui dire : « Des jours de » désolation approchent où tu tomberas par » milliers comme l'herbe des champs, sous

» la faux de la mort. Un mal inconnu te dé-
» vorera en quelques heures. Les chars fu-
» nèbres ne suffiront plus pour te transporter
» dans la terre. Ton immense cité sera con-
» sternée et séchera d'épouvante. Tu ne fui-
» ras de ta maison que pour être saisi su-
» bitement sur la voie publique, et ramené
» mourant à ta famille, que tu retrouveras
» attaquée elle-même et hors d'état de te se-
» courir. Au milieu de cette grande conster-
» nation, on s'éloignera de toi avec une sorte
» d'horreur. L'air que tu respireras sera ré-
» puté mortel, et de tous côtés on cherchera
» des essences pour le désinfecter. Dans leur
» effroi, tes proches et tes amis te délaisse-
» ront pour ne songer qu'à leur propre con-
» servation.

» Cependant, tu ne seras point abandonné.
» Il est une classe de chrétiens, de prêtres
» charitables et de femmes héroïques, qui
» savent faire par religion ce que les autres
» ne savent pas faire par humanité. Dieu les
» a placés au milieu de toi pour être les ser-
» viteurs des serviteurs, pour mourir à côté
» du pauvre, plutôt que de désertir le gra-
» bat où il est étendu. Entre eux tous, un

» homme s'est signalé par un zèle admirable
» dont les effets subsistent pour toi, et dont
» l'exemple a enflammé toutes ces âmes gé-
» néreuses qui se dévouent à te servir. Il se
» nomme saint Vincent-de-Paul. C'est lui
» qui a fondé la plupart des secours qui te
» sont réservés dans tes détresses. C'est lui
» qui imprime encore de nos jours ce grand
» mouvement de charité qui va te devenir
» bientôt si nécessaire.

» Eh bien, qu'en dis-tu, peuple menacé de
» tant de misère et d'affliction ? Te paroît-il
» risible ou intempestif de la part de M. l'ar-
» chevêque de Paris, de songer à faire revivre
» pour toi la mémoire du bienfaiteur qui t'a
» légué tant de soulagemens ? Trouves-tu
» qu'à la veille d'une calamité inouïe, contre
» laquelle tant de remèdes et de soins ont été
» épuisés en ta faveur par saint Vincent-de-
» Paul ; trouves-tu que ce soit être si mal
» inspiré que de demander pour lui des hon-
» nages solennels, et de ramener sur un tel
» nom les pieux souvenirs de la reconnois-
» sance publique ? »

Il est à croire qu'en pareil cas la réponse
du peuple auroit été ce qu'elle devoit être, et

que, pour le moins, M. l'archevêque lui auroit paru bien excusable d'avoir écouté une pensée à laquelle il n'a manqué que deux années de date pour se rencontrer avec l'événement qui lui a donné tant d'à-propos un peu plus tard. Ainsi, sans attribuer au don de prescience ni aux avis du ciel ce que fit alors le pieux prélat, nous pouvons toujours dire qu'il n'auroit pas été mieux dirigé qu'il ne le fut dans cette occasion, par les lumières qu'il eût pu recevoir d'en haut. Ne craignons pas d'ajouter que s'il eût été donné au peuple de la capitale de pouvoir lire deux années devant lui, il auroit vu d'un autre œil cette inauguration prophétique de la chasse de saint Vincent-de-Paul, qui sembloit précéder le fléau du choléra comme un signe d'espérance et de consolation. La multitude se seroit prosternée avec respect devant cette grande image de la bienfaisance et de l'humanité. Celui à qui la pensée étoit venue de la présenter à la vénération publique, dans une circonstance si bien choisie, auroit infailliblement recueilli sa part de la reconnaissance et des respects publics, pour avoir songé à réchauffer la charité chrétienne avec

tant de prévoyance et d'opportunité. Que savons-nous ! les mauvais desseins dont il fut la victime à peu de temps de là, dans sa personne et dans ses biens, auroient probablement expiré au fond des cœurs, et personne n'eût osé le punir d'avoir eu un pressentiment si juste des prochains besoins de son diocèse, en le mettant sous la protection du nom le plus cher aux malheureux. De sorte qu'on pourroit appliquer aujourd'hui à son palais ce que Virgile a dit de celui de Priam : « Si l'on eût été mieux inspiré, la ville et le » palais de Priam ne seroient point détruits :

..... : *Si mens non lava fuisset,*
Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres!

On ne veut faire ici le procès à personne ; ce seroit trop mal connoître le prélat qui est le sujet de cet écrit, que de mêler à son nom la moindre accusation contre ses ennemis, s'il en a encore qui ne soient pas détrompés. Mais que dire cependant de ceux qui virent alors d'un œil si mauvais et si plein de colère la translation de la chässe, présidée par M. l'archevêque ? Tout le monde peut se rappeler avec quelle affectation ils y parurent le

front haut et le chef couvert, comme pour protester au nom de l'impiété contre la gloire et les bienfaits de saint Vincent-de-Paul. « C'est braver le siècle ! s'écrioient-ils ; c'est » faire rétrograder la raison publique ! Les » esprits sont trop avancés et trop mûrs pour » souffrir ces vieilles cérémonies ; elles ne » sont plus de notre temps. »

Elles ne sont plus de votre temps, dites-vous ; mais prenez garde , vous pourriez bien vous tromper. Ou du moins si elles n'en sont plus aujourd'hui, de votre temps , comme vous l'assurez fièrement, attendez un peu ; elles en seront peut-être plus tôt que vous ne paraissez l'imaginer, peut-être demain ; ou si ce n'est pas demain, peut-être dans un an ou deux. Ce superbe langage, vous ne le tiendrez pas toujours. Vous ne le tiendrez plus, quand vous connoîtrez ce que la colère du ciel vous réserve. A présent, vous ne voyez là qu'une vaine pompe de l'Eglise, qu'une solennité arrangée pour braver votre raison publique. Plus tard ; vous la comprendrez mieux , et elle vous révoltera moins. Cette image est celle d'un homme dont vos pères ont béni le nom et les services. Cette chasse, qui ne dit

rien à vos cœurs ; dit beaucoup au cœur de ceux qui seront bientôt appelés à vous soulager dans une grande affliction , à vous servir au péril de leur vie. C'est pour vous qu'elle les enflamme de zèle et de charité ; c'est pour vous qu'elle retrempe leurs âmes de courage et de dévouement ; c'est pour vous qu'elle rappelle aux pieux légataires des travaux et de l'humilité de saint Vincent-de-Paul ce qu'ils ont de soins à vous prodiguer, ce qu'ils ont de temps à vous consacrer, ce qu'ils ont de sacrifices à vous faire , pour approcher d'un si glorieux modèle , et remplir la mission dont il les a chargés auprès des malheureux. Enfin , c'est pour leur apprendre à mourir à votre chevet dans les hôpitaux ; dans les infirmeries et dans les vils réduits de la misère , qu'on fait passer sous leurs yeux l'exemple de charité le plus héroïque et le plus inspirateur.

Vous ne voyez rien dans cette procession que dirige M. l'archevêque de Paris ! Mais regardez bien ce cortège de congrégations pieuses qui suit avec tant de recueillement et de vénération les restes du grand consolateur de l'humanité. Regardez bien ces mi-

nistres de la religion et ces jeunes lévites de l'Eglise qui marchent en chantant la gloire de Dieu et le triomphe de saint Vincent-de-Paul. Regardez bien ces saintes filles qui s'en-sevelissent vivantes dans le séjour de la maladie et de la pauvreté. Leurs fronts rayonnent de joie et de ferveur à la vue de l'image de leur père. Leur zèle se rallume, pour ainsi dire, au feu sacré qui s'échappe de cette chaise et de ce reste d'ossements. Vous ne les écoutez pas, vous ne savez point ce qui se passe entre elles et l'objet vénéré qu'elles accompagnent. Mais si vous voulez l'apprendre, sachez qu'elles renouvellent devant lui le vœu de mourir au service des malheureux, et d'affronter pour cela les pestes, les fléaux et les périls de tout genre que le dévouement chrétien peut faire courir.

Vous ne voyez rien dans cette procession ! Mais regardez bien, car c'est de là que sortiront bientôt les consolateurs dont vous aurez besoin dans vos souffrances, les frères qui accourront les premiers à votre secours, et qui resteront auprès de vous les derniers, lorsque la frayeur aura dispersé vos proches et vos amis. Regardez bien ces fronts calmes

et sercins, que la religion inspire de sa foi et de son amour; vous les reverrez dans deux ans; ce sont eux qui braveront tout pour venir à votre secours et vous soulager. Vous les reconnoîtrez à l'ardeur de leur zèle et au désintéressement de leur charité.

Vous ne voyez rien dans cette procession, et vous ne comprenez pas, dites-vous, qu'on ose donner un spectacle de ce genre à votre siècle des lumières. Eh bien, vous y verrez quelque chose par la suite. Aujourd'hui, vous jugez le pieux archevêque qui préside à cette solennité; vous le voyez avec vos mauvaises préventions et vos haines; mais ne vous pressez pas tant de le juger et de vous irriter contre lui. Le temps n'est pas loin où vous recueillerez les bienfaits que sa prévoyance vous prépare sous l'inspiration de la Providence, dans cette mystérieuse cérémonie qui vous soulève de colère et d'orgueil. Oui, regardez-le bien, pour le reconnoître dans deux ans, quand vous le reverrez les mains pleines des bienfaits qu'il sème pour vous dans ce moment. Vous ne le comprenez point à ses prières, à ses invocations et à ses chants sacrés; vous le comprendrez à ses œuvres.

C'est lui qui donnera l'exemple du courage, des dévouemens et des sacrifices; c'est lui qui enseignera comment le christianisme sait pardonner et secourir; c'est lui qui relèvera de terre les foibles orphelins dont saint Vincent-de-Paul lui a légué la misère. Enfin, c'est lui que vous reverrez un peu plus tard fendant la foule de ses ennemis et l'émeute encore rugissante, pour aller des hôpitaux dans les églises sommer la charité du riche de venir à son aide, et de verser dans ses mains de quoi improviser dix fondations pieuses, doter les milliers de victimes qu'un fléau du ciel lui envoie, et réparer une des plus grandes calamités publiques qui se soient vues.

Sans doute il n'a pas la prétention de vous éblouir par des miracles; mais s'il arrive que la cérémonie de la chässe de saint Vincent-de-Paul se trouve coïncider avec un besoin de charité aussi imprévu qu'immense; si elle se trouve justifiée par une opportunité aussi merveilleuse que si la Providence eût voulu en faire un salutaire avertissement, un signe avant-coureur du choléra, alors du moins vous paroîtra-t-il juste de la

pardonner à M. l'archevêque de Paris ? Eh bien donc, ne vous hâtez pas trop de lui en faire un crime de sa sainte inspiration, car bientôt vous serez forcés de lui en faire honneur.

CHAPITRE V.

COMMENT LA CHASSE DE SAINT VINCENT-DE-PAUL,
APRÈS AVOIR FOURNI UN SUJET DE SCANDALE AUX
ENNEMIS DE LA RELIGION, A FOURNI LA MATIÈRE
D'UN PROCÈS CONTRE M. L'ARCHEVÊQUE.

D'APRÈS ce qu'on a lu dans le précédent chapitre, il n'y a rien de surprenant à ce que les esprits soient restés deux ans dans l'état de prévention, dans la disposition mauvaise où la cérémonie de la chasse les avoit laissés contre M. l'archevêque. Pendant ces deux années, le fléau qui vint ensuite ravager la capitale étoit demeuré caché dans la main de Dieu. Rien de particulier et de calamiteux n'avoit fait sentir le besoin de remettre en honneur la mémoire et les exemples de charité de saint Vincent-de-Paul. Le choléra ne s'étoit point chargé, jusque là, de révéler l'importance et l'à-propos de la solennité à laquelle le premier pasteur du diocèse avoit songé; solennité de pressentiment et d'inspiration qui, dans des temps plus re-

ligieux, se seroit appelée d'un autre nom, tant il auroit paru frappant et prophétique de voir l'apôtre de la bienfaisance, le médecin des douleurs de l'humanité, marcher en quelque sorte devant une épidémie meurtrière, comme pour ordonner la préparation des secours, et avertir les héritiers de sa charité de se tenir prêts.

Mais enfin nous admettons que la conduite de M. l'archevêque à cette occasion formoit un trop singulier contraste avec les progrès de la raison publique, et que, pour trouver grâce devant les penseurs de notre époque, elle avoit besoin de la sanction du choléra. Ainsi, jusqu'à l'événement, les esprits sages, les hommes de foi n'avoient eu qu'un parti à prendre, qui étoit celui de se résigner à entendre l'incrédulité hypocrite pleurer l'argent de la chaise de saint Vincent-de-Paul, en s'écriant, comme elle le fit alors, dans les journaux et sur la place publique :

« Pourquoi cette folle dépense? *Ut quid perditio hæc?* Honnêtes et intéressans prolétaires, ne voyez-vous pas que c'est un tort qu'on vous fait? Est-ce que cela ne seroit pas mieux employé à soulager vos besoins?

» Est-ce que vous ne saurez pas vous en em-
» parer d'une manière ou d'une autre, si l'oc-
» casion se présente de vous l'appropriier et
» d'en saisir les valeurs, partout où elles
» pourront se trouver? Car à quel propos
» vient-on vous parler de l'ancien père des
» pauvres et de ses fondations? Vous n'avez
» pas besoin de sa protection; vous vous
» portez à merveille, et on ne sait vraiment
» de quoi on peut prendre souci à votre su-
» jet. D'ailleurs, ce que saint Vincent de
» Paul a établi demeure établi. Vos hospices
» ont beau se remplir de malheureux, d'or-
» phelins et d'enfans abandonnés; il a si bien
» pourvu à toutes choses, et les élèves qu'il
» a formés à l'image de sa charité sont si bien
» choisis, si zélés, si dévoués, que tout cela
» travaille et meurt à votre service, sans ja-
» mais se plaindre ni se rebuter. De quoi
» donc l'archevêque de Paris vient-il se mê-
» ler, et qui vous empêche de mettre la
» main sur l'argent de sa chässe, si quelque
» cas fortuit amène l'occasion de vous en
» emparer? »

Quoique ces raisons ne paraissent pas très-recevables, cependant on s'explique jusqu'à

un certain point comment elles ont pu avoir cours parmi le peuple de Paris, avant l'invasion du choléra. Qu'on ait donc criminellement abusé des passions de l'esprit de parti, et du stupide aveuglement des ennemis de M. l'archevêque, pour faire tourner contre lui en outrages, en procès et en vexations de toute espèce, une chose qui s'est trouvée si admirablement justifiée depuis par son caractère d'opportunité, et par les heureux fruits de charité qui en sont sortis; cela se comprend à toute force, au milieu d'une grande effervescence révolutionnaire, et d'un désordre d'idées qui ne permettoient de rien juger, de rien voir ni entendre. Mais que le sang-froid ne soit pas assez revenu ensuite dans les esprits, pour les empêcher de reprendre les vieilles déclamations, les vieilles colères et les vieux procès relatifs à la chûsse de saint Vincent de Paul, voilà ce qui paroît véritablement inexplicable.

Au surplus, l'épisode que je vais placer ici, et auquel je me suis trouvé mêlé par le hasard le plus étrange, fera juger à quelle espèce de passion frénétique et de rage féroce M. l'archevêque avoit affaire avec des ennemis comme

les siens. Pour moi, je ne me suis bien figuré que depuis lors toute l'étendue et la gravité de ses périls, et tout ce qu'il a fallu de merveilles pour opérer sa conservation. Il me semble que, quand on n'a point vu ce que j'ai vu, et entendu ce que j'ai entendu, on ne sauroit avoir une juste idée des situations par lesquelles il a passé. J'ajoute, et je prouverai dans la suite de cet écrit, qu'une haine qui n'auroit pour objet que la perte isolée d'un homme, ne pourroit pas avoir ce caractère infernal et cette force d'activité. Il faut nécessairement qu'elle se compose de plusieurs haines, et qu'elle soit poussée par un double fanatisme vers un double but ; tel que celui d'atteindre au cœur la religion et le clergé tout entier, dans la personne d'un seul. Ceci n'est point une supposition hasardée ni exagérée. Je citerai bientôt des faits à l'appui.

En attendant, voici l'épisode dont j'ai à rendre compte, ainsi que je viens de l'annoncer.

Sur la fin de l'été de 1833, un homme que je ne connoissois point se présente chez moi sous prétexte de me demander un léger service : c'étoit de lui prêter pour quelques jours

un recueil auquel il savoit que je travaillois, et dont il avoit besoin, me dit-il, *pour faire quelques recherches contre M. l'abbé de La Mennais*. CONTRE M. l'abbé de La Mennais ! voilà un premier certificat qui s'annonce bien en faveur des doctrines et des opinions de mon inconnu. Il m'étoit d'ailleurs envoyé, à ce qu'il disoit, par un ecclésiastique de mes amis, dont il m'apportoit des complimens et une recommandation verbale de son invention.

Il étoit accompagné d'une espèce de grenadier femelle, de la taille de cinq pieds six ou sept poudces, qu'il avoit muni, à tout événement, d'un grand panier vide, destiné à recevoir la collection qu'il venoit m'emprunter. A son extérieur doux et prévenant, à son langage moelleux d'homme bien pensant, je le pris pour un jeune érudit laborieux qui s'occupoit de bonnes études. Ses sorties et son plan de campagne CONTRE M. l'abbé de La Mennais ne faisoient que me confirmer davantage dans cette idée.

Après que le panier de brochures eut été enlevé par la grande femme, je vis bien qu'il restoit à mon visiteur quelque chose de plus

à me dire. Il m'apprit en effet qu'il seroit enchanté d'avoir mon avis sur un écrit qu'il étoit à la veille de publier, *et qui regardoit M. l'archevêque de Paris*; car ce fut dans ces termes vagues qu'il enveloppa d'abord l'astucieuse communication qu'il avoit à me faire, et qui étoit le véritable but de sa démarche. Moitié soupçon, moitié curiosité, j'acceptai l'offre qui m'étoit faite d'examiner l'œuvre en question. L'auteur m'annonça qu'il viendrait le lendemain matin m'en apporter les huit premières feuilles d'impression, lesquelles ne formoient, à ce qu'il me dit, que le quart de sa publication.

Ce fut alors que je me ravisai sur ma promptitude et ma sottise, pour finir par où j'aurois dû commencer, en lui demandant à qui j'avois l'honneur de parler. Dans la manière dont il m'apprit son nom, il y avoit quelque chose de furtif, d'embarrassé, d'escamoté; quelque chose enfin qui étoit comme coulé timidement et à demi-voix. Je lui sus gré de cette espèce de pudeur, qui sembloit annoncer du moins qu'il me rendoit justice, et que s'il avoit pu faire autrement, il m'auroit laissé dans ma douce ignorance par rap-

port à ce malheureux nom.. J'eus besoin de le lui faire répéter plusieurs fois pour me donner le temps de reprendre contenance. Quand il l'eut suffisamment décliné, en le faisant précéder de sa qualité d'abbé, il dut lui être facile d'apercevoir combien j'étois surpris qu'il m'eût choisi pour juge entre lui et M. l'archevêque. Mais déjà mon recueil de brochures étoit loin, et j'avois pris engagement pour la lecture des huit feuilles d'impression qui devoient m'être apportées le lendemain. Il fallut donc laisser le cours des choses établi comme il l'étoit.

On croira sans peine que ma lecture ne fut pas gaie, quand on saura que les 124 pages que j'eus à essayer et à digérer ronloient sur une seule et même idée, qui étoit celle-ci :
« Le peuple des glorieuses journées a fait une
» révolution *pure* ; c'est un point reconnu de
» toute l'école enseignante de juillet, et irrévocablement acquis à l'histoire. Or, le peuple
» des glorieuses journées n'auroit pas fait une
» révolution *pure*, si la révolution qu'il a faite
» n'étoit pas *pure*. Donc, pour qu'elle soit
» *pure*, il faut qu'on ne puisse pas l'accuser
» d'être souillée par le pillage et la rapine.

» Donc, c'est vous qui avez inventé cette ca-
» lomnie pour 'en prendre occasion de dire
» que la révolution *pure* n'a pas été *pure*.
» Donc, c'est vous qui avez pillé votre palais
» et qui vous êtes volé vous-même, car il
» faut bien que ce soit quelqu'un. »

Rare et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède en rien à personne qui vive !

Je conviens que ceci ressemble quelque peu à une parodie ; mais je proteste que pour toute la partie de la discussion et de la logique, les huit feuilles d'impression n'avoient pas un autre fond que ce que l'on vient de lire. On pense bien que l'auteur avoit dû y condre beaucoup de pièces de remplissage. On s'étonnera peut-être d'apprendre que ce remplissage étoit encore au-dessous du reste, au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer de plus dégoûtant, au-dessous des misérables et sales lambeaux que les industriels chantés dans une *épître* célèbre, par un poète législateur, font métier de chercher au fond des tas d'ordures de nos rues.

Ce n'est pas par respect pour la mémoire de M. l'Archevêque, que je m'abstiens de

toucher à ce tissu d'infamies ; c'est par respect pour la pudeur publique et pour le goût des lecteurs.

Toutefois, il n'est pas aussi singulier qu'on pourroit le croire au premier abord, que l'auteur de tant d'ignobles turpitudes se soit adressé à moi pour en tirer le seul parti qu'il lui fût possible d'en attendre. Là étoit le point essentiel de sa spéculation ; là étoit sa combinaison profonde, sa science financière ; en un mot tout ce qu'il y avoit de mieux conçu dans son opération d'industrie. Il avoit entendu dire, ce qui étoit vrai, que M. l'archevêque m'honoroit d'une bonté toute particulière, et que personne n'avoit plus de facilités que moi pour approcher de son intimité, pour lui porter des avertissemens ou des conseils, et lui communiquer les impressions que les accidens de sa situation pouvoient faire naître chez ses amis.

Pour le succès de la spéculation de notre ingénieux abbé, il s'agissoit donc de trouver quelqu'un qui eût l'ame impressionnable, qui fût disposé à prendre frayeur pour M. l'archevêque, et à porter l'alarme dans son esprit, pour en faire l'objet d'une négociation

de paix, soit avec lui-même, soit avec d'autres personnes considérables qu'on savoit lui être les plus attachées et les plus capables de mettre un bon prix à son repos (b).

Voilà ce que je crus avoir démêlé très-distinctement dans le factum qu'on m'avoit donné à lire, et ce que j'ai dû expliquer ici avant tout pour bien faire comprendre la scène qui eut lieu ensuite entre mon visiteur et moi, lorsqu'il vint retirer, deux jours après, comme nous en étions convenus, le jugement qu'il m'avoit prié de prononcer sur son œuvre. Cette scène, je vais la reproduire assez fidèlement pour que le lecteur en sache autant que s'il y avoit assisté en personne.

« Vous venez, dis-je à l'auteur, me demander ce que je pense de votre imprimé. J'avoue que je suis assez embarrassé pour vous le dire, parce que cela n'a pas de nom connu. D'abord, je ne vous sais point de titre pour dresser un acte d'accusation pareil contre M. l'archevêque. Vous n'êtes point procureur du roi ; et quand vous le seriez, il faudroit, comme prêtre interdit, vous récuser dans une action dirigée contre celui qui a

prononcé votre interdiction (c). Vous devez d'ailleurs sentir que votre parole n'a point le droit de lutter avec celle de M. l'archevêque. Ni un témoignage, ni cent témoignages, ni mille témoignages comme le vôtre, ne peuvent rien contre celui d'un homme de son caractère; il lui suffiroit de branler la tête en signe de négation, pour vous confondre tous jusqu'au dernier, et vous faire entrer sous terre.

» Prenez garde que tout le monde n'aperçoive aussi facilement que moi, ce que j'ai déconvert du premier coup-d'œil dans votre libelle; je ne vous cache pas qu'il a produit sur moi l'effet d'une de ces lettres de chauffeurs qui menacent de mort ou d'incendie, pour arracher par la frayeur quelque chose qui n'est pas dû. Oui, je vous le répète, il y a dans votre fait je ne sais quoi de la manière des chauffeurs; et si vous voulez que je vous dise franchement ce que je pense de votre démarche auprès de moi, vous m'avez fait l'honneur de me choisir pour vous aider à porter la terreur dans l'âme de M. l'archevêque et à lui conper la bourse. Je ne me vois pas d'autre rôle dans la pièce que vous montez contre lui. Sur ce que vous avez entendu

dire, apparemment, que je suis un des adorateurs de sa proscription, et qu'il me permet d'approcher de lui, vous avez jeté les yeux sur moi pour que je me charge d'aller lui dire de quoi vous êtes capable, et de lui faire peur de vos libelles. Mais je vous avertis que vous tombez mal, que ce n'est pas moi qui vous servirai à lui mettre les pieds sur les charbons, et que s'il m'autorise à lui donner des conseils, vous n'y trouverez pas votre compte. »

Ici, malgré l'engagement que j'avois fait prendre à l'auteur de ne pas m'interrompre dans le cours de mes remontrances, il n'y put tenir davantage. J'avois mis le fer sur sa plaie, en parlant d'extorsions opérées par des procédés de chauffeur. Il m'arracha la parole, non pas précisément pour se défendre de mon imputation, mais pour établir son droit d'hypothèque sur la bourse de M. l'archevêque. « Non, s'écria-t-il en écumant de fureur, je ne lui laisserai point de repos qu'il n'ait réparé le tort qu'il m'a fait. C'est à lui que je dois la perte de mon état. Il m'a volé, ruiné, dépouillé de tout en me retirant successivement toutes mes positions, toutes mes espérances et mes moyens d'a-

» vancement, J'ai juré de le poursuivre jus-
» qu'à la mort, et il ne sortira pas de mes
» mains *sans m'avoir indemnisé de ce qu'il*
» *m'a fait perdre*. Il doit savoir que je suis
» capable de tout; et ce n'est pas en vain que
» j'ai entrepris de l'envoyer aux galères. Oui,
» il ira aux galères; c'est moi qui vous le dis;
» il ira comme calomniateur du peuple de
» juillet, comme coupable de détournement
» d'un million, de deux millions, de je
» ne sais combien de millions, qu'il a fait
» disparaître pour noircir une révolution
» que tout le monde sait avoir été pure de
» toute tache (d). Ma position vaut mieux
» que la sienne; je serai soutenu, on me
» croira; et lui, il ne se relèvera pas des
» coups que je lui porterai. »

Quand il eut tourné et retourné ce texte pendant une demi-heure, et que je lui trouvai la voix suffisamment éteinte par la colère, je repris la parole pour lui dire le plus posément qu'il me fut possible : « Vous avez bien raison, monsieur, de regarder votre position comme meilleure que celle de M. l'archevêque. En prenant le parti des passions révolutionnaires, vous êtes sûr qu'elles accueille-

ront toujours favorablement vos calomnies et vos diffamations, contre l'éminent proscrit qu'elles ont fait piller. Le peuple de juillet, comme vous le dites fort bien, ne vous en voudra pas le moins du monde, pour vous être porté garant de sa délicatesse et de sa pureté. Mais autant votre rôle est bon et bien choisi sous le rapport du calcul, autant il est misérable et honteux sous le rapport de la probité. Quand on songera que c'est un prêtre dégradé par l'interdiction, qui abuse de son état de faveur auprès de l'anarchie, pour accabler un homme sans défense et déjà terrassé par les mauvaises passions, soyez bien convaincu qu'il n'en paroitra que plus grand, et vous plus misérable.

» Quant à l'autre avantage que vous croyez avoir sur lui, et qui consiste à vous promettre que vos paroles auront plus de poids que les siennes, quand vous affirmerez que c'est lui qui a pillé son palais, et qu'il affirmera le contraire, j'ose vous assurer que vous vous trompez. Vous aurez beau dire des choses plus flatteuses que lui, pour les révolutions pures et délicates; il n'y a point de délicatesse qui tienne, et au fond, c'est à vous que

la pensée publique refusera sa confiance. Dans les premiers momens, où tout passoit sans vérification ni examen, à la bonne heure. Mais vous devez savoir que depuis lors, il a été reconnu et confessé, par les agens supérieurs de l'autorité eux-mêmes, qu'il y avoit eu mélange de bons et de mauvais héros dans votre insurrection de juillet; que plusieurs milliers d'individus échappés des bagnes et des maisons de justice, s'y étoient furtivement introduits; qu'il s'étoit glissé, enfin, dans tout cela beaucoup de contrebande, qui avoit fort déparé l'autre marchandise. Or, jamais vous ne parviendrez à convaincre personne, qu'il soit plus naturel de faire voler l'argent des prêtres du diocèse et de la chässe de saint Vincent-de-Paul par M. l'archevêque de Paris, que d'oser porter le soupçon sur des hommes repris de justice, et notoirement marqués du sceau de l'infamie. Convenez qu'il n'y auroit pas de bon sens à préférer votre version à la sienne, et que si vous étiez capable de croire un mot de ce que vous dites, il n'y auroit pas une maison de santé où l'on pût espérer de vous faire guérir.

» Vous reprochez aux gardiens de la caisse

diocésaine de n'avoir pris aucune précaution pour la sauver. Mais vous condamnez vous-même toute précaution de ce genre en répondant de la bonne conduite du peuple de juillet, et de la *pureté* qu'il a mise dans sa révolution. Pourquoi voulez-vous que M. l'archevêque ne lui ait pas rendu la même justice ? car il a fait précisément ce que vous demandez. Non-seulement il a laissé son argent livré aux mains *pures* que vous cherchez à justifier, mais il leur a livré sa personne, lorsque déjà le danger étoit si grand qu'il n'eût que le temps de se jeter dans un hôpital, et que dix minutes plus tard il étoit perdu. Convenez que la preuve de confiance qui fait qu'on en vient jusqu'à exposer ses jours, peut bien servir à expliquer comment on en vient aussi jusqu'à exposer son argent.»

Il va sans dire que je perdis mon temps à vouloir parler raison à un homme qui n'étoit pas venu chez moi pour savoir ce que je pensois du mérite de son libelle, mais du prix qu'il en pouvoit tirer. Toutefois, sur ce dernier point, je lui donnai une sorte de satisfaction en lui disant ce que je ferois à la place de M. l'archevêque, et ce que mon in-

tention étoit de lui proposer : c'étoit d'acheter 200 exemplaires de cet odieux écrit, pour les envoyer à tous les évêques du royaume et aux secrétariats des diocèses. J'expliquai à l'auteur combien le moyen étoit sûr pour achever de le faire interdire partout, et pour le réduire à devenir ce qu'il pourroit : saint-simonien, confrère de l'abbé Châtel, ou chef de quelque chose de ce genre.

Je dois rendre témoignage ici à la vérité ; quoique je ne l'eusse pas flatté assurément par mon admiration pour sa conduite en général, et pour son écrit en particulier ; ce qu'il me pardonna le moins fut d'avoir pu trouver de l'analogie entre sa position et celle de l'abbé Châtel. Ce rapprochement le mit hors de lui-même, et il me parut attacher beaucoup d'amour-propre à ce que je ne le confondisse pas avec un sujet de cette espèce. D'après l'opinion que j'avois de l'un, qu'on juge de mon étonnement en apprenant qu'il pouvoit y avoir quelque chose au-dessous !

A cela près que, par déférence pour l'esprit de modération de M. l'archevêque, je n'ai point dit le nom du personnage qui vint me consulter contre lui, j'ai rendu cette

scène avec une si parfaite exactitude, que, pour ceux qui la liront, ce sera comme s'ils en avoient été témoins; je n'ai même songé à la faire entrer dans ce chapitre qu'à cause de sa relation avec les procès de la chasse, et du jour qu'elle sert à répandre sur cette partie des épreuves de M. l'archevêque. Préoccupé d'ailleurs comme je le suis de l'idée qu'il n'a pu échapper aux périls amassés sur lui que par une intervention toute particulière de la Providence, je ne saurois mieux établir ce point de ma thèse qu'en montrant à quelle espèce d'ennemis son étoile a résisté.

C'est ici l'occasion d'ajouter quelques mots d'éclaircissement pour expliquer l'origine et faciliter l'intelligence du procès de la chasse de saint Vincent-de-Paul.

Qui le croiroit ! De toutes les passions ardentes, de toutes les ames hostiles qui ont concouru à cette mauvaise action contre M. l'archevêque, l'orfèvre est celui qui s'est le moins volontairement prêté, qui a mis le moins d'empressement et de chaleur à la poursuite de cette étrange affaire, dans laquelle on a vu la victime d'un pillage public et authentique condamnée à rapporter, par

duplicata, le montant du dommage que la force majeure d'une révolution lui avoit causé. Pour dire les choses comme elles se sont passées, et comme l'exactitude historique l'exige, le procès dont il s'agit n'auroit pas ajonté une honte à tant d'autres hontes, si la partie qui s'y trouvoit la plus intéressée n'eût pas été dominée par des impulsions étrangères à ses propres dispositions et à sa volonté. Il a fallu que les zélés de la révolution de juillet allassent en quelque sorte se mettre aux genoux de l'artisan qui avoit fabriqué la chässe, pour lui souffler le feu de la procédure dans les veines, et le conjurer de plaider contre saint Vincent-de-Paul. Ce sont eux qui l'y ont fait songer, qui l'ont poussé, pressé, obsédé jusqu'à ce qu'il consentit à leur donner cette coupable satisfaction. « Si ce n'est pas pour » vous-même, lui ont-ils dit, que ce soit pour » nous et pour notre vengeance particulière. » Si ce n'est pas par la considération de votre » intérêt, que ce soit par considération pour » la cause des ennemis de la religion. C'est » une complaisance que vous ne pouvez » fuser à nos frères de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'Archevêché. Peut-être n'avez-

» vous pas besoin de ce procès; mais eux,
» ils en ont besoin; sacrifiez-leur vos répu-
» gnances, et soyez sûr qu'ils ne négligeront
» rien pour s'en montrer reconnoissans (e). »

Voilà ce qui me fut démontré accessoirement par les détails de la scène dont j'ai rendu compte plus haut, entre l'auteur du libelle et moi. Il avoit les poches pleines de preuves sur cette intrigue, et la colère les lui faisoit vider à chaque excitation que mes reproches soulevoient en lui. Sans chercher à m'enquérir d'où étoit venu le procès de la châsse, je demeurai convaincu que c'étoit lui qui en avoit été le principal instigateur. Du reste, il ne se défendoit nullement de cette rage de zèle qui le poussoit à tout remuer pour recruter des ennemis contre M. l'archevêque. C'étoit lui aussi qui fournissoit aux journaux la plupart de ces notes diffamatoires qui pleuvoient de tous côtés sur la tête du malheureux prélat. Il les savoit par cœur, et elles lui sortoient à flots de la bouche avec un accent de voix d'énergumène qui arrêtoit les passans dans la rue sous mes croisées.

CHAPITRE VI.

RAISONS DE CROIRE QUE LA PRUDENCE HUMAINE N'A
PU ENTRER QUE POUR FORT PEU DE CHOSE DANS
LA CONSERVATION DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

LES auteurs de l'insurrection de juillet ont toujours paru tenir fortement à ce que leur révolution ne fût point soupçonnée de mauvaises intentions, et jouit d'une bonne renommée. Eh bien, il est impossible de mieux entrer dans leurs vues sur ce point que M. l'archevêque de Paris. Personne ne leur a témoigné plus de confiance et ne s'est exposé plus aveuglément que lui à s'en repentir. Aussi ne les a-t-il pas trompés en leur disant dans un de ses mandemens : *L'absence de toute précaution de notre part seroit, sans parler des autres, la preuve la plus complète que notre ame n'avoit rien à se reprocher (f).*

Sans doute il n'avoit rien à se reprocher; mais en temps de révolution, ce n'est pas là un bon motif de sécurité. Au contraire, on

n'en connoît pas de plus mauvais ; tant il est rare que l'innocence et la sûreté personnelle marchent ensemble, ou que l'une, du moins, ne nuise pas beaucoup à l'autre. Mais c'est à quoi M. l'archevêque ne songeoit point, parce que Dieu vouloit apparemment se réserver à lui seul le soin de veiller sur lui, et de prouver encore une fois que ce qu'il garde est bien gardé.

Toujours est-il que le courageux prélat négligea toutes les règles de la prudence, jusqu'à quitter sa maison de campagne, où il étoit hors du foyer et en position d'observer la marche des événemens, pour venir se précipiter tête baissée au milieu de l'effervescence révolutionnaire et de la plus épaisse mêlée. Rien ne prouve mieux, assurément, qu'on ne se méfie pas de la justice et de la probité du peuple, et qu'on lui fait là-dessus tout l'honneur qu'il peut désirer.

Ce n'étoit donc pas sans raison que M. l'archevêque appeloit *absence de toute précaution* ce genre d'abandon et de négligence. Encore ne savoit-il pas alors jusqu'à quel point il avoit besoin que la Providence se chargeât du soin de sa conservation. Car le véritable

état des choses ne lui étoit pas connu par rapport au fond des projets que cette révolution travailloit à réaliser. Ici encore, je puis apporter à l'appui de ce que j'avance, des éclaircissemens historiques qui ne sont pas indifférens à connoître. Il n'est pas en effet sans utilité, pour les cas nouveaux qui pourroient survenir par la suite, qu'on sache bien, qu'on retienne bien une fois pour toutes, que c'étoit beaucoup moins au cœur de M. l'archevêque qu'au cœur de la religion qu'il s'agissoit alors de frapper.

Ce qu'on va lire à ce sujet me vient de la première source, et dans toutes les études que j'ai faites sur la révolution de juillet, rien ne m'a autant saisi l'esprit que ce qui s'est révélé à moi directement, personnellement, dans la circonstance que je vais expliquer.

J'ai déjà parlé du singulier hasard qui m'a mis dans la confidence des haines déchainées contre M. l'archevêque. En voici un autre qui m'a mis dans la confidence des haines contre la religion.

Peu de jours après la révolution de juillet, un écrivain politique, que le nouvel ordre de choses a fait passer d'un journal auquel

il travailloit alors, dans les hauts emplois de l'administration publique (g), attira la foudre révolutionnaire sur des personnes et sur une propriété industrielle qui m'intéressoient. Comme la force de l'anarchie le rendoit arrogant et redoutable, surtout avec le puissant journal qu'il avoit encore comme levier entre les mains, je me rendis chez lui armé du seul droit que me donnoient la raison et la justice; ce qui n'étoit pas d'une grande recommandation à cette époque.

Cependant, je dois l'avouer, et c'est pour cela que je lui rends le service de taire son nom, il mit une assez grande franchise à reconnoître que j'avois raison. Mais, pour ne pas convenir qu'il avoit tort, il fut obligé de s'enfermer dans des explications beaucoup plus graves que la question d'intérêt particulier qui faisoit l'objet de ma démarche. Comme il s'agissoit d'un établissement dont la ruine étoit inséparable de la ruine de la religion, c'est à ce dernier point qu'il s'attacha pour me prouver que j'étois bien bon de m'occuper d'une chose dont le sort étoit jeté, et à laquelle il n'y avoit plus de remède. Il poussa même les formes de la bienveillance

jusqu'à l'épanchement, en m'avertissant, et en me conseillant d'avertir mes amis de mettre promptement ordre à leurs affaires, et de se retirer de toute entreprise fondée sur l'existence de la religion catholique.

« Ceux-là, me dit-il, ne comprennent pas
» notre révolution, qui ne s'aperçoivent point
» que c'est l'Eglise et le clergé qui sont en
» cause. Nous voulons en finir une bonne
» fois pour n'avoir plus à y revenir, et pour
» ne pas manquer sottement l'œuvre de la
» réforme, comme cela est arrivé dans la
» première révolution. Il s'agit d'achever ce
» que Luther a commencé au xvi^e siècle.
» Tel est le sens et le but du grand mouve-
» ment qui vient de s'opérer. Persuadez-
» vous bien que c'est une révolution dans
» l'Eglise encore plus que dans l'État. Aussi
» voyez par quelle devise elle s'est annoncée :
» *A bas les jésuites ! à bas la calotte !* Voilà
» son programme ; et c'est de là qu'elle est
» partie pour établir ses griefs contre la
» restauration. Remarquez ensuite comment
» elle procède et à qui elle s'adresse en dé-
» butant : sa première pensée est de se pré-
» cipiter sur l'Archevêché et de fermer les

» églises. Vous n'êtes pas au bout ; on va
» voir une suite d'idées et d'opérations qui
» expliquera ce que je vous dis ; car il faut
» que tout cela finisse, et il y a long-temps
» que le germe déposé par Luther dans les
» esprits devoit être éclos. Maintenant que
» nous sommes à l'œuvre, nous n'en sorti-
» rons pas que tout ne soit achevé d'une
» manière solide. L'assemblée constituante
» et les autres n'ont fait que des bêtises en
» laissant debout, comme une pierre d'at-
» tente, ce qui auroit dû être mis à bas tout
» de suite pour qu'il n'en fût plus question.
» Cette fois-ci on fera mieux, et l'on tra-
» vaillera plus hardiment. »

Ce langage franchement révolutionnaire me fit d'autant plus d'impression, que je voyois en effet un commencement d'exécution à ce qu'on me disoit, et que l'homme qui parloit ainsi avoit très-visiblement l'intention de me donner un avertissement salutaire pour moi et mes amis : car il mettoit alors une sorte de bienveillance à vouloir détourner de nous les coups de l'émeute, après nous les avoir attirés, et il ne me confioit les secrets de son parti que dans la vue

de nous préserver des accidens qu'il croyoit attachés à notre position. En un mot, il regardoit la ruine de la religion et du sacerdoce comme tellement avancée et assurée; il s'exprimoit là-dessus avec tant de conviction, et revenoit si souvent sur le reproche qu'il faisoit à la première révolution de n'avoir pas su achever ce que le xvi^e siècle avoit commencé, que je dus raisonnablement conclure d'une communication aussi positive et aussi hardie, qu'il ne s'agissoit de rien moins que de faire sauter l'Eglise catholique par la mine, et d'écraser ses ministres sous la foudre révolutionnaire (h).

Comme j'avois affaire à un pèlerin plus initié que moi à la pensée de juillet, je sentis que je n'avois pas grand'chose à faire valoir contre des argumens de la force des siens. Je me contentai de lui témoigner ma surprise de ce que des hommes aussi progressifs et aussi régénérateurs que ceux dont il me parloit, pensassent à rétrograder jusqu'à Luther, au lieu d'avancer. Mais on imagine bien que, n'étant pas venu là pour soutenir thèse contre l'insurrection victorieuse, je ne cherchois qu'à me donner un air de contenance, afin

de ne pas paroître trop battu et trop embarrassé.

Seulement, je recueillois avec beaucoup d'attention ce que l'ivresse de la victoire laissoit échapper à la verve révolutionnaire de mon interlocuteur. Je n'en perdois pas un mot, et je songeois à part moi, comme on l'imagine bien, à en faire l'objet des premiers avertissemens que j'aurois occasion de donner à M. l'archevêque. Quoiqu'il fût alors errant de retraite en retraite, et réduit à ne pouvoir poser le pied nulle part qu'avec les dernières précautions pour les personnes dont il recevoit l'hospitalité, je n'étois pas dépourvu de tout moyen, cependant, de faire arriver jusqu'à lui les informations qui pouvoient l'intéresser, et que la discrétion m'empêchoit de lui porter moi-même. Mais la suite prouva bien, comme on va le voir, qu'il resta long-temps incrédule sur l'étendue du mauvais vouloir de la révolution de juillet, et qu'il lui fit un peu trop d'honneur en gardant sa sécurité d'esprit *jusqu'à l'absence de toute précaution*, ainsi que l'annonce le passage de son mandement rapporté plus haut.

En effet, l'avant-veille du second sac de

son palais, il se doutoit si peu de l'immense péril qu'il auroit à courir dès le lendemain au soir, dans sa personne et dans ses biens, qu'il vint, comme la première fois, se livrer à l'émeute, et que ce fut encore à la Providence qu'il abandonna tout le soin de sa conservation. Personne n'ignore qu'il s'étoit dressé une tente et refait un petit gîte dans un des recoins les moins inhabitables de l'Archevêché, pour diriger de là plus facilement les exercices du Carême dans son église métropolitaine, lorsqu'une nouvelle tempête d'anarchie, plus impétueuse encore que la première, vint éclater à l'improviste sur son modeste réduit, et briser jusqu'à la dernière pierre sur laquelle il avoit compté pour reposer sa tête.

Et comment d'ailleurs le danger ne l'auroit-il pas surpris au milieu d'une parfaite sécurité! Un haut fonctionnaire s'étoit rendu auprès de lui, la veille, sous prétexte d'examiner l'état de l'Archevêché. En gémissant sur les affreuses traces que le passage de l'anarchie y avoit si profondément imprimées six mois auparavant, il s'étoit confondu en témoignages d'intérêt, en protestations de

bienveillance et de sollicitude de la part du gouvernement. Entre autres paroles bénignes et rassurantes qu'il apportoit à l'illustre prélat : « Tout le conseil, lui disoit-il, est pénétré du sentiment de convenance qui exige que votre palais soit rétabli d'une manière décente et conforme à votre dignité. Quoique la dépense des réparations soit effrayante, cela s'arrangera peu à peu; provisoirement, on a décidé qu'une somme de quarante mille francs sera mise à votre disposition pour remédier au plus pressé. Il ne vous sera point donné d'architecte, afin de vous laisser maître de faire les choses à votre goût et à votre convenance, avec économie et en bon administrateur. Enfin il est bien juste de venir à votre secours pour effacer ce ravage, et réparer, du mieux qu'il sera possible, tous les dommages qui vous ont été causés. »

Ainsi parla le haut fonctionnaire (1) vingt-quatre heures avant le nouveau ravage qui devoit mettre le comble au premier, et faire prévaloir sur le plan de réparations

(1) M. le ministre Barthe, s'il faut le nommer.

qu'on sembloit présenter pour l'Archevêché, le plan de ceux qui avoient résolu d'en faire une place publique. Vingt-quatre heures seulement entre ces apparences de calme et le désastreux orage du lendemain !!! c'étoit bien le cas, assurément, pour M. l'archevêque, de dire comme Thésée dans la tragédie de Racine :

Quel œil ne seroit pas trompé comme le mien !

Quand le confiant prélat auroit eu alors des inquiétudes pour sa sûreté, le langage qu'il venoit d'entendre ne lui permettoit plus de les écouter ; la seule bienséance lui faisoit un devoir de les repousser, ou du moins de n'en pas suivre l'impulsion. Autrement, ç'eût été manquer en quelque sorte au personnage éminent qui avoit pris la peine de se déranger pour lui apporter des témoignages d'intérêt et des paroles de sécurité. Ainsi tout, à commencer par cette visite inattendue, sembloit concourir à chasser les soupçons de son esprit, et à l'entretenir dans la plus parfaite confiance ; tout s'arrangeoit pour que la prudence humaine fût trompée en lui de mille manières par les apparences, et pour que les

causes par lesquelles sa vie pourroit se trouver protégée ne dussent être attribuées qu'à l'action de la Providence. Aussi cette action s'est-elle manifestée à tous les yeux d'une manière si frappante, qu'il s'est rencontré parmi les plus coupables acteurs de la persécution et du sacrilège, des hommes saisis de repentir et d'épouvante, qui n'ont pu se défendre de la reconnoître et de la confesser.

Il faut dire, toutefois, qu'un autre objet fut traité dans la conférence dont je viens de parler. Après avoir pleuré convenablement sur les ruines du palais épiscopal, l'homme d'état qui s'étoit rendu auprès de M. l'archevêque amena l'entretien sur le service funèbre, qu'on disoit être projeté pour le lendemain, en commémoration de la mort de M. le duc de Berry. Dans ce moment, le chef du diocèse ne connoissoit encore que par voie indirecte les propositions qui avoient été faites, au sujet de cette cérémonie, à l'un de messieurs les curés de la capitale; et comme il savoit que celui-ci s'en étoit excusé de lui-même, sans en référer au conseil diocésain, il ne voyoit pas de raison pour aller au-devant d'une affaire sur laquelle on ne

le consultoit point. Voyant peu d'apparence d'ailleurs à ce que la démarche qui avoit échoué dans une paroisse pût se renouveler avec succès dans une autre, et n'ayant pas encore eu le temps de délibérer sur le parti qu'il auroit à prendre, le cas échéant, il étoit naturel qu'il ne répondit qu'imparfaitement à l'impatience des questions dont son interlocuteur le pressoit. Il lui donna seulement à entendre combien ses devoirs de premier pasteur pourroient devenir embarrassans dans une circonstance semblable, parce qu'il ne sauroit comment s'y prendre pour motiver des refus de prières envers un proche parent de la famille régnante, surtout envers un prince qui étoit mort avec édification, sans laisser aucun grief contre lui, ni à la Religion ni à l'État (1).

Mais si l'Eglise n'avoit point de motifs pour lui refuser ses suffrages, le sage prélat convenoit que le gouvernement pouvoit avoir les siens pour apprécier, par rapport à l'ordre public, les inconvéniens du service funèbre. C'étoit là ce qu'il désiroit qu'on lui fit connoître, afin qu'il pût du moins s'appuyer de quelque chose aux yeux de sa conscience

et de son clergé, pour expliquer un aussi étrange déni de prières à l'égard d'un prince qui avoit emporté dans la tombe, comme chrétien, non-seulement l'admiration de toute la société des fidèles, mais celle de ses plus grands ennemis. Il fut donc convenu que M. l'archevêque alloit être informé officiellement de la disposition des esprits, et que si l'on étoit fondé à concevoir des inquiétudes, les avertissemens ne lui manqueroient pas, et viendroient à temps pour lui servir à régler sa conduite.

Tant que ces avertissemens n'arrivèrent pas, tant que la lettre qui devoit l'éclairer et le guider ne lui parvint point, fut-il excusable, ou non, d'en conclure ce qu'il en conclut? Put-il, ou non, se reposer sur ce signe de calme, sur cette espèce de négation de tout danger, par laquelle ce qui avoit été dit à ce sujet dans la conférence du 12 février se trouvoit comme non avenu et implicitement annulé? Etoit-ce au noble proscrit qui sortoit alors pour la première fois de ses asiles, qui ne revoyoit encore le jour, dans ce moment, qu'à travers les ruines de son ancien palais; étoit-ce à lui à s'enquérir de

ce qui se passoit au dehors, et à prétendre se mieux diriger d'après ses propres lumières, que la police de l'État d'après ses recherches et ses documens? Quel autre donc à sa place ne se seroit pas contenté de ce silence administratif, qui étoit le signe de convention, le mot d'ordre de sa sûreté? Et si une intervention plus puissante que celle des hommes n'étoit venue remédier à cette nouvelle *absence de toute précaution*, comment M. l'archevêque n'auroit-il pas été surpris par un orage qui devoit le trouver si profondément endormi?

C'est ici principalement qu'il faut admirer la garde céleste qui veilloit pour lui, car voici ce qui étoit arrivé : ces avertissemens qui lui avoient été promis en cas de danger, ce signal d'alarme sur lequel il lui avoit été permis de compter, étoient réellement partis à propos, autant que les dates peuvent en faire foi ; mais par un inconcevable enchaînement de fatalités que le temps n'a pas encore éclaircies, ou par l'effet du désordre soudain où la capitale fut précipitée, cette lettre officielle, ces avis salutaires, qui auroient pu servir le matin à diriger la pru-

dence de M. l'archevêque, ne lui parvinrent qu'à 11 heures du soir, quand déjà la hache et le marteau brisoient les restes de son palais, quand déjà tout Paris retentissoit du cri féroce des forçats libérés qui le cherchoient pour l'immoler. Ainsi, jusqu'aux moyens de prévoyance et aux précautions de la sagesse humaine, tout sembloit vouloir tourner pour lui en périls, afin que les miracles de sa conservation en devinssent plus éclatans.

L'explication où je suis entré dans ce chapitre au sujet des révélations que le hasard m'avoit procurées de la part d'un des plus doctes initiés de la révolution de juillet, doivent faire comprendre au lecteur pourquoi les alarmes avoient naturellement plus de prise sur mon esprit que sur celui de beaucoup d'autres, quand il s'agissoit de la personne et de la sûreté de M. l'archevêque de Paris. J'allois m'informant de tous côtés si l'on n'avoit pas entendu quelque feuille trembler autour de lui, tant le moindre souffle me paroissoit à craindre pour sa tête en me rappelant les confidences révolutionnaires que j'avois reçues dès le commencement sur

les intentions et le but des régénérateurs de juillet.

Toutefois, ce ne fut qu'après les scènes de dévastation et de sacrilège des journées de février, que je pus juger jusqu'à quel point M. l'archevêque étoit demeuré dépourvu de secours et de conseils de la part des hommes, et combien il auroit trouvé peu de ressources dans sa propre sagesse, si une sagesse supérieure à la sienne ne l'avoit pris et maintenu sous sa protection. Retenu par la crainte d'aborder les refuges où il se retiroit, et d'embarrasser les hôtes qui lui donnoient asile, je m'étois abstenu de le chercher pendant les premiers mois de sa proscription; me bornant à prendre de timides informations auprès des personnes auxquelles je supposois le plus de rapports avec lui. Cependant beaucoup de monde savoit qu'il vaquoit aux fonctions essentielles de son ministère, et que, quand un devoir l'appeloit quelque part, il y marchoit à front découvert, sans paroître le moins du monde s'inquiéter des suites. Mais enfin je n'avois pas approché de sa personne depuis un certain temps, lorsque l'effroyable tempête de février, en amassant sur sa tête

plus de périls qu'elle n'en avoit encore eu à porter, me réveilla de mon apathie, et me rappela que je lui devois dans ses malheurs le secours de mon dévouement.

J'allai donc le lui offrir, non sans trembler d'émotion, et le cœur battant de son danger ; car il étoit naturel que ce danger fût plus connu de moi que de lui. Tout le monde a vu de ces amis imprudens qui, en approchant d'un malade auquel ils s'intéressent vivement, ne savent pas dissimuler l'impression qu'ils éprouvent à son aspect, et lui laissent lire la gravité de son mal écrite sur leur visage. Telle fut ma conduite dans cette circonstance. Heureusement j'avois affaire à un malade qui ne faisoit pas grande attention à son état, et le plus foible de nous deux n'étoit pas lui. Ce qui m'étonna par-dessus tout fut de le trouver, je ne dirai pas seulement dans une insouciance complète, mais dans une sorte d'ignorance de sa position ; soit qu'on eût cru devoir lui en déguiser une forte partie ; soit qu'il eût pris goût à son *absence de toute précaution*, au point de n'y rien vouloir déranger. De sorte que je me trouvois en savoir beaucoup plus que lui sur ce qui l'intéressoit.

Entre autres choses que je ne croyois pas lui apprendre, et que je lui appris cependant, je dois d'autant plus compter les révélations qui m'avoient été faites par un savant de la révolution de juillet, qu'elles furent pour M. l'archevêque l'occasion de faire éclater un sublime sentiment de religion et de désintéressement. A l'appui du fait dont je l'entretenois, je citai le nom de mon auteur, avec accompagnement de toutes les circonstances qui s'y rattachoient. Il n'en avoit eu aucune connoissance jusque-là ; mais en revanche, il savoit une particularité dont il ne saisissoit pas bien l'importance, faute de notions sur l'ensemble et le but de l'entreprise révolutionnaire, laquelle n'alloit à rien moins, comme je l'ai dit, qu'à mettre les églises en ruine et hors de service.

Voici ce qu'il avoit appris de son côté, et ce qui venoit tout naturellement s'ajuster avec ce que j'avois appris du mien :

Un de ces dévastateurs de l'Archevêché, qu'on avoit ensuite employés à faire tomber la grande croix dorée qui dominoit extérieurement la pointe du chœur de Notre-Dame, s'étoit senti défaillir à la vue de sa

criminelle opération, dans ce moment où l'effrayant silence de la multitude, qui attendoit, bouche béante, la consommation du sacrilège, fut suivi d'un long rugissement. Cet homme éprouva tout à coup on ne sait quelle émotion ou quelle horreur de lui-même, qui lui faisoit vivement désirer de se voir partout ailleurs que là où il se trouvoit, et délivré du travail de démolition qui se continuoît. Par une subite inspiration, dont il fit ensuite confidence lui-même, avec quelques signes de repentir, à des personnes dignes de foi, il lui vint à la pensée de crier de toute sa force : *A Conflans ! à Conflans !* et de détourner ainsi l'orage de ce côté. Voilà ce qui étoit connu de M. l'archevêque. Mais il ignoroit cette autre partie infernale de l'entreprise, qui avoit consisté à mettre les églises hors d'état de servir au culte, quoique déjà cette entreprise eût reçu un commencement d'exécution.

Ce que je lui disois à ce sujet devint pour lui un trait de lumière qui servit à éclaircir dans son esprit une chose par l'autre, et à dégager ce que les mathématiciens appellent l'*inconnue*, en lui faisant voir la coïncidence

du fait isolé qu'il avoit appris , avec celui qu'il apprenoit de moi dans ce moment.

« Vous n'imaginez pas, me dit-il, combien » cette communication me fait de plaisir (et » ici il m'expliqua ce qu'on vient de lire); je » ne me savois pas aussi heureux. Voilà qu'il » m'est permis d'espérer et de croire que c'est » mon Conflans qui a servi de paratonnerre » à l'église de Notre-Dame. Quelle joie pour » moi de penser que ce seroit ma maison qui » auroit détourné la foudre de dessus la mai- » son de Dieu ! Vous figurez-vous un bon- » heur d'évêque pareil à celui-là ? »

Puis reprenant son ton habituel de gaité, il ajouta : « Mais que ces messieurs n'y revien- » nent pas souvent; mon paratonnerre de » Conflans est à bas, et je n'ai plus rien à » leur mettre sous la main pour les distraire. » Vous voyez ce qui me reste. »

Oui, Monseigneur, je le vois, lui répondis-je : il vous reste tout ce que je connois de plus beau et de meilleur dans la fortune des hommes. Il vous reste une grandeur incomparable qui vous place fort au-dessus de ce que vous auriez pu être dans des temps ordinaires. Enfin, il vous reste un caractère

d'homme supérieur à tous les événemens, et qui aidera beaucoup à sauver la société chrétienne de cette affreuse crise, si quelque chose peut la sauver. « Il est vrai, reprit le » courageux prélat, que cette tentation est » bien forte ; mais la foi est encore plus forte » qu'elle, et l'Eglise de Dieu est éternelle. »

Le résultat de cette entrevue fut de me convaincre que M. l'archevêque faisoit très-peu de frais pour se mettre à l'abri de la proscription, et qu'il étoit prêt à retomber sans méfiance dans le premier danger qui viendrait à naître. A coup sûr, les héros de juillet et de février auroient été touchés de la grande considération qui lui restait pour eux, après tout ce qu'il avoit vu et connu de leurs exploits. Il persistoit à les regarder toujours comme incapables de se porter à aucune voie de fait envers sa personne ; et sans les preuves qu'il avoit sous les yeux du pillage et de la dévastation de son palais, il n'auroit pas été fort éloigné de croire qu'ils n'avoient réellement voulu faire qu'une *révolution pure*, comme ils le disoient. En un mot, je pus juger par tout l'ensemble de son langage, que les règles de la prudence hu-

maine étoient ce qu'il négligeoit le plus dans la pratique, en ce qui regardoit sa personne. Je puis bien assurer qu'il auroit été un fort mauvais membre de la *Société Aide-toi, le ciel t'aidera*, tant il me parut peu propre à remplir la première condition de cette devise.

Peut-être cette insouciance de toute précaution auroit-elle pu trouver une excuse, lorsque M. l'archevêque alla recomposer un petit mobilier, pour l'émeute prochaine, dans les ruines de son ancien palais. Alors il lui étoit permis, jusqu'à preuve contraire, de supposer que l'anarchie le tenoit quitte, et de lui donner cette nouvelle marque de confiance. Mais après qu'elle en eut si indignement abusé, et que son réveil se fut annoncé par des rugissemens encore plus affreux que les premiers, on auroit dû croire qu'au moins il perdrait l'habitude de se fier à elle comme auparavant. C'est ce qui n'arriva point. Il continua de marcher devant elle avec une sécurité qu'il éprouvoit à peu près tout seul, et que ses amis ne partageoient point. Non-seulement il ne cédoit pas aux frayeurs vagues de leur bienveillance pour lui, mais il n'écoutoit guère davantage les indications précises,

les avertissemens positifs qu'il recevoit d'eux sur une occasion de danger, sur un guet-apens monté dont ils avoient connoissance. C'est ainsi que, malgré tous les conseils de la prudence, et contre tous les avis qui lui furent donnés au sujet d'une manifestation menaçante qui l'attendoit à Saint-Roch, il alla officier pontificalement dans cette église, et prêcher une œuvre de charité dont il sentoit que le succès dépendoit en grande partie de sa présence; car il ne se contentoit pas de compter intérieurement sur la protection du ciel : le bien de la religion et de la foi vouloit qu'il y comptât extérieurement, aux yeux de tous, pour l'édification des uns, et la confusion des autres.

CHAPITRE VII.

CE QUI SEROIT ARRIVÉ SI UN CARACTÈRE OPPOSÉ A
CELUI DE M. L'ARCHEVÊQUE SE FUT RENCONTRÉ
DANS LE PREMIER PASTEUR DU DIOCÈSE DE PARIS.

Tout le monde comprend ce qu'on veut dire ici par un caractère opposé à celui de M. l'archevêque. Cette sorte de définition négative conduit naturellement à se figurer une ame timide et incertaine, facile à déconcerter, incapable de lutter contre une situation difficile et orageuse ; cherchant à concilier la rigueur du devoir avec l'empire des circonstances ; mesurant le terrain qu'on peut céder pas à pas, tantôt à la peur, tantôt à la prudence ; composant chaque jour avec un nouvel embarras ou une nouvelle terreur.

Ne craignons pas de le dire, si le malheur eût voulu qu'un tel caractère se fût rencontré en présence des ennemis de la religion, dans les terribles jours où ils se sont précipités sur elle avec tant de fureur, il est difficile de

calculer jusqu'où le péril auroit pu s'étendre. On ne s'en fait l'idée qu'en jetant un coup d'œil sur l'état moral de la France au moment où cette violente crise vint la surprendre.

Tout ce que le génie de l'impiété peut amasser de haines et de corruptions dans les esprits et dans les cœurs avoit été mis en œuvre pour préparer la ruine de l'Eglise et la dissolution de la société. Presque tous les journaux et toute la librairie étoient employés à pervertir le peuple. Le mensonge et l'erreur couloient à flots jusqu'au fond des chaumières. Il s'étoit formé dans la capitale mille entreprises de corruption à bon marché, dont le zèle funeste exerçoit l'action la plus désastreuse sur les provinces. De quelque côté que l'on écoutât, on entendoit répéter le mot d'ordre envoyé dans toutes les directions contre la religion et ses ministres. Le bureau le transmettoit à la boutique, et la boutique à la cabane. C'étoit à qui susciteroit le plus de querelles aux prêtres, aux prédicateurs, aux missionnaires, et même aux confesseurs. Beaucoup de gens n'alloient à l'église que pour les surveiller et les surprendre dans quelque parole suspecte. On

plaidoit contre eux au barreau, dans les journaux, dans les cabarets, aux champs comme à la ville. Malheur à eux, s'il s'élevoit une contestation quelque part à leur sujet ! C'étoit le maire ou l'adjoint, c'étoit toujours le garde-champêtre, c'étoit le gendarme, c'étoit le maître d'école qui avoient raison.

Tant de coups portés pendant si longtemps à la religion et au sacerdoce, avoient fini par ouvrir une brèche qui sembloit ne pouvoir plus être défendue. La restauration elle-même avoit laissé les esprits stupéfaits de son indifférence et de son apathie sur un état de choses aussi déplorable. L'ennemi étoit à ses portes qu'elle ne s'en doutoit pas encore. Déjà cette époque où *les rois s'en vont* avoit commencé pour elle, sous l'influence des conseillers aveugles et présomptueux, et rien ne lui avoit suggéré la pensée de chercher pourquoi ; car la moindre réflexion lui auroit appris que les rois s'en vont quand Dieu s'en va, et parce qu'il s'en va.

L'Église, abandonnée à ses ennemis sans protection extérieure, voyoit arriver les jours d'épreuve et de douleur. A la vue de l'orage qui se formoit de toutes parts, ses fidèles

étoient découragés, abattus, consternés ; tout leur paroissoit compromis et perdu. Pour compléter cette défaillance des ames chrétiennes, il falloit moins assurément que la terrible explosion de 1830. Aussi, avec quelle promptitude et quelle facilité le désespoir n'entra-t-il pas dans les cœurs ! Qu'on se rappelle ces jours de deuil et de désolation : les temples fermés et désertés sous l'impression de la terreur ; les ministres du sanctuaire réduits à se cacher le visage pour n'être pas reconnus ; les saintes cérémonies de la religion suspendues ; la piété signalée à la fureur populaire, et notée pour la proscription ; les prêtres et les fidèles marqués du signe de la colère révolutionnaire, comme ces brebis des troupeaux qu'une estampille rouge désigné pour être enlevées du bercail.

Qu'on se figure l'effet qu'auroit produit dans ce moment un exemple de foiblesse, au lieu d'un exemple de courage, donné par M. l'archevêque de Paris ! Tout le monde sait que les provinces sont habituées à recevoir de la capitale leurs révolutions politiques et religieuses toutes faites. Elles attendoient donc ; elles observoient, elles épioient

nos signaux pour régler leur marche d'après la nôtre. C'étoit sur la violence de nos coups et sur notre degré d'audace, que leur audace et la violence de leurs coups devoient être mesurées. Telle étoit la fougue des passions et la force de l'orage que, dans plusieurs localités, les secrétaires de l'entreprise de persécution, les dépositaires du mot d'ordre contre l'Église, n'eurent pas la patience d'attendre que les événemens de la capitale vinsent leur apprendre ce qu'ils avoient à faire; ils ne le savoient que trop d'avance. Seulement, ils n'avoient pas prévu jusqu'à quel point leurs instructions pourroient se trouver modifiées par la fermeté de caractère et l'imperturbable courage de M. l'archevêque de Paris; mais dans le doute, ils n'en exécutoient pas moins séparément la partie du plan d'impiété à laquelle ils avoient été appelés à concourir. Plusieurs diocèses y perdirent leurs prélats; M. de Rohan, archevêque de Besançon, et M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, disparurent dans la tourmente avant que personne eût eu le temps de se reconnoître (*j*).

Cependant la révolution n'étoit pas égale-

ment hardie et violente partout. Dans l'éloignement, elle hésitoit à marcher sans avoir des traces de sang qui marquassent sa route. Elle vouloit que les exemples et l'impulsion lui fussent donnés par la capitale. Elle interrogeoit donc Paris pour savoir ce qu'elle avoit à faire, et jusqu'où l'audace des émules pouvoit aller sans les compromettre et les pousser trop loin. Que Paris lui eût répondu alors : « Tout est consommé ; le premier pas- » teur est frappé, et le troupeau dispersé. » L'orage les a courbés et renversés. C'est à » vous à régler votre conduite là-dessus, et » à faire ce que vous aviserez bon... » Qui peut calculer l'effet de ces terribles paroles sur tous les points où elles auroient retenti ? Quelqu'un est-il en état de dire le degré d'exaltation et d'assurance qu'elles auroient produit parmi les complices indécis qui les attendoient, et le degré d'abattement qui en fût résulté pour le timide troupeau des fidèles ? Et quel est celui d'entre ces derniers qui ne s'effraie en gémissant au fond du cœur, à la pensée des maux dont la religion étoit alors menacée ?

Sans doute il se seroit rencontré partout

dans l'épiscopat, dans le sacerdoce, et dans les diverses classes de la société chrétienne, des caractères et des courages qui auroient noblement lutté contre la persécution, et fourni de nouveaux martyrs à la foi. Sans doute l'Église de France auroit trouvé dans ses périls d'autres colonnes pour s'appuyer. Témoin l'exemple de fermeté de ce noble évêque de Chartres, qui, surpris à l'autel par une soudaine commotion populaire, par une descente imprévue de l'anarchie dans son palais, entendit sans se troubler ni s'é-mouvoir, le bruit de la dévastation qui dispersoit chez lui meubles et papiers, jonchant son domicile de ruines et de débris, menaçant à la fois sa fortune et ses jours. Magnifique tableau d'impassibilité, de courage et de grandeur épiscopale, qui se retraçoit peut-être dans les yeux mourans de l'archevêque de Paris, lorsqu'ils cherchoient le prélat le plus digne de présider à ses funérailles !

Ainsi les consolations de ce genre n'auroient pas manqué aux fidèles. D'autres Clanzel de Monthals auroient apparu au-dessus de notre océan de misères et de désolations ; comme ces rochers de la mer qui

défient la colère des flots et des tempêtes. En un mot, d'autres caractères plus ou moins puissans se seroient présentés pour soutenir avec gloire les combats de la persécution, parce que la conviction du devoir religieux est toujours là pour les produire et les inspirer, pour les armer de force et de constance. On n'a donc pas à craindre de se tromper en disant qu'une cause qui peut compter sur un grand nombre de défenseurs d'une telle force d'âme et d'une telle foi, n'est pas menacée de périr pour un seul d'entre eux qui viendrait à lui manquer. Mais combien n'est-il pas heureux que tant de douleurs et de sacrifices aient pu être épargnés à la France catholique par l'attitude et l'invincible constance de M. l'archevêque de Paris ! Combien cette fermeté d'un seul homme n'a-t-elle pas contribué au salut de tous, lorsque ceux qui machinoient la ruine de la religion dans la capitale se sont vus forcés de répondre à leurs complices des provinces : « Nous sommes » arrêtés dans notre marche; nous ne pouvons venir à bout de renverser le mur » d'airain qui est devant nous. C'est en vain » que nous l'attaquons de mille manières; il

» use tous nos efforts et toutes nos machines ;
» rien ne peut l'entamer. Cherchez dans le
» sacerdoce des caractères moins inébranla-
» bles, des âmes plus faciles à émouvoir ;
» en un mot, tâchez d'être plus heureux que
» nous dans le choix de vos victimes. Car,
» pour la nôtre, nous sommes forcés d'y
» renoncer, malgré toute l'envie que nous
» avons de prendre l'initiative de la victoire,
» et de vous fournir l'exemple d'encourage-
» ment que vous attendiez de nous. »

Ne pas reconnoître l'immense service que M. l'archevêque de Paris a rendu à la cause générale de la religion et de l'Eglise de France, par l'héroïque dévouement avec lequel il a porté le poids du combat, ce seroit lui rendre moins de justice que ses plus ardens ennemis. Car, ainsi que je l'ai fait voir dans un des chapitres précédens, il ne leur est jamais échappé de l'esprit qu'il étoit leur homme d'obstacle, d'embarras et de contradiction, leur grande et insurmontable difficulté pour arriver au but de subversion qu'ils se proposoient dans les affaires de l'Eglise, après l'avoir atteint dans les affaires de l'Etat. En cela, ils n'ont pas cherché à déguiser leur pen-

sée. Non-seulement ils l'ont mise à découvert au dedans et au dehors par toutes leurs machinations sourdes ou patentes, par leurs intrigues diplomatiques aussi bien que par leurs embûches et leurs guet-apens d'émeutes, mais ils ont fini au bout de dix ans comme ils avoient commencé avec M. de Quelen, en convenant qu'il n'a cessé d'être un embarras pour eux ni de son vivant ni même à sa mort; en déclarant ouvertement que ce qu'ils cherchoient par-dessus tout étoit un archevêque de Paris *qui comprît et acceptât la révolution de juillet.*

Ainsi, de leur propre aveu, c'étoit leur grande préoccupation avec M. de Quelen. Et il faut en convenir, en le signalant comme leur cauchemar, comme la principale source des contradictions que l'impiété révolutionnaire rencontroit dans sa marche, ils voyoient réellement leur mal où il étoit, et le vrai point qui leur faisoit écueil. En un mot, ils jugeoient et apprécioient très-bien la force de la digue qui arrêtoit leur torrent. Ce qu'ils demandoient comme un point très-essentiel, c'étoit qu'il leur fût permis de planter un roseau à la place du chêne vigoureux sur lequel

s'appuyoit l'Eglise de France, et qu'aucune tempête ne pouvoit courber. Tel étoit l'objet de leur sourdes négociations au dehors, et de leurs hypocrites protestations de zèle pour le bien de la religion; comme s'ils eussent mieux compris et plus sincèrement souhaité le bien de la religion que l'illustre prélat qui étoit alors la plus brillante lumière, comme le plus grand courage et la plus grande gloire de l'épiscopat.

Heureusement Rome est en garde contre l'esprit des révolutions, et il n'est pas facile de la faire tomber dans ces sortes de pièges. Tout privé qu'il étoit de communications libres, et de données précises sur ce qui se tramoit contre lui, M. l'archevêque s'inquiétoit peu des suites que l'intrigue et le mensonge pouvoient avoir, sinon pour son repos présent, au moins pour son innocence et son bon droit. Il sentoit que les garanties de la sagesse pontificale ne lui manqueroient pas, si la nécessité d'y recourir devenoit impérieuse. La voix de l'histoire et de la vérité, le bruit de nos profanations, la chute des croix de nos églises, les sauvages rugissemens de l'anarchie et de l'impiété, le défen-

doient assez. Aussi, l'effet naturel de ces obscures tentatives fut-il de le grandir encore aux yeux du monde chrétien, et de faire sentir combien de tels défenseurs étoient précieux à la religion dans ses temps calamiteux, dans ses jours de détresse et de péril.

Mais admettons qu'à la faveur des désordres et de l'esprit de vertige de notre époque, l'action révolutionnaire eût été assez puissante contre l'illustre proscrit pour le faire tomber de son siège par intrigue ou autrement ; se figure-t-on ce qui seroit arrivé ? Il y auroit eu à choisir entre deux partis : celui de le remplacer, ou de ne point lui donner de successeur. Vous croyez peut-être que c'est à cette dernière pensée qu'on se seroit arrêté ? Point du tout, parce qu'il y en avoit une plus mauvaise à suivre ; qui étoit de chercher un caractère opposé au sien, un prélat pour la forme, comme celui qu'on faisoit demander à Rome, sous prétexte d'en avoir un *avec lequel on pût s'accorder et s'entendre*. Pour celui-là, rien n'eût coûté ; on lui auroit acheté ou fait bâtir un superbe palais ; on lui auroit voté un magnifique traitement, et il seroit entré dans le budget pour tout ce qu'il auroit.

voulu. Seulement, on auroit exigé de lui facilité pour facilité, en l'obligeant à rembourser tout cela en concessions, en faiblesses et en complaisances. Or, voilà ce qui auroit été pire que de laisser vaquer purement et simplement le siège épiscopal de Paris ; par la raison que l'Eglise catholique vaut encore mieux fermée et absente, que compromise et avilie.

Et qu'on ne vienne pas objecter qu'un tel exemple n'auroit pas eu de graves conséquences, parce que l'esprit général de l'épiscopat et du clergé auroit bien su y résister et en amortir les effets. Cela est vrai ; les exemples indignes du sacerdoce chrétien ne sont point contagieux pour notre fidèle et courageuse Eglise de France ; ses premiers pasteurs n'hésiteroient pas à s'en défendre ; et si, à la place d'un modèle de courage et de vertu, on n'avoit à leur montrer dans la capitale qu'un modèle de souplesse et de facilité, ils seroient peu embarrassés pour prendre conseil d'eux-mêmes sur ce qu'ils auroient à faire.

Oui, mais les ennemis de la religion sauroient bien aussi s'armer contre eux tous de

ce qu'ils auroient obtenu de la foiblesse et des concessions d'un seul ; et si le malheur avoit voulu qu'un archevêque de Paris, formé à l'image du temps, leur eût été donné, n'en doutez pas, c'est de là qu'ils seroient partis pour régler la mesure de leurs exigences et fixer les devoirs de tout l'épiscopat. Ce qu'il auroit fait ou concédé seroit devenu contre les autres une source de vexations et de tyrannie ; on en eût fait leur loi, leur code de servitude et le droit public de la persécution. Sans doute on les auroit vus résister à tout exemple d'influence mauvaise, venant de la capitale comme d'ailleurs ; mais ils leur eût été allégué, objecté, imposé de force, sous peine d'émeute et de violences révolutionnaires. Or, voilà de quelles tristes conséquences, de quelles épreuves et de quels combats les évêques et l'Église de France ont été préservés par la force d'âme et l'inébranlable fermeté de caractère de M. l'archevêque de Paris.

CHAPITRE VIII.

D'UN DANGER PARTICULIER DONT M. L'ARCHEVÊQUE
ET L'ÉGLISE DE PARIS ONT ÉTÉ PRÉSERVÉS CONTRE
L'ORDRE NATUREL DES CHÔSES, ET PAR UNE DISPO-
SITION REMARQUABLE DE LA PROVIDENCE.

LA multitude a souvent porté en triomphe des hommes qui le méritoient moins par leur caractère de popularité que M. l'archevêque de Paris. On peut dire, sans exagération, que la nature n'a point formé de mœurs plus douces, et de dispositions plus populaires que ne l'étoient les siennes. Peu courtois, peu empressé pour les grands et les puissans, ainsi que j'en ai déjà fait l'observation, il éprouvoit particulièrement le besoin de se faire aimer des petits. Accessible à tous, communicatif et accueillant pour quiconque cherchoit à l'approcher, il auroit été l'idole des pauvres et du peuple, sur un théâtre moins grand et moins encombré que celui de la capitale; sur un théâtre où il se

seroit trouvé placé de manière à être vu tel qu'il étoit, jugé de près, et connu de chacun individuellement.

Il faut n'être qu'entrevu dans la confusion d'une ville telle que Paris, pour que des qualités de cœur et d'esprit aussi éclatantes que les siennes y puissent demeurer comme enfouies et inaperçues, et pour que le bien qu'on sème à pleines mains autour de soi, y reste presque toujours ignoré, même de la plupart de ceux auxquels il profite. Sans cela M. l'archevêque auroit été, bien certainement, un des hommes les plus chers à la multitude.

Ainsi, pour être apprécié selon ses titres à l'affection du peuple, ce ne sont pas les œuvres et les mérites qui lui ont manqué; ce sont les juges. Il est vrai de dire, pourtant, comme cela sera expliqué plus loin, qu'une de ses études particulières étoit d'échapper à l'ostentation, et d'effacer avec le soin le plus minutieux toutes les traces de bienfaisance qu'il pouvoit soustraire aux regards.

Mais si, dans le chaos de Paris, cette popularité de la vie privée qui s'acquiert par la bonté, par la bienveillance naturelle du ca-

ractère et du cœur, ne ressortoit pas en lui au degré qu'elle méritoit d'atteindre, des actes publics l'avoient signalée dans un autre genre, à l'attention des hommes de parti, qui recueillent soigneusement ce qui leur paroît propre à fortifier leur cause. On se rappelle l'époque où une grande nouveauté fut introduite dans les finances de la restauration, par le système du trois pour cent de M. de Villèle. A tort ou à raison, M. l'archevêque de Paris s'en étoit alarmé dans l'intérêt des pauvres de son diocèse, parce qu'il crut voir un préjudice pour eux, dans une mesure dont l'effet devoit être de diminuer les revenus, et par conséquent les aumônes des riches. Comme pair de France, et à ce titre comme homme politique, il se déclara contre ce système. Il ne faut pas demander si ses ennemis d'aujourd'hui le trouvèrent bon à être inscrit parmi eux. Ils s'emparèrent de son nom, et sans chicaner alors sur ce que c'étoit un nom d'église, ils se firent une grande joie, un grand sujet de triomphe de pouvoir se réclamer de lui, de le graver en lettres d'or sur leurs tablettes, et d'en créditer l'opposition. Bon gré mal gré, voilà donc M. l'arche-

vêque porté dans les bras, élevé sur le pavois et inscrit parmi les notabilités populaires. Dans ce temps-là, l'inconvénient ne s'apercevoit pas ; mais aux yeux de ceux qui méditoient une révolution, il pouvoit devenir grand pour lui ; car la popularité a ses charges, et si M. l'archevêque n'avoit pas eu le bonheur d'être délivré à propos de la sienne, par une faveur de la Providence, elle auroit pu le mettre un peu plus tard dans un grand embarras.

Quoi qu'il en soit, tout sembloit concourir à lui créer en ce genre une renommée qu'il ne cherchoit point. Outre l'acte d'opposition qu'il venoit de faire comme pair de France, et qui l'exposoit aux applaudissemens d'une faction perfide et comédienne, dont il ne connoissoit pas le secret, dont rien ne l'autorisoit encore à soupçonner les mauvais desseins ; outre ce dangereux titre de recommandation, en un mot, il étoit généralement connu qu'il ne fréquentoit point la cour. Quelques difficultés survenues en matière de prérogatives et de juridiction ecclésiastiques, y avoient fait naître contre lui des discussions et des rivalités dont il étoit peut-

être bien aise de se faire un prétexte pour échapper aux sujétions de la grande représentation, et pour se réfugier avec quelques amis dans la vie intime où il s'est toujours complu. Par là encore, c'est-à-dire sous le point de vue de la défaveur qu'il passoit pour avoir encourue auprès des princes, il avoit acquis sans y songer et sans le vouloir un de ces suffrages qui ne laissoient pas que d'être comptés pour beaucoup par les passions politiques alors régnautes. De sorte qu'il couroit véritablement à son insu, le risque d'être sommé plus tard par les hommes de l'opposition révolutionnaire, de répondre aux espérances qu'il leur avoit convenu de paroître fonder sur lui.

- Enfin, dans les commencemens du règne de Charles X, à l'occasion du grand Jubilé, qui se termina par la pose d'une pierre pour le monument expiatoire consacré à Louis XVI, il s'étoit passé quelque chose qui sembloit devoir mettre le comble à la popularité de M. l'archevêque. Beaucoup de personnes savoient de quelle manière il avoit entendu, conseillé et désiré, que cette cérémonie fût terminée. D'après le programme qu'il en avoit

dressé, c'étoit la circonstance choisie pour faire produire au testament de Louis XVI un effet vif et pénétrant. La religion, dont les saintes fonctions et les actes ne sont qu'une suite continuelle de pardons et d'amnisties ; la religion, avec sa voix de réconciliation et d'oubli, se chargeoit de demander grâce pour toutes les infortunes et tous les égaremens politiques. En présence de ce monument de repentir et d'expiation, que la France élevoit à la mémoire du juste immolé, les enfans de sa glorieuse race devoient se jeter dans les bras de Charles X, pour obtenir de lui, au nom du Dieu qui pardonne, la remise de toutes les fautes passées, le rappel des bannis, et généralement l'abolition de toutes les peines encourues par suite de nos dissensions civiles.

Ici j'ai d'autant plus le droit de placer une observation critique, que, par la suite, je l'ai discutée franchement et librement avec M. l'archevêque lui-même, lorsque ce point de sa conduite se présenta dans l'ordre des entretiens familiers qu'il vouloit bien me permettre avec lui. Sans désapprouver une pensée qui n'avoit pu être puisée chez lui qu'à la source du sentiment religieux, je

trouvois que la dignité de son caractère et l'ordinaire sagacité de son esprit avoient été fort surpassés dans cette circonstance, par la dignité de caractère et la justesse de jugement de l'auguste fille de nos rois. Voici le développement que je donnai à mes remarques, et qui, je dois l'avouer, ne changea rien à sa première manière de voir, sinon qu'il se félicitoit d'avoir échappé à des conséquences de popularité qui auroient pu le lier et l'embarrasser plus tard.

« Détrompez-vous là-dessus, Monseigneur, » lui disois-je. Selon la règle des devoirs de » votre ministère, vous avez bien fait, sans » doute, d'écouter votre inspiration et de » donner ce conseil. Tout ce qu'il pouvoit » en arriver, c'étoit que la religion reçût quelques outrages et quelques humiliations de » plus à cette occasion ; car, soyez sûr que » l'esprit révolutionnaire n'auroit pas manqué d'attribuer à l'hypocrisie et à la politique de la peur, ce qui vous sourioit, à » vous, comme un beau trait de pardon et de » charité de sa part. Ainsi donc, des dérisions, des insultes, des marques de mépris, » voilà tout ce qu'elle en eût recueilli. Mais

» comme tel est son sort depuis l'origine, et
» que c'est là précisément ce qui fait sa gloire,
» il n'en seroit résulté pour elle ni préjudice,
» ni dommage. Par conséquent, vous ne l'eus-
» siez exposée à rien qui ne fût dans l'ordre
» de sa destinée, dans sa nature de patience
» et d'humilité. Mais en cela le caractère de
» la royauté diffère essentiellement de celui
» de la religion. La royauté ne doit pas ris-
» quer de s'abaisser et de s'humilier en pure
» perte devant les partis, dont l'œil est né-
» cessairement mauvais pour elle. Eh bien,
» Monseigneur, ce que vous demandiez qu'elle
» fit en leur faveur, ils ne l'auroient certaine-
» ment point accepté à titre de pardon ; d'a-
» bord parce qu'ils sont incapables de ces
» choses-là, et qu'elles leur paroissent égale-
» ment impossibles chez les autres ; ensuite,
» parce que les cœurs qui ont le sentiment
» vraiment révolutionnaire ne croient jamais
» avoir besoin de grâce, et se figurent, au
» contraire, que c'est la royauté qui a besoin
» de réconciliation et de pardon de leur part.
» Voilà pourquoi elle eût compromis sa di-
» gnité sans aucun profit, dans la circonstance
» en question ; et ce qui me fait dire que si

» vous comprites bien la mission de la religion
» en conseillant la démarche dont vous eûtes
» l'idée, la noble fille de Louis XVI ne com-
» prit pas moins bien la mission de la royauté,
» en déclinant cette même démarche comme
» inapplicable à des esprits cabrés et fac-
» tieux. »

Mais peu importe la manière d'envisager le point de conduite dont il s'agit ; c'est le fait qui est tout ici. Or, tel étoit l'acte par lequel M. l'archevêque avoit eu la pensée de faire compléter le jubilé. Si les héros qui entrèrent plus tard en vainqueurs dans son palais n'avoient pas été plus occupés de glisser de faux papiers parmi les siens, que de prendre connoissance de ceux qui reposoient véritablement dans son secrétaire, peut-être auroient-ils retrouvé la trace du plan de réconciliation qui vient d'être indiqué. Du reste, il étoit assez connu pour que rien ne dût l'empêcher de produire ses effets naturels, et l'événement a prouvé que ces effets n'eussent pas été un grand calmant pour les passions révolutionnaires, puisqu'elles ont proscrit avec la même fureur et ceux qui demandoient grâce pour elles au nom de la religion,

et ceux qui la refusoient au nom de la dignité royale.

D'après ce qui vient d'être expliqué, et dont je puis garantir l'exactitude pour en avoir eu la plus parfaite connoissance, M. l'archevêque de Paris se trouvoit donc engagé par des antécédens involontaires dans des liens de popularité politique qui auroient pu devenir très-embarrassans pour lui dans l'entraînement des événemens, si Dieu ne fût venu à temps y mettre la main pour le faire sortir de cette situation. Supposez en effet que rien ne lui eût fait perdre la couleur d'opposition qu'il avoit prise un moment dans la chambre des pairs, et qui le recommandoit certainement beaucoup plus qu'il ne le désiroit aux yeux d'un parti qui n'avoit garde de rayer un pareil nom de ses tables d'or ; supposez qu'il eût voulu, comme tant d'autres, se faire un mérite des petits démêlés qui le tenoient alors éloigné de la cour ; supposez enfin que la révolution de juillet fût venue le surprendre avant l'heureux hasard qui avoit effacé en un instant tous ses titres de recommandation et de popularité politique, se figure-t-on dans quel état de perplexité elle

l'auroit mis en paroissant devant lui, le drapeau tricolore à la main, et en affectant de compter sur lui pour la reconnoître et la bénir !

Il n'est pas difficile d'imaginer comment le loyal et courageux prélat eût accueilli toute sommation de ce genre. Les révolutions n'ont pas acquis assez de droits à la confiance de la religion et de ses ministres, pour que l'Eglise puisse les saluer du premier abord de ses suffrages et de ses vœux. Celle de juillet d'ailleurs ne s'étoit pas annoncée par des augures plus favorables et plus rassurans que les autres. On l'avoit entendue venir de loin au bruit des menaces, des imprécations impies et des cris de mort contre le clergé. Elle avoit nommé ses victimes assez haut et assez long-temps, pour que les esprits éclairés n'eussent point à se méprendre sur ses intentions à l'égard du sacerdoce catholique. Si donc elle se fût adressée à M. l'archevêque, directement et en parlant à sa personne, à coup sûr il n'auroit pas manqué de lui répondre : *Vous vous trompez, c'est un malentendu.* Mais cette réponse, il auroit fallu la faire en face et à bout portant, à une révolu-

tion ivre de désordre et d'impiété. Or, c'étoit là un écueil véritable pour la prudence la plus sûre et la mieux préparée. Comment se retirer tout à coup de devant une anarchie triomphante qui vous tient sous sa main, qui vous presse de vous déclarer et de lui apprendre ce que vous pensez d'elle ?

Dans une position aussi difficile, quel auroit dû être le vœu de M. l'archevêque de Paris ? C'eût été bien certainement de n'avoir jamais rien fait qui pût l'exposer à une telle méprise, ou d'avoir été assez heureux pour faire quelque chose qui l'eût délivré à temps de la fausse opinion qu'on s'étoit formée de son genre d'opposition et de popularité. Eh bien, ce qu'il auroit demandé au ciel dans ce moment, le ciel l'avoit fait d'avance pour le dégager de ses antécédens, et le débarrasser des exigences de la révolution de juillet. Par un bonheur singulier et vraiment providentiel, quand cette révolution survint à l'improviste, il se trouvoit pour ainsi dire avoir perdu ses passeports. Il étoit devenu si suspect, si démeritant à ses yeux, qu'elle n'eût point à le mettre à l'épreuve, ni à le placer entre elle et ses devoirs d'archevêque, pour

savoir ce qu'elle pouvoit attendre de lui. Un mot emprunté au langage habituel des Ecritures, et qu'il avoit eu occasion de placer, peu auparavant, dans une allocution adressée à Charles X, venoit de changer subitement sa position, et de le faire disgracier par les hommes de parti qui avoient attaché tant de prix jusqu'alors à ce que son nom leur servit à faire passer des choses qu'ils savoient bien ne pouvoir être consacrées par leur propre moralité.

Ce fut ce mot salulaire, employé accidentellement dans un discours de circonstance, qui le préserva de la redoutable profession de foi que l'insurrection victorieuse n'auroit pas négligé de lui demander. Qu'on juge de la différence qu'il y eut pour lui à ce qu'elle se présentât en ennemie dans son palais, au lieu de s'y présenter en amie. Comme ennemie, elle ne compromettoit rien ; rien n'étoit souillé par le contact du désordre révolutionnaire avec l'ordre divin ; cette monstrueuse tentative d'alliance se trouvoit épargnée à l'Eglise, et la religion étoit sauvée. Comme amie, au contraire, la révolution surprenoit M. l'archevêque chez lui, au dépourvu, sans plan

de conduite tracé, sans lui permettre de délibérer avec son conseil ni avec lui-même. Elle le mettoit à une épreuve qu'on se figure mieux qu'on ne peut la décrire. En s'adressant à un caractère aussi ferme, à une âme aussi grandement pourvue de force et de dignité, elle n'auroit pas obtenu qu'il fléchît devant les devoirs de sa conscience; mais en le chargeant de la responsabilité des événements, elle l'eût forcé de prendre en considération pour le salut des autres, ce qu'il auroit dédaigné d'y prendre pour le sien. En un mot, elle lui auroit fait subir des exigences dont il est impossible d'apprécier l'étendue et les suites, soit par rapport à la sûreté de sa personne et à celle du clergé de son diocèse, soit par rapport à l'état de péril où la religion pouvoit être entraînée avec eux.

Qui donc a détourné de si grands malheurs et fait cesser pour M. l'archevêque de Paris de si terribles difficultés de position? C'est évidemment le mot dont il s'étoit servi quelques semaines auparavant dans son allocution à Charles X, au sujet de la conquête d'Alger. Mais qui lui avoit inspiré ce mot si à propos pour le délivrer de sa popularité politique?

C'est celui qui lit dans l'avenir, et qui, à l'approche des événemens qu'il voyoit prêts à fondre sur notre malheureux et ingrat pays, dispoſoit tout dans sa sagesse et sa bonté pour conserver à la religion la plus ferme colonne de l'Eglise de France, pour éloigner M. l'archevêque d'un écueil où il se seroit probablement brisé, si la Providence l'eût abandonné au cours de l'ordre naturel.

Voilà une des joies qui, à ma connoissance, ont le plus adouci les amertumes du grand prélat pendant les dix dernières années de sa vie. Ceux-là se sont bien trompés, assurément, qui ont pu croire ensuite dans leurs jours de triomphe et d'enivrement révolutionnaire, qu'ils l'avoient bien fait repentir des paroles par lui prononcées à l'occasion du *Te Deum* sur la prise d'Alger. Tant s'en faut qu'ils l'en aient fait repentir, comme ils s'en sont flattés ! Ces paroles, au contraire, n'ont servi qu'à le délivrer du genre de faveur, des applaudissemens et des témoignages de sympathie qu'il redoutoit le plus. Il n'a cessé de remercier Dieu, jusqu'à ses derniers jours, d'avoir ainsi permis qu'il eût échappé à l'espèce de grâce et de *satisfecit* que sa popula-

rité antérieure eût pu lui attirer de la part des ennemis de la religion et de la monarchie, si son bonheur n'avoit pas voulu qu'ils se fussent pris de haine, de colère et de vengeance contre lui avec tant d'à-propos. Ils peuvent être bien sûrs qu'ils ne lui ont pas fait de peine, et que si jamais il eut peur de quelque chose au monde, c'étoit de la popularité politique de juillet.

Les esprits moqueurs et superficiels ne comprennent pas cette façon d'envisager la défaveur et la persécution révolutionnaires. Ils se figurent qu'ils n'ont pas donné à M. l'archevêque un si grand sujet de s'applaudir, et de louer le ciel de la manière dont il s'est servi d'eux pour le mettre aux épreuves où ils l'ont mis. Vous vous trompez ; le ciel l'a précisément traité comme ceux qu'il choisit pour faire éclater ses merveilles et admirer ses voies. Le ciel l'a traité comme les instrumens qu'il emploie à l'accomplissement de ses mystérieux desseins. Le ciel l'a traité comme les serviteurs qu'il lui plait de grandir pour la gloire et les triomphes de son Eglise, pour opérer par eux les merveilles de conservation et de salut qu'il daigne faire

entrer dans ses vues de miséricorde. Le ciel l'a traité comme les pilotes qu'il destine à secourir la barque de saint Pierre dans ses détresses. En un mot, le ciel l'a traité comme ceux dont il veut faire de grands ouvriers de réparation et de grands évêques.

Il est vrai que dans le détroit où l'orage l'a poussé, M. l'archevêque de Paris a fait naufrage. Mais c'est le naufrage de Jonas, le naufrage qui a préparé pour nous aussi le salut de Ninive. Ne le plaignez donc point de ce que la tempête a mis sa personne en péril et dispersé les débris de sa fortune ; ce sont ces périls qui ont révélé en lui un si grand courage chrétien ; ce sont ces ruines qui ont servi à le faire monter si haut, en attendant qu'il montât plus haut encore.

Pour les hommes de notre époque matérielle, oui sans doute c'est quelque chose que deux palais perdus et une existence toute ravagée. Ils ont quelque peine à comprendre comment ce n'est pas tomber que de descendre d'une position éclatante dans l'humble cellule d'une maison d'austérité. Cependant rien n'est plus vrai. Dans un ordre de choses régulier, jamais M. l'archevêque

n'auroit approché de la haute et glorieuse condition que la révolution de juillet lui a faite. La vraie place d'un caractère comme le sien étoit celle qu'il a trouvée dans les épreuves où sa constance a été mise, et dans les combats de la persécution. S'il n'est pas le seul dont on puisse dire que l'impiété de notre siècle leur ait porté bonheur, il est au moins l'homme de notre temps qu'elle aura le mieux servi, élevé le plus haut, et rendu le plus illustre.

Si l'état habituel de dissipation et d'éblouissement de la capitale l'a empêchée de faire plus d'attention qu'elle n'en a fait à la majestueuse physionomie religieuse qu'elle a eue sous les yeux pendant dix ans, les provinces ont noblement réparé cette légèreté. L'ombre du grand prélat se projette au loin sur elles et cause partout une sensation profonde qui relève, fortifie et nourrit les espérances de la société chrétienne. Ce jugement unanime des peuples, cet hommage d'admiration qu'ils rendent de tout côté au courageux martyr de nos discordes n'est pas seulement une chose qui fait sa gloire; c'est pour l'Eglise de France un augure de salut; c'est l'expres-

sion d'un sentiment qui annonce que la religion n'est pas menacée de périr, et que de meilleurs jours lui sont promis.

Les philosophes du dernier siècle furent obligés de recourir aux termes de guerre pour exprimer les terreurs dont ils étoient saisis à la vue des Jésuites. Avec eux, ils ne rêvoient que *grenadiers*, que sentinelles avancées, que gardes-du-corps de l'Eglise. C'étoit leur phalange de Macédoine, leur légion d'honneur de ce temps-là. Il en est resté de telles habitudes de frayeur aux disciples de Voltaire, qu'on les entendoit encore, il y a peu d'années, dans leurs journaux, annoncer les exercices de piété des Jésuites comme des *exercices à feu*; tant les idées de guerre paroissent entrer facilement dans les imaginations malades d'irréligion.

M. de Quelen eut l'honneur de produire un effet semblable sur les philosophes de juillet. Ils virent en lui la sentinelle avancée, le garde-du-corps de l'Eglise, dont ils avoient à se délivrer avant tout. Aussi commencèrent-ils par se figurer que son palais étoit un arsenal rempli de caisses d'armes, de poudre et de munitions de guerre de toute espèce,

et que son chapitre, rangé en bataille derrière des persiennes, faisoit aussi *l'exercice à feu* contre le peuple de la capitale. De leur part, c'étoit quelque chose de bien ridicule sans doute ; mais pour le fond ils avoient raison d'attacher une grande importance à renverser la plus ferme colonne de l'Eglise de France, à mettre hors de combat un athlète de ce caractère et de cette fermeté d'ame. Seulement on peut assurer que ceux-là se firent une étrange illusion et une bien fausse joie, qui se flattèrent d'avoir créé à M. l'archevêque de Paris une situation insupportable, abreuvée de fiel, et malheureuse au-delà de toute expression. Il étoit trop judicieux pour ne pas comprendre ce qu'elle lui valoit aux yeux de Dieu, sans compter ce qu'elle lui vaudroit tôt ou tard aux yeux des hommes, quand les jours d'aveuglement et de délire seroient passés. Une des plus douces consolations de son cœur, et dont je l'ai vu mille fois se réjoir au plus fort de ses tribulations, c'étoit que la foudre révolutionnaire se fût principalement déchargée sur sa tête, sans atteindre personne de son clergé avec la même violence et le même péril.

Ce bonheur, il ne l'auroit pas eu, selon toute vraisemblance, si le peuple de la grande semaine l'eût trouvé sans reproche, comme cela pouvoit arriver à un homme qui ne s'étoit fait connoître que par des bienfaits et des sollicitudes pour les malheureux. Mais, grâce à l'inspiration salutaire qui lui avoit suggéré un mot mal sonnant et désagréable pour les oreilles de l'anarchie, la révolution de juillet le choisit pour son point de mire, usa contre lui sa colère en efforts impuissans, et oublia tout pour courir après sa tête. Ce fut ainsi qu'elle le fit grand et propre aux desseins de la Providence, qui vouloit se servir de lui pour rendre aux fidèles du vieux royaume très-chrétien l'espoir, la confiance et l'énergie qu'ils avoient presque entièrement perdus.

CHAPITRE IX.

GRANDEUR DU CARACTÈRE ÉPISCOPAL DE M. DE QUE-
LEN AUX YEUX DES ÉTRANGERS.

Ce ne seroit pas être exact que d'appliquer tout-à-fait à M. l'archevêque de Paris le passage de l'Écriture où il est dit que les prophètes n'obtiennent pas dans leur propre pays la considération et les honneurs auxquels ils ont droit (1); car les respects et les hommages ne lui ont pas manqué dans son diocèse, de la part de ceux qui connoissoient à fond ses qualités si parfaites et si entraînantes, comme aussi de la part de ceux qui ne pouvoient le juger que sur ce qu'ils apprenoient de son courage d'évêque et de la dignité de son caractère. Si l'on en excepte les esprits passionnés, que des antipathies politiques et des aversions irrégieuses tour-

(1) *Et ipse Jesus testimonium perhibuit quia propheta in patria sua honorem non habet.* (Evang. saint Jean, chap. iv.)

noient aveuglément contre lui, tout ce qu'il y avoit d'ames honnêtes, non-seulement dans son troupeau, mais hors de son troupeau, lui étoit acquis à un degré plus ou moins remarquable, les unes par l'affection et le respect, les autres par l'estime et l'admiration. Parmi ses simples fidèles, on se sentoit le cœur plus élevé sous la conduite d'un tel pasteur. Il sembloit à ceux de ses prêtres dont le courage ne s'effrayoit pas pour eux-mêmes des incommodités de sa proscription, il leur sembloit que quelque chose se reflétoit de lui sur eux, et que s'ils avoient part aux colères révolutionnaires dont il étoit l'objet, ils avoient part aussi à son illustration et à sa gloire de héros chrétien. En un mot, on se sentoit fier du nom d'un tel chef; et si la comparaison est permise, on ne se seroit pas étonné d'entendre dire avec orgueil parmi eux : *Je suis du clergé de Paris*; comme il est souvent arrivé d'entendre dire à une autre sorte de milice : *J'étois de la grande armée*.

Cependant, en comparant l'effet que la noble attitude de M. l'archevêque produisoit de près, avec celui qu'elle produisoit de loin, on pouvoit affirmer à toute rigueur que ce

n'étoit pas dans son pays qu'il étoit prophète. Pour juger de l'éclat de son nom, il falloit le voir avec les yeux des étrangers, ou au moins avec ceux des habitans de nos provinces que le souffle corrompu de la capitale n'atteignoit pas de sa sécheresse. On pouvoit dire de sa renommée ce que le poète romain a dit de l'être imaginaire dont les grandes ailes sembloient s'étendre davantage, à mesure qu'il s'éloignoit : *Vires acquirit eundo.*

C'est à ceux qui ont voyagé au dehors, on seulement dans l'intérieur de notre pays, à répéter ce qu'ils y ont recueilli de paroles de louange et de témoignages d'admiration pour la personne de notre grand archevêque. Pour s'en former l'idée, il n'est pas même besoin qu'on soit allé la chercher dans l'éloignement; il en est revenu assez, et par tous les récits qu'on a entendu faire aux voyageurs, et par toutes les correspondances privées qui sont parvenues de tant de côtés, du dehors au dedans, à une foule innombrable de particuliers. Il n'est peut-être personne à Paris, d'ailleurs, qui n'ait eu quelque occasion d'entendre parler de M. de Quelen par des voix étrangères à la capitale. Ainsi tout le monde

doit avoir une notion plus ou moins complète de l'immense et retentissante célébrité de son nom.

Pour ma part, il m'est arrivé mille fois de recevoir des lettres ou des visites du dehors, dont M. l'archevêque étoit à peu près le seul et unique objet. Il n'étoit pas rare qu'en m'abordant, les personnes qui me faisoient l'honneur de me venir voir en arrivant des pays étrangers, ou de l'intérieur des provinces, commençassent par me demander de ses nouvelles avant de s'informer des miennes. Ce qui les étonnoit et les révoltoit par-dessus tout, c'étoit d'avoir pu passer un jour à Paris sans y rencontrer à chaque moment et à chaque pas l'enthousiasme qu'elles y avoient apporté pour M. l'archevêque. Je ne m'en trouvois pas toujours bien ; car elles alloient quelquefois jusqu'à me gourmander moi-même sur cette indifférence de la capitale pour une si grande illustration, pour une renommée dont elle auroit dû être si fière. Enfin, on m'attaquoit là-dessus comme les autres, en s'écriant que nous étions indignes de posséder un bien dont nous ne sentions pas le prix, une gloire dont tant d'autres

seroient si heureux de pouvoir se faire honneur.

Certainement je ne méritois point ces sorties et ces colères, qui me faisoient, du reste, plus de plaisir que de peine; mais elles me servoient à juger de la grandeur du nom de M. l'archevêque, sur de meilleurs aperçus et de meilleures pièces, que ce que j'avois sous les yeux dans la capitale.

Il est vrai qu'il y avoit de grandes raisons pour que ce théâtre ne fût pas celui qui convint le mieux au majestueux rôle de M. de Quelen; pour que ce ne fût pas la place où il dût s'attendre à rencontrer un bon tribunal de justice. C'étoit là que les plus criantes iniquités avoient été commises envers lui, et que, selon la sentence à jamais vraie et profonde de M. de Bonald, ses ennemis ne devoient point se résoudre à lui pardonner le mal qu'il avoit reçu d'eux; c'étoit là, enfin, que la révolution de juillet avoit toujours la voix haute et décidée, pour faire taire celle des gens de bien. C'en étoit trop pour que M. l'archevêque pût être prophète dans son pays, avec le même succès et la même distinction qu'ailleurs.

Mais en revanche, ce qu'on ne faisoit pas à Paris, pour rendre à son noble caractère et à sa gloire l'hommage qui leur étoit dû, on le faisoit chez les étrangers, dans nos provinces, partout où l'on n'étoit point retenu par les reproches de conscience, par le souvenir des excès commis, et par les fausses hontes des mauvais antécédens. C'étoit chez les autres qu'on se chargeoit d'acquitter notre dette, de réparer nos outrages, et d'élever l'immortel archevêque sur le piédestal d'où il fait maintenant rougir la race qui a méconnu en lui ce qu'il y avoit de si grand, de si beau et surtout de si bon.

Ce jugement des étrangers, dans lequel je comprends celui de tous les diocèses du royaume, comme n'ayant point trempé dans les attentats sacrilèges de Paris; ce jugement est tout ce que je connois de plus glorieux pour la mémoire de M. de Quelen. On composeroit un recueil plein d'intérêt et très-étendu, avec les mille particularités et les détails touchans qui se rapportent à cette seule partie de ses dix dernières années. Quoique sa modestie en ait retranché tout ce qu'elle a pu tenir secret, il y auroit de

quoi faire tout un panégyrique, avec les témoignages de confiance et de haute estime qui affluèrent en ce genre de tous côtés à son sujet. Partout les esprits cherchoient à se mettre sous l'influence de sa sagesse, et la direction de ses conseils. Avant d'adopter une idée ou un parti sur quelque point de conduite que ce fût, on vouloit savoir ce qu'il en disoit, ou ce qu'il avoit pu laisser apercevoir de son opinion, dans les choses où l'on désiroit soi-même s'en former une. On ne se croyoit bien éclairé que par son flambeau, bien guidé que par sa prudence et ses exemples. Dans tous les cas de doute et d'embarras, on s'adressoit directement à lui, et beaucoup plus souvent encore, on recouroit à l'entremise des personnes que l'on connoissoit pour être en position de lui soumettre des questions, ou de deviner sa manière de voir sur ce qu'on vouloit faire éclaircir. Il étoit comme l'oracle auquel on s'adressoit de toutes parts, pour savoir ce qu'on avoit à faire ou à éviter, à espérer ou à craindre. Ce qui portoit, soit directement, soit indirectement, le cachet de son approbation, devoit une règle, une autorité, une ligne

de conduite qu'on adoptoit les yeux fermés.

De même quand il avoit paru douter de quelque chose, cela suffisoit pour que tout le monde en doutât. Quand il avoit repoussé un point de crédulité, une idée d'espérance ou de superstition qui couroit le monde, on n'osoit plus en parler et on y renonçoit. Il n'est pas un ami, pas une connoissance de M. l'archevêque, qui n'ait reçu des masses de consultations de cette espèce, pour lui être soumises de quelque manière. C'étoit à un tel point qu'on ne sauroit dire, en vérité, si les recettes de la poste aux lettres n'auront pas à souffrir considérablement, de tout ce que sa mort a retranché de revenus à cette administration, par la suppression des envois et des correspondances dont l'illustre prélat étoit l'occasion.

Toujours est-il que, sous le rapport de l'influence qu'il exerçoit au loin sur les idées, il étoit comme l'esprit dirigeant, comme le régulateur de la conduite et des opinions, de tout ce qu'il y avoit de mieux pensant et de mieux vivant chez les étrangers, comme parmi les hommes religieux les plus distingués, les plus honorables et les

plus éclairés de notre propre pays. Tous avoient les yeux ouverts sur sa personne, pour observer sa marche, pour étudier son esprit et interroger son langage, afin d'y chercher une direction et des lumières, sur tout ce qui pouvoit intéresser le bien de la religion et l'honneur de l'Eglise. Dans les jours d'épreuve et de danger où la foi avoit de si rudes combats à soutenir, on eût dit que tous les chrétiens sages et fidèles, s'accordoient à le choisir *pour leur juge du camp.*

Du côté de ses ennemis, beaucoup de gens paroissent se flatter qu'il n'étoit pour eux qu'une opposition isolée, et que si cette opposition si minime, si individuelle venoit à disparaître, tout seroit fini par rapport à leurs embarras, et que tout rouleroit sans obstacle dans leur orbite. Ils s'abusoient étrangement sur ce point; c'étoit au contraire dans l'orbite de M. l'archevêque que tout ce qu'il y avoit de bon, de pur et d'éclairé dans la société religieuse, se trouvoit entraîné. Pour en juger, il n'y a qu'à consulter seulement là-dessus l'opinion et le suffrage des étrangers, la confiance, l'estime universelle,

et la haute considération dont il jouissoit auprès d'eux.

Cette immense réunion de sympathies qui venoient aboutir à M. de Quelen, pour lui former un faisceau si compacte et si puissant ; cette masse de pensées et d'adhésions religieuses dont il étoit le lien et le noyan ; tout cela est digne d'attention et d'étude pour les pouvoirs qui ne dédaignent pas de régler leurs idées et leur conduite de façon à ne point marcher tout à rebours contre le courant de l'opinion des autres. Parce que les directeurs de la révolution de juillet ne se sont presque heurté le pied que contre l'évêque qui s'est rencontré immédiatement sous leur main et en contact avec eux, ils se sont imaginés que c'étoit là tout le fond de leurs difficultés et de leurs embarras. Qu'ils se détrompent ; cet évêque n'étoit que le type de l'épiscopat, que le représentant d'une foi commune et d'un devoir commun, auxquels d'autres, à sa place, n'auroient pas non plus failli. Ils doivent s'en apercevoir au concert de toutes ces mille voix qui s'élèvent au dehors pour proclamer que M. de Quelen étoit l'archevêque de la pensée générale et

du cœur de tous. Sans doute, dans cette grande lutte qu'il a si noblement soutenue, ce fut à lui que le poste d'honneur échut. C'est à lui que cet heureux hasard a procuré tant d'illustration et de gloire. Peut-être les qualités particulières de son esprit, sa force d'âme et son caractère de dignité personnelle ont-ils contribué à ce que cette illustration et cette gloire fussent plus éclatantes en lui, que dans d'autres, par les formes; mais pour le mérite du fond, il auroit été le même dans tout l'épiscopat et tout le sacerdoce catholique. C'est la conclusion qu'il est permis de tirer de l'admiration universelle dont la conduite de M. de Quelen a été l'objet au dehors, et de cette masse immense de suffrages, de sympathies et d'adhésions qui sont venus de toutes parts glorifier son courage apostolique, et couronner sa noble vie.

Déjà on a pu remarquer par plusieurs exemples combien les cœurs se sont élevés et enflammés d'émulation à son école. Des griefs qui avoient long-temps dormi en Prusse dans le sein de l'épiscopat, se sont éveillés tout à coup; et l'on a vu apparaître, comme en regard du courage et des vertus aposto-

liques de M. de Quelen, des vertus rivales des siennes, et des courages rivaux. Quel autre que lui a ouvert la marche, et montré le chemin du martyre à ses deux nobles frères de Cologne et de Posen, et à tant d'autres peut-être que Dieu tient en réserve pour les combats de son Église ? Il n'est guère permis de douter que l'exemple de l'archevêque de Paris n'ait eu la plus grande part à ces nouveaux triomphes de la religion, et que cette chaleur, qui est venue ranimer la foi catholique dans plusieurs diocèses du dehors, ne soit partie de son foyer. Gloire à lui ! Ce qu'il a semé au milieu de ses ronces et de ses épines a déjà produit et produira longtemps des fruits précieux. Il semble que par lui la carrière de l'épiscopat se soit encore ennoblie et agrandie ; et que la bannière sainte qu'il y a laissée ait quelque chose d'inspirateur, comme l'ancien panache blanc d'un de nos rois.

CHAPITRE X.

COURAGE D'ABNÉGATION DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS DANS LES CHOSES QUI N'EXIGEJOIENT DE LUI QUE DES SACRIFICES PERSONNELS. SON COURAGE DE RÉSISTANCE DANS LES CHOSES OU LES INTÉRÊTS DE LA RELIGION SE TROUVOIENT ATTEINTS.

ENTENDRE l'esprit de soumission envers les puissances établies comme l'entendoit le pape Pie VII de sainte et glorieuse mémoire ; savoir distinguer comme lui la limite qui sépare les affaires du ciel de celles de la terre, ce n'est pas risquer assurément de s'égarer dans de fausses voies. Quand M. l'archevêque de Paris n'auroit pas eu sa propre sagesse pour le diriger sur le terrain brûlant où il a passé, il se seroit mis à l'abri de tout reproche devant Dieu et devant les hommes en réglant sa conduite sur un si parfait modèle. Voyons s'il a bien imité le double exemple d'abnégation personnelle et de courage chrétien, que Pie VII a donné de nos jours à l'Église.

Un usurpateur, dont la gloire et le génie ont fait fléchir plus d'un prince, venoit de monter sur le trône de France. Jusqu'à un certain point, il étoit fondé à prétendre, comme il le disoit alors, qu'il n'avoit *détrôné que l'anarchie*. Ce qui est certain du moins, c'est qu'il n'avoit détrôné personne de sa famille, ainsi qu'il en fit un jour l'observation à l'un de ses frères qui l'importunoit pour avoir une couronne : « On croiroit vraiment, » à vous entendre, lui répondit-il, que vous » réclamez l'héritage du roi notre père. »

Quoi qu'il en soit, cette circonstance de n'avoir dépouillé aucun des siens, ni même aucun prince qui fût actuellement en possession, formoit pour lui une sorte de cas gracieux ; et il parut d'autant plus excusable de vouloir s'en faire absoudre par l'Eglise, qu'il avoit à produire pour titres d'immenses services rendus à la religion, sans ceux qu'il promettoit de lui rendre encore. Ce fut cette dernière considération qui déterminâ le souverain Pontife à passer les monts, malgré son grand âge et la rigueur de la saison, pour venir saluer en France le nouveau pouvoir, et tâcher de le disposer de plus en plus à la

bienveillance envers tant de millions de chrétiens, sur lesquels sa main pouvoit également verser le bien et le mal.

Considérée humainement, cette démarche de la part du chef de la chrétienté sembloit être un effort surnaturel. On ne pouvoit s'empêcher d'admirer le courage d'un vénérable et saint vieillard qui venoit de si loin apporter cette marque de déférence à la puissance établie. Au jugement de tous, c'étoit plus que rendre à César ce qui appartenoit à César, c'étoit le plus grand sacrifice qu'il fût possible de faire à la paix de l'Eglise; c'étoit l'acte de résignation le plus pénible que le bien de la religion pût commander. Mais l'intérêt du troupeau rendit ces répugnances et ces abaissemens insensibles pour le pasteur.

Tant que cet intérêt parla, et que Pie VII conserva l'espérance de faire tourner son abnégation personnelle à l'avantage de la religion, il ne lui en coûta rien pour supporter l'effort d'humilité qu'il s'étoit imposé. Mais quand il fut forcé de reconnoître que les *vertus chrétiennes* de Bonaparte n'étoient qu'un masque d'hypocrisie, et qu'il inclinoit

plutôt à devenir persécuteur que fils de l'Eglise, alors le courage apostolique dicta d'autres devoirs au père des fidèles; et autant le dominateur de l'Europe l'avoit trouvé flexible sur des points qui n'exigeoient de lui que de vains sacrifices de convenances et de dignité extérieure, autant il le trouva inflexible en matière de concessions sérieuses pour la religion. Tout à coup son caractère devint sublime de force et d'énergie. Il n'y eut plus ni menaces, ni violences, ni prisons d'Italie, ni prisons de France, qui fussent capables d'ébranler cette ame de vrai pontife, naguère si soumise aux exigences du pouvoir, quand il ne s'agissoit que de rendre à César ce qui étoit à César, et maintenant si ferme, quand il s'agit de faire rendre à Dieu ce qui est à Dieu.

Dans des circonstances à peu près semblables, M. l'archevêque de Paris a compris les devoirs de l'épiscopat comme Pie VII comprenoit ceux du souverain pontificat. Il a su remporter sur lui-même une de ces victoires d'abnégation qui semblent excéder les forces humaines, et qui ne s'obtiennent en effet que par des prodiges de courage chré-

rien. Encore tout meurtri des flagellations de la révolution de juillet; relevé à peine de dessous les coups qui ont renversé sa fortune et attaqué ouvertement sa vie; en butte depuis six mois aux outrages et aux dérisions de l'impiété, il ne craint pas de les affronter de nouveau en s'imposant l'obligation d'aller saluer le pouvoir naissant que l'insurrection vient d'installer. Ce fut à l'occasion du renouvellement de l'année, qu'on vit le noble vaincu des glorieuses journées se mêler à la foule moqueuse des vainqueurs qui l'avoient brisé sous leur char. A coup sûr, ce n'étoit point pour leur apporter un tribut de parjure et d'apostasie qu'il se présentait parmi eux. C'étoit Tertullien cherchant la paix pour ses malheureux frères; venant montrer aux pré-consuls de Rome les blessures des chrétiens et les plaies de l'Eglise; non pour essayer de les émouvoir ou de les faire rougir, mais pour constater devant eux jusqu'à quel point la religion est soumise, patiente et oublieuse; jusqu'à quel degré elle peut faire descendre l'humilité de l'esprit et du cœur, et pousser ses abaissements. Quand on se représente le caractère de noblesse et de dignité de l'homme

flagellé qui se trouvoit là, on ne peut s'empêcher de souffrir pour lui, tout en l'admirant. De la part d'un archevêque de Paris, de la part d'un gentilhomme breton, de la part d'un pair de France fidèle à ses sermens et à ses rois, il y a dans cette démarche quelque chose qui approche du mérite des martyrs.

Il en est ainsi, en effet, pour nous qui jugeons les actions de la religion avec nos idées et nos yeux de gens du monde. La proscription d'une tête innocente; une maison démolie par voie d'insurrection et d'émeute; une fortune livrée révolutionnairement au pillage et à l'anarchie; tout cela nous paroît des griefs difficiles à oublier, et auxquels il nous seroit impossible de répondre par des visites du jour de l'an. C'est que nous ne connoissons point l'esprit et la loi du christianisme; c'est que nous n'avons pas le caractère et le genre d'héroïsme de celui qui a su faire de tels sacrifices sous nos yeux, sans murmurer ni se plaindre; c'est que nous ne comprenons pas comme lui le mot de l'Écriture qui dit : *que quiconque s'abaisse sera élevé*; ou bien c'est que nous n'avons pas la force de nous y conformer. Cette force qui

n'est donnée qu'aux âmes supérieures, il a fait voir, dans la circonstance que je viens de rappeler, qu'il la possédoit au plus haut degré. Elle lui a servi à oublier dans quelle haute région la révolution de juillet l'a porté, et il n'a songé qu'à en descendre pour faire les premiers pas de la réconciliation; tellement qu'on auroit pu croire qu'il étoit l'agresseur, et que les autres étoient les blessés.

Toutefois, les choses se passoient selon les règles de la religion, et d'après l'exemple donné par Pie VII au temps de l'usurpation de Bonaparte. M. l'archevêque achevoit de confondre ses oppresseurs par son esprit de paix et de charité. Au fond, il n'y a point à s'étonner de ce qu'ils n'admirèrent pas sa conduite dans cette occasion; elle réveillait en effet un souvenir qui ne devoit pas les mettre trop à leur aise. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'il ne se rencontra personne parmi eux qui se connaît assez en sentimens religieux pour attribuer la démarche de l'illustre prélat à sa vraie cause. Ils prirent pour de la faiblesse et de la terreur ce qui n'étoit de sa part qu'un acte de soumission et une sorte de redevance

que l'Église est dans l'usage d'accorder aux gouvernemens établis; et ils partirent de là pour s'imaginer que tout étoit fini avec un caractère que leur révolution avoit amené à faire pour le pouvoir de juillet, ce qu'un pieux et saint pontife avoit fait pour le pouvoir de l'Empire.

Oui sans doute, tout étoit fini avec un caractère aussi émineinment chrétien, si la paix et la réconciliation qu'il étoit venu chercher ne lui eussent pas été refusées. Oui, tout étoit fini s'il n'eût été question que d'oublier le pillage de son palais, ses meubles dispersés et jetés au vent, sa fortune perdue, le trésor de son Archevêché distribué entre des forçats, et enfin sa tête jouée comme celle du vil gibier, dans des chasses de malfaiteurs. Oui, tout étoit fini; les sacrifices qui n'atteignoient que lui étoient faits de bon cœur, et le réjouissoient peut-être plus que ses ennemis, parce qu'ils lui valoient plus de gloire qu'à eux, et qu'il savoit mieux qu'eux aussi où s'en trouvoit la récompense.

Mais ce n'étoit là que la première partie de ses devoirs, et de l'exemple de Pie VII. Au courage d'abnégation devoit succéder le

courage de résistance. Le premier n'ayant pas produit les fruits que M. l'archevêque avoit pu s'en promettre, et les plaies de l'Église s'étant élargies de plus en plus, sans que le pouvoir daignât y mettre la main, le noble prélat se tint pour averti que ses sacrifices d'humilité personnelle étoient en pure perte; et il cessa de plier comme un roseau pour redevenir chêne. Le pape qu'il avoit pris pour modèle de résignation, il le prit alors pour modèle de fermeté. A partir du moment où les scènes de ravage et de profanation des journées de février vinrent mettre le comble aux désolations de celles de juillet; du moment où il fut visible pour lui que ces attentats sacrilèges restoiént impunis et sans réparation, et que telle étoit la réponse faite à ses avances de réconciliation, il ne fut plus maître de continuer comme il avoit commencé. Là où les sacrifices cessoient de se faire à ses dépens, il dut cesser aussi d'être généreux, parce qu'il ne lui appartenoit pas de livrer l'Arche sainte comme ses biens et sa tête, qui étoient à lui. Il avoit donc pu pardonner qu'on l'eût dépouillé et chassé de sa maison, mais il ne dut pas souffrir que

Dieu fût déponillé et chassé de la sienne ; et il lui parut bien autrement important de savoir combattre sur la brèche de l'Eglise que sur les ruines d'un palais épiscopal.

Cette nouvelle loi de sa position, il l'a exécutée avec une constance inébranlable. Rien n'a pu l'en faire dévier. Soit politique, soit honte de la part des hommes du pouvoir, ils ont quelquefois paru rougir de laisser le premier prélat de France sans domicile. C'étoit une tache désagréable à l'œil, qu'ils auroient été peut-être bien aises de pouvoir effacer de leur glorieuse révolution. M. l'archevêque ne s'y est point opposé, par la raison qu'il n'avoit certainement aucun plaisir à voir notre état de dégradation morale et religieuse se prolonger. Mais toutes les fois qu'une velléité de ce genre s'est manifestée à lui par quelque démarche, voici dans quel sens son grand caractère chrétien autorise à croire qu'il a dû répondre : « Vous » m'offrez une réparation ! mais songez d'abord à celle que vous devez à Dieu. Vous » parlez de me relever une maison ! mais » commencez par relever celle du Seigneur. » La mienne viendra ensuite si vous voulez ;

» car, ce n'est pas elle qui presse le plus.
» Occupez-vous des temples ravagés et pro-
» fanés; des croix abattues et brisées; des
» expiations dues au sanctuaire et à nos ta-
» bernacles violés. Occupez-vous de rendre
» à quinze mille fidèles l'église qu'ils vous
» redemandent, et dont vous n'avez, pour
» ainsi dire, conservé que la porte pour le
» plaisir de la tenir fermée. Enfin, occupez-
» vous de rétablir la Divinité chez elle,
» avant de penser à me rétablir chez moi. »

Ce débat, si glorieux pour M. l'archevêque, forme à peu près tout le fond de son opposition. Car, ses griefs particuliers, il les comptoit pour rien; ses tribulations, ses dures épreuves, ses longues angoisses de proscrit, il les comptoit pour rien; ses sacrifices personnels, ses dommages, ses ruines de fortune, il les comptoit pour rien. Mais admirez l'esprit de conciliation des hommes dont la pudeur souffroit de voir le chef du diocèse de Paris, réduit au simple droit d'asile, et vivant sous des toits d'emprunt! Ils aimoient encore mieux faire supporter cette humiliation à leur système révolutionnaire, que de laisser dire qu'ils auroient eu la foi-

blesse de rouvrir une église, et de donner une satisfaction de ce genre au culte de la majorité des Français, interdit par la majorité des forçats. Il y a plus encore; ils avoient le courage de spéculer sur la lassitude de M. l'archevêque, espérant toujours qu'à force de vexations et de procédés iniques, ils finiroient par vaincre sa résistance, et par obtenir de lui que l'œuvre du sacrilège fût maintenue comme bonne et valable.

Mais c'étoit là qu'ils ne pouvoient manquer d'échouer, je ne dirai pas précisément contre la fermeté de caractère de M. de Quelen, parce qu'un aussi ferme caractère que le sien n'étoit pas nécessaire pour cela, mais contre le simple devoir du prélat. Ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, il en étoit pour lors à cette partie de son ministère, qui fit braver à Pie VII toutes les menaces, toutes les violences et toutes les prisons d'état de Bonaparte. Son courage d'apôtre ne permettoit pas de craindre qu'on lui arrachât des concessions indignes de l'épiscopat. En le voyant passer avec tant facilité sur les épines de la révolution de juillet, les maîtres et les agens du pouvoir paroisoient vouloir en

conclure qu'il leur feroit aussi bon marché des ruines de l'Eglise, que des ruines de son palais épiscopal et de sa maison de Conflans. En cela étoit l'erreur; et sur chaque point où les intérêts de la religion étoient en jeu, M. l'archevêque les attendoit de pied ferme, et les obligeoit à refaire leurs calculs. Pour résumer en peu de lignes ce qu'il y avoit d'inflexible dans son caractère de vertu, il étoit du nombre et au premier rang des défenseurs de l'Eglise, auxquels on pouvoit appliquer le mot qui fut dit dans le temps, de l'élite des guerriers de Bonaparte : *la garde meurt et ne se rend pas.*

Le jugement que je porte ici, je l'ai formé avec lenteur et maturité, sur des données précises et positives puisées à bonne source, sur une série de faits qui ont passé sous mes yeux, qui s'y sont développés avec suite et d'une manière invariable. Car c'étoit-là le trait distinctif du caractère de M. l'archevêque; une fois qu'il avoit arrêté quelque chose avec réflexion, et que sa ligne de conduite étoit tracée sur un point grave, il se posoit comme un roc, et l'on étoit sûr de retrouver toujours sa résolution à la place où on l'avoit laissée.

CHAPITRE XI.

M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS. CONSIDÉRÉ COMME
AYANT LE GÉNIE DES BONNES ŒUVRES.

IL seroit difficile d'apprécier l'étendue des aumônes privées de M. l'archevêque; c'étoit la partie secrète et mystérieuse de sa vie, la seule où sa franchise naturelle ne permit pas de pénétrer. Pour obtenir sur ce point les notions qui seroient propres à faire juger de l'ensemble de ses charités, il faudroit pouvoir réunir les actes épars et isolés qui s'y rattachent, et dont la connoissance n'a été acquise que séparément, par une multitude de personnes sans communication entre elles, et dont chacune ne savoit tout juste que ce qu'il n'avoit pas été possible de lui cacher.

Seulement il y en avoit dans le nombre qui, par position et par état, s'étoient trouvées plus fréquemment que les autres dans le cas de frapper à la porte du prélat, pour lui soumettre des tableaux de misère, des

besoins et des détresses ignorés de lui, et qu'on le savoit toujours prêt à soulager jusqu'à l'entier épuisement de sa bourse. Tels étoient les agens des œuvres de bienfaisance; telles étoient surtout les supérieures des Sœurs de Charité. Il leur étoit connu pour ne point se lasser de donner, et elles lui étoient connues pour ne point se lasser de plaider en faveur des pauvres. Quelquefois elles voyoient bien qu'elles alloient jusqu'à l'indiscrétion et à l'importunité, en revenant sans cesse à la charge, et en retournant le lendemain pressurer une bourse qu'elles avoient épuisée et desséchée la veille. Mais en leur qualité de Filles de saint Vincent-de-Paul, elles usoient en plein de leurs franchises, et s'en faisoient d'autant moins scrupule, qu'avec M. de Quelen leurs démarches n'étoient jamais repoussées, ni mal reçues.

Un jour il arriva qu'une de ces infatigables déléguées du pauvre, après avoir promis à M. l'archevêque d'attendre que sa bourse se fût un peu remise des abondantes saignées qu'elle lui avoit faites coup sur coup, retourna cependant auprès de lui dès le lendemain, pour l'occuper d'un besoin urgent qui

étoit survenu à des pauvres de son quartier.

« Mais, ma bonne Sœur, lui dit le prélat en » la revoyant si vite, vous ne voulez donc » pas avoir pitié de moi ? Je vous ai parlé » franchement hier de l'état de mon épargne ; » vous savez bien que vous l'avez laissée à » sec. Je ne sais réellement plus de quoi » faire ressource. Mais voyons cependant.... » Tenez, voici une soutane qui a fait à peu » près son temps ; elle est encore passable : » prenez-là ; et tirez-en ce que vous pourrez. » Car, en vérité, je me trouve tout-à-fait au » dépourvu pour le moment, et hors d'état » de donner autre chose. »

La soutane fut prise et emportée sans façon par l'intrépide Fille de saint Vincent-de-Paul, qui se contenta de dire : « Monseigneur, je vous assure bien que si je pouvois » faire autrement, je vous la laisserois ; mais » il faut absolument *que j'en fasse du pain* » *dans la journée.* »

Ceci se passoit depuis que la fortune du prélat avoit été si considérablement échan-crée par les coups de hache de la révolution de juillet. Mais il avoit tellement contracté l'habitude de l'aumône, que se restreindre

sur ce point, étoit la seule privation à laquelle il ne pouvoit pas s'accoutumer. Aussi en seroit-il presque arrivé jusqu'à fouiller dans les poches des riches fidèles qui lui étoient connus comme les plus charitables, si ces derniers ne fussent souvent venus d'eux-mêmes au-devant de ses embarras, pour lui aider à porter sa masse de charges comme auparavant, et même quelquefois mieux, tant ils entroient profondément dans la privation où ils le savoient par ses retranchemens forcés d'aumônes.

Un point dont il ne s'est jamais départi, et qu'il paroissoit avoir encore plus à cœur depuis ses revers de fortune que du temps de sa prospérité, c'étoit de vouloir qu'on ignorât de quelle main partoient les secours et les charités qu'il faisoit sans cesse distribuer et semer d'une manière détournée, par l'entremise des personnes discrètes qu'il étoit obligé d'employer pour cela. Si je ne me trompe pas, il sembloit craindre qu'on n'attribuât ses bonnes œuvres à un lâche calcul de popularité, au désir qu'il auroit eu de faire cesser à son égard l'ingratitude, les privations et les outrages.

Ce qui me porte à supposer que tel pou-

voit être le fond de sa pensée, c'est qu'il ne prenoit jamais plus strictement la précaution dont je parle, que quand il s'agissoit de quelques héros de Conflans et de l'Archevêché, qu'on venoit recommander à sa bienfaisance, tout en les lui désignant pour ce qu'ils étoient. En pareil cas, il alloit jusqu'à menacer de retirer ses aumônes au bureau de charité auquel il arriveroit de commettre la moindre indiscretion là-dessus.

Je ne suis cependant pas certain que le motif indiqué plus haut fût bien réellement celui qui influoit le plus en cela sur la conduite de M. l'archevêque. Car la véritable raison qu'il alléguoit, c'étoit la crainte, disoit-il, *que ces pauvres gens, en recevant quelque bien de lui, ne se sentissent humiliés du mal qu'ils lui avoient fait, et que cela ne leur fît trop de peine.* Voilà ce que j'ai dû ajouter. Et comme je trouve une plus grande délicatesse de charité dans cette dernière version que dans la mienne, je les donne toutes deux pour plus de sûreté. Si je ne renonce pas entièrement à l'idée que je m'étois faite, cela vient peut-être de ce qu'à la place de M. de Quelen, je ne me serois pas senti

capable de pousser jusque là l'oubli des injures et l'héroïsme chrétien. Car je l'avoue sincèrement, ces sortes de traits ne sont intelligibles que pour d'autres saints que moi.

A présent, si l'on demande comment j'ai fait pour savoir des choses que M. l'archevêque prenoit tant de soin de cacher, l'explication ne sera pas difficile. D'après les détails où je suis entré jusqu'ici, on comprend bien que j'ai dû me trouver en contact avec une infinité de personnes que des rapports particuliers avec lui avoient mises en position de saisir quelques-uns des secrets de sa charité. Or, pour peu que j'en aie rencontré deux ou trois cents de cette sorte, qui eussent toutes connoissance, individuellement et séparément, d'un ou de plusieurs actes de la mystérieuse bienfaisance du prélat, il est clair qu'en réunissant tous ces traits épars, il y avoit moyen d'en former une certaine masse. Ajoutez qu'avec l'intention où j'étois à part moi de publier quelque chose sur cette noble vie, je cherchois les occasions de recueillir ce que chacun pouvoit me fournir de notions sans se douter de mon but. Voilà comment j'ai pu tout naturellement rassem-

bler beaucoup de faits , et arriver à pouvoir affirmer avec certitude que jamais l'esprit d'aumône n'a été porté plus loin que par M. l'archevêque ; qu'il en faisoit son occupation habituelle , et l'objet d'un soin si ingénieux , si mystérieux et si discret , que sa main droite cachoit bien certainement à sa main gauche la plupart de ses bonnes œuvres.

Quoique les occasions ne me manquassent pas de le surprendre au milieu de son gouvernement de pauvres , il savoit tellement donner le change et embrouiller tout cela , que le bien qu'il faisoit se devinoit plus qu'il ne se voyoit. C'étoit d'ailleurs lui faire plaisir que de paroître dupe de ses petits stratagèmes de charité. Il m'est arrivé plus d'une fois de lui signaler quelques misères , comme par simple manière de conversation , et sans lui rien demander en termes précis. Je ne sais comment il se faisoit qu'à quelque temps de là , j'apprenois toujours que ces misères avoient été soulagées avec une sorte de mystère qui ne permettoit pas même de remonter à la source du bienfait.

Étoit-ce M. l'archevêque qui étoit cette source ? c'est ce que je ne saurois dire posi-

tivement. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que ce n'étoit pas moi.

Voici un fait que je puis rapporter d'une manière plus affirmative, et qui montrera jusqu'à quel point les pauvres étoient la préoccupation habituelle du charitable prélat. Dans l'été de 1830, et peut-être deux mois avant la révolution de juillet, j'allai lui faire une visite à sa maison de Conflans. Comme il aimoit beaucoup l'exercice, il me promena pendant deux heures de bas en haut, et dans tous les coins et recoins de sa propriété. Etant sur le belvédère de son château, d'où l'on découvroit les plus belles perspectives, je m'étonnai de ne pas lui voir un bon télescope, et j'insistai de toute ma force sur l'agrément qu'il y auroit pour lui à multiplier par là les jouissances d'une vue aussi étendue et aussi délicieuse.

Après m'avoir écouté avec assez d'envie en apparence de se laisser tenter, il me demanda quel pourroit être le prix de cet *outil*; ce fut son expression. Je lui répondis qu'un grand seigneur de sa sorte ne devoit pas songer à y mettre moins de sept à huit cents francs. « On voit bien, reprit-il, que vous

» n'êtes pas évêque. Si vous étiez chargé de
» famille comme eux, vous n'en parleriez
» pas si à votre aise. Sept à huit cents francs !
» savez-vous combien il y a de diners de
» pauvres gens dans votre télescope ? »

Puis il se mit à compter en homme habitué à ces sortes de calculs, et qui commençoit toujours par examiner dans ses dépenses la quantité de rations dont il faisoit tort aux malheureux. Cependant à force de le presser, et de lui dire que j'aimerois mieux à sa place vendre le plomb de mes gouttières que de me refuser une longue vue aussi indispensable dans une habitation comme la sienne, je parvins à lui faire honte de la privation qu'il s'imposoit. Je ne sais à quel héros de juillet le télescope de Conflans est échu ; mais si ce que j'écris vient à lui tomber entre les mains, je suis bien aise qu'il sache que c'est à moi qu'il en a l'obligation. Car je l'ai vu, ce télescope ; je m'en suis servi une ou deux fois avant l'heureux conquérant qui l'a en dans son lot. Il doit savoir comme moi qu'il étoit très-beau et très-bon. et que je mérite qu'il m'en fasse compliment.

Dans les commencemens, et au plus fort des poursuites exercées contre la personne de M. l'archevêque, ce malencontreux *outil* me revenoit souvent à la mémoire. Comme je le faisois souvenir un jour du mauvais service que je lui avois rendu en lui faisant faire cette acquisition, il me répondit en souriant : « Consolez-vous, c'est un télescope » que ces messieurs sont assez fâchés d'avoir » eu en nature ; ils auroient autant aimé » le trouver chez moi en bonnes espèces » plus portatives. » Et après un moment de réflexion : *Pourvu qu'il ne leur serve pas à me dénicher !* ajouta-t-il avec la même gaité (k).

Après avoir parlé de la partie mystérieuse des aumônes de M. de Quelen, il reste à faire mention des bonnes œuvres qu'il n'a pu cacher, parce qu'elles étoient patentes de leur nature, et que la nécessité d'y faire concourir beaucoup de personnes ne lui permettoit pas d'y mettre du secret.

C'est ici que le grand archevêque apparôit avec toute la magie de son influence, avec toute la puissance morale de sa considération et de son autorité. Il n'étoit peut-être

donné à nul autre qu'à lui de pouvoir exécuter à l'instant et comme par enchantement son entreprise en faveur des orphelins du choléra. Ce succès prodigieux ne pouvoit être obtenu que par un homme supérieur, et placé dans des conditions toutes particulières. Jusqu'aux difficultés de sa position, jusqu'à sa détresse, jusqu'à son état de proscription, tout y a concouru. Car il falloit être persécuté comme lui, intéressant comme lui, vu comme lui sortant tout à coup la tête de son naufrage pour tendre la main au malheur, et entreprendre le salut des autres; il falloit être lui, en un mot, et jouir de tout l'avantage d'une position aussi ruinée, aussi écrasée, et par là même aussi touchante que la sienne, pour oser se flatter de remuer toutes les sympathies, tous les enthousiasmes et toute la charité chrétienne de son diocèse.

Se fût-il trouvé dans le même état de fortune qu'avant la révolution de juillet, eût-il été prêt à donner jusqu'à sa soutane, comme dans le cas rapporté plus haut, rien de ce qu'il auroit pu faire par lui-même n'eût approché de ce qu'il obtint par le concours volontaire et empressé des fidèles sur qui

la vue de son sort donnoit une action si puissante. Car, encore une fois, c'étoit de sa disgrâce même qu'il tiroit tant d'ascendant sur les esprits, et tant d'influence sur les âmes généreuses. Personne ne se sentoit capable de résister à ce pouvoir magique d'un homme sortant en quelque sorte du séjour de la mort, pour se mettre à la tête de la charité chrétienne, pour commander la compassion, l'aumône, les sacrifices, et jeter à d'autres malheureux une planche de salut qu'il n'avoit pas pour lui-même. C'étoit comme la personnification vivante du célèbre *miseris succurrere disco*.

Aussi quel touchant spectacle que de le considérer à l'œuvre au milieu de cette calamité publique sans exemple, qui jetoit tout à coup sur ses bras une innombrable famille d'orphelins abandonnés, dont il osoit entreprendre de se faire le père adoptif ! Quel autre spectacle encore que celui de le voir marcher dans les hôpitaux, entre des haies de mères mourantes, pour les rassurer sur les objets de leurs dernières sollicitudes, pour leur annoncer que c'étoit lui qui les remplaceroit auprès de leurs enfans, pour

leur donner enfin cette rafraîchissante promesse à emporter dans la tombe (1)!

En disant que pour exécuter d'une manière si merveilleuse l'œuvre de sa grande fondation en faveur des orphelins du choléra, il falloit à M. l'archevêque de Paris cette consécration du martyr, ces lettres patentes de proscrit qu'il avoit reçues de la révolution de juillet, je n'ai pas voulu donner à entendre que sa puissance d'action dépendit entièrement de là. D'autres moyens de succès étoient assurés à ses entreprises de charité. Il y avoit dans ses qualités personnelles quelque chose d'irrésistible et d'entraînant à quoi on obéissoit encore plus par attrait que par impulsion, et en quelque sorte par le plaisir de lui faire plaisir. Il avoit d'ailleurs le génie de conception, l'esprit organisateur et plein de ressources pour l'exécution des choses qu'il entreprenoit. Personne ne combinait mieux que lui la force et le mouvement de tous les ressorts qu'on pouvoit y employer. Aussi, quand on le voyoit commencer n'importe quelle œuvre de bien, on étoit sûr qu'il en viendrait à bout, et qu'aucun des moyens qu'il choisiroit pour y concourir ne lui feroit défaut.

Ce fut tout cela ensemble, c'est-à-dire les vives sympathies que sa position faisoit naître d'un côté dans le cœur des gens de bien, et la confiance sans bornes qu'il inspiroit de l'autre par son zèle actif et intelligent, par sa sagesse de bon administrateur, et par la force d'impulsion qu'il savoit donner à la bienfaisance des autres comme à la sienne; ce fut tout cela qui lui permit de prendre à sa charge, dans l'espace de quelques jours, cette nombreuse famille d'orphelins dont une calamité soudaine et imprévue le fit le chef et le père; famille chère à son cœur jusqu'à ses derniers momens, et fidèle aussi aux devoirs de la piété filiale; famille deux fois orpheline, et qui, au jour de l'adieu suprême, s'est retrouvée tout entière prosternée autour du cercueil paternel, pour le saluer de ses larmes de reconnoissance, de ses bénédictions et de ses prières.

Il n'est pas besoin de dire que, dans la fondation de son œuvre des Orphelins du choléra, M. l'archevêque commença par donner l'exemple des sacrifices et de la générosité. Mais lorsqu'il eut trouvé le bout de ses propres ressources, il se retrancha har-

diment dans la charité des âmes pieuses, et dans la bienfaisance des riches que la religion soumettoit à son influence. Enfin, s'il est permis de s'exprimer ainsi, après qu'il se fut exécuté lui-même, il se mit à exécuter les autres. Il n'y avoit pas de temps à perdre ; tout devoit marcher vite et d'ensemble dans une entreprise si urgente ; le dénuement, la misère et la faim n'avoient pas le temps d'attendre. Tout un gouvernement à monter et à organiser sur-le-champ, tant pour la partie matérielle que pour la partie morale, tant pour les besoins présens que pour les besoins à venir ; toutes les victimes d'un vaste naufrage à recueillir et à réchauffer ; toute une colonie d'enfans des deux sexes à établir séparément et à doter, à pourvoir d'asiles, de vêtemens, de mobilier, de guides et de maîtres choisis pour remplacer leurs parens morts : telle étoit la tâche que se donnoit M. l'archevêque de Paris, dans un moment où toute son attention n'auroit pas été de trop pour le soin de sa propre conservation.

On peut dire que ce fut-là le triomphe de son action morale sur les cœurs et les esprits. A sa voix toutes les portes s'ou-

vroient pour les foibles hôtes que son patronage recommandoit et protégeoit; toutes les maisons religieuses se resserroient dans leur intérieur, pour faire place à des détachemens plus ou moins considérables de sa colonie d'orphelins. C'étoit lui qui régloit et déterminoit en quelque sorte, pour chacune d'elles, la quotité de cette espèce d'impôt. C'étoit lui qui calculoit ce que les forces des divers établissemens où il les distribuoit, pouvoient leur permettre d'en supporter. C'étoit lui qui désignoit les instituteurs et institutrices, les maîtres et maîtresses d'apprentissage, dont il réclamoit gratuitement le temps et les soins pour sa nombreuse famille adoptive. C'étoit lui, en un mot, qui assignoit les tâches, les fonctions et les devoirs qu'on auroit à remplir, dans chaque branche du service de ses orphelins. Ce qu'il avoit statué par rapport à eux, étoit une loi qu'on acceptoit avec plus de plaisir encore que de soumission, et que la seule manifestation d'un désir de sa part rendoit exécutoire. Tout étoit accepté de sa main avec autant de joie que d'empressement. On ne s'en faisoit pas seulement un point de devoir et de reli-

gion ; on cherchoit aussi à lui en faire une consolation, un adoucissement pour ses plaies, et, par contre-coup, à protester contre les iniques jugemens que la révolution de juillet faisoit peser sur lui.

On prétendra peut-être qu'avec cet ascendant et cet empire moral, qu'avec des dispositions aussi favorables et des sympathies aussi prononcées à son égard dans tous les cœurs honnêtes, M. l'archevêque n'avoit pas besoin d'être si habile pour fonder son gouvernement d'orphelins. Ce que je dis n'est pas non plus pour montrer les difficultés qu'il eut à vaincre. Au contraire, j'explique pourquoi il en rencontra si peu, et en quoi sa position lui rendoit son entreprise plus facile qu'à un autre. Mais le tout est de savoir se la faire, cette position, et d'avoir en soi ce qui est nécessaire pour cela. Le tout est d'arriver à ce degré de considération personnelle qui fait qu'on n'a plus qu'à vouloir une chose pour que le respect, la confiance et l'affection qu'on inspire, se chargent du reste. Enfin le point difficile, dont tous les autres dépendent, c'est de posséder les qualités requises pour disposer à son gré, comme

M. de Quelen, du concours de toutes les volontés, de toutes les déférences et de tous les dévouemens. Ainsi je ne veux pas dire, par exemple, qu'il n'y ait point de gouvernemens capables de faire dans leur genre ce que M. l'archevêque de Paris a fait dans le sien, s'ils ont au même degré que lui le don de conquérir les esprits par l'ascendant du caractère et de la vertu, et de faire vibrer sous leurs doigts toutes les sympathies des cœurs. Mais c'est ce don qu'il faut avoir d'abord ; après quoi je conviendrai tant qu'on voudra que le reste va tout seul.

CHAPITRE XII.

DES CHARGES DE LA SUCCESSION DE M. DE QUELEN
ET DE LA DIFFICULTÉ DE LE REMPLACER.

IL ne seroit pas permis de vouloir combattre sérieusement l'idée fixe d'un certain parti qui ne voit d'autre difficulté à remplacer M. de Quelen, que celle de lui trouver un successeur *qui comprenne et accepte la révolution de juillet*. La révolution de juillet et l'intention de ceux qui l'ont faite, ne sont que trop comprises par l'épiscopat français, comme par tout le monde, et il est grandement probable que c'est-là ce qui cause l'effroi des esprits sages auxquels le siège épiscopal de Paris se présente entouré des ennemis de la religion dont la capitale est le camp, et encore tout noirci de la foudre qui l'a brisé.

Dans plusieurs chapitres de cet écrit, j'ai démontré jusqu'à la plus complète évidence, et par des faits patens et par des témoi-

gnages irrécusables, et par les aveux libres et spontanés des secrétaires intimes de la révolution de juillet; j'ai démontré que la subversion de l'Eglise catholique étoit la tendance, la pensée-mère et le but principal de l'entreprise de 1830. C'est contre ce gigantesque effort du philosophisme et de l'irréligion centrale de Paris, que M. de Quelen a lutté si courageusement et si dignement, jusqu'à y consumer toutes ses forces, jusqu'à en mourir à la peine. C'est ce poids de guerre que ses épaules de grand pasteur ont soutenu et porté d'une manière si noble et si admirable.

Venir dire à ceux qui peuvent être choisis pour occuper son siège de fer, qu'on ne leur impose qu'une seule condition, qu'on n'exige d'eux qu'une seule chose, qui est de *comprendre et d'accepter la révolution de juillet*, c'est au fond et en d'autres termes, leur tenir ce langage : « Vous connoissez l'esprit » de la révolution de juillet. Elle a entendu » que tous les pouvoirs sociaux, et celui de » l'Eglise plus particulièrement encore que » les autres, tombassent devant elle, et de- » meurassent courbés sous sa main. Ce n'est

» pas en vain qu'elle s'est déclarée souve-
» raine, c'est-à-dire au-dessus d'eux tous ;
» elle veut que ce soit là l'ordre nouveau et
» la loi nouvelle. Si c'est ainsi que vous la
» *comprenez*, si c'est à ces conditions que
» vous l'*acceptez*, si vous savez entrer sur
» tout cela dans son esprit, et en subir
» toutes les conséquences, sans chercher à
» le combattre et à relever la religion de
» l'état d'abjection, d'asservissement et de
» mépris auquel nous l'avons réduite, vous
» entendez parfaitement ce que nous de-
» mandons à ses évêques et à ses ministres.
» Nous vous reconnoissons pour être des
» nôtres; *vous êtes dignes d'entrer*. Car,
» pourvu que les choses restent comme elles
» sont, vous dans notre dépendance, et nous
» hors de la vôtre, croyez que nous ne som-
» mes pas aussi noirs qu'on le dit, et que
» tout peut s'arranger avec nous de cette
» manière. Ainsi voilà qui est bien *compris*;
» n'est-il pas vrai ? Vous *acceptez* la révo-
» lution de juillet aux clauses ci-dessus ex-
» primées, et en retour, elle vous fait l'hon-
» neur de vous accepter pour ses auxiliaires;
» rien de moins, mais aussi rien de plus ;

» faites-y bien attention, si vous voulez que
» le marché tienne, et que ses colères contre
» l'Eglise ne lui reviennent pas. »

Tel est exactement le sens qu'il faut attacher à cette laconique et incroyable définition qu'on nous a donnée d'un bon archevêque de Paris, en n'exigeant de lui pour toutes qualités et tout mérite que de *savoir comprendre et accepter la révolution de juillet*. Il est cependant une chose qui a manqué à cette dérision, pour la rendre impérissable de bizarrerie et de singularité; c'étoit qu'elle fût insérée dans le journal des *Petites-Affiches*, sous la forme ordinaire des *demandes*; il faut qu'on n'y ait pas songé. ON DEMANDE UN archevêque de Paris qui *sache comprendre et accepter la révolution de juillet* ! Oui vraiment, cela eût encore aidé à mettre plus en relief notre prodigieux cynisme d'irréligion, et à faire ressortir plus fortement l'empreinte de son cachet.

On est honteux d'avoir à constater des démenées de cette espèce, et de paroître y attacher une sorte d'importance. Mais on ne peut s'en dispenser; elles marquent trop le caractère d'une époque, pour qu'il soit

permis de les omettre. Par la suite, et quand ce qui se passe de nos jours sera devenu incroyable pour ceux qui n'en auront pas été témoins, ils seront trop heureux que les annales contemporaines aient pris soin de leur en transmettre les preuves écrites pour leur instruction. Ainsi, quoi qu'il puisse en coûter aujourd'hui de rougeur et de honte, il faut bien se résoudre à leur apprendre jusqu'où le génie révolutionnaire prétend faire descendre les archevêques de Paris, en empruntant pour ainsi dire le parfait modèle qu'ils nous en offrent à cette ménagère de la comédie dont le maître déclare aussi être content,

. Pourvu que son esprit se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Malgré tout le désir qu'on auroit de pouvoir choisir une comparaison plus relevée et plus digne du caractère de l'épiscopat, il est impossible d'en trouver une qui s'ajuste mieux au rôle qu'on veut lui faire jouer dans la personne des archevêques de Paris, en se bornant également à demander *que leur esprit se hausse à savoir comprendre et accepter la révolution de juillet.*

Il est facile de concevoir maintenant pourquoi les interprètes de cette révolution s'entendirent si mal avec M. de Quelen. Ils ne *se haussoient* pas au-delà des quatre mots dont se compose leur idée fixe ; et lui, au contraire, il savoit *se hausser* jusqu'au sublime de la dignité épiscopale, la couvrir de sa poitrine et lui conserver son caractère de grandeur. Enraciné dans le sol de l'Eglise, comme le cèdre dans ses montagnes, il se sentoit la force comme le devoir de braver toutes les tempêtes et de ne céder qu'à la foudre. Et cela venoit précisément *de ce qu'il comprenoit la révolution de juillet* ; de ce qu'il avoit pénétré dès le commencement ses mauvaises intentions, son esprit luthérien, ses desseins d'abaissement et de ruine contre la religion.

Sans doute il auroit pu obtenir grâce pour sa personne et pour ses biens, en achetant sa tranquillité par une paix honteuse, par des accommodemens et des concessions indignes. Il le savoit bien ; mais il savoit aussi que cette paix étoit impossible sans que ce fût l'Eglise qui en fit les frais. La manière dont il s'exprimoit à ce sujet dans ses entre-

tiens intimes annonçoit que ses méditations s'étoient profondément exercées là-dessus, et que les entrailles de l'ennemi auquel il avoit affaire ne cachotent pas un secret inaccessible à sa pénétration. C'est là une des parties les plus difficiles de la grande tâche qu'il a laissée. Faire comme lui, c'est se dévouer aux plus pénibles épreuves et aux plus rudes combats ; c'est s'engager sur une mer hérissée d'écueils et tourmentée par les orages :

*Illi robur et æs triplex
Circâ pectus.*

Ne pas faire comme lui, ce seroit exposer la religion à courir les chances que l'on craindroit de courir soi-même, et la faire servir de bouclier, au lieu de lui en servir. Telle est l'inévitable alternative laissée par M. de Quelen au choix de ses successeurs. Si c'est lui qui s'est trompé, il n'y a rien à dire. Mais si ce n'est pas lui !

Voici une des choses qu'il m'a toujours paru le mieux saisir dans le caractère de cette révolution de juillet qui s'inquiète, se tourmente et se préoccupe de savoir avant

tout si on lui trouvera un archevêque de Paris qui la comprenne bien : M. de Quelen pensoit et disoit d'elle, avec beaucoup de raison, qu'elle étoit éminemment *presbytérienne* dans son espèce, en ce qu'elle démolissoit la hiérarchie des pouvoirs sociaux pour les amoindrir et s'emparer de ce qu'elle leur faisoit perdre. Cette tendance qu'elle avoit à monter et à faire descendre l'autorité supérieure au profit des inférieurs, lui sembloit un mauvais exemple donné par l'ordre politique à l'ordre religieux. Il y voyoit un germe désorganisateur, un encouragement à l'indépendance et à l'émancipation. Ce n'est pas qu'il craignît précisément les effets de cette influence sur l'esprit général du clergé, parce que son intelligence, son éducation et ses mœurs offrent plus de garanties de bon ordre et de préservatifs contre les idées anarchiques, que les dispositions naturelles et les mauvaises tendances qui règnent communément parmi les autres classes de la société. Mais il s'effrayoit pourtant jusqu'à un certain point du caractère *presbytérien* de la révolution de juillet, et de la perturbation qui en résultoit

dans les hiérarchies de l'ordre civil ; persuadé qu'il en rejailliroit quelque chose sur l'ordre ecclésiastique.

Un jour que M. l'archevêque se trouvoit retenu par une indisposition dans son étroit réduit de Saint-Michel, il me garda fort long-temps auprès de son lit pour lui faire compagnie. Contre son ordinaire, il avoit l'humeur tournée à la mélancolie, et il me prioit de lui aider à la chasser. Dans ce moment je lui savois un sujet de chagrin provenant de quelque dérangement dans les règles de la subordination ecclésiastique, telle qu'il la comprenoit. Comme il ne m'avoit rien confié là-dessus, et que je ne voulois pas aborder le premier, à brûle-pourpoint, des questions qui étoient hors de ma sphère, j'imaginai d'arriver à celle-ci par la tangente, et de le mettre seulement sur la voie, en supposant qu'il lui plût de me laisser fouiller ce petit recoin de sa mélancolie.

Ce fut moi qui employai dans cette occasion le mot *presbytérien*, dont je faisois l'application à ce qui se passoit d'anarchique et de désorganisateur, selon moi, dans la hiérarchie de l'ordre politique. Entre autres

exemples, je citois le titre de *Monseigneur* qu'on avoit retiré aux ministres du roi des Français, et très-sottement immolé sur l'autel de la patrie pour faire plaisir au peuple souverain de juillet. J'ajoutois que malgré moi je voyois là quelque chose d'amoindrisant pour le pouvoir, et que depuis ce moment la taille d'un ministre me paroissoit diminuée de vingt pouces au moins.

Comme ceci remonte à plus de deux ans, je ne veux pas risquer de prêter à M. l'archevêque des paroles que je ne serois pas sûr de rapporter dans toute leur exactitude. Mais si je n'en ai pas conservé littéralement les termes, en voici bien certainement l'ensemble et le sens précis. Aux observations que je faisois sur la qualification de *monseigneur*, dont les ministres du régime de juillet se trouvoient dépouillés, le prélat répondit :
« Mon Dieu, on croit souvent engendrer la
» popularité, et on n'engendre que la fami-
» liarité, qui, à son tour, engendre ce que
» vous savez. Dans ce temps-ci, on n'a pas
» besoin de se démonétiser soi-même pour
» faire plaisir au peuple ; il vous démonétise
» assez de son chef. Ce n'est pas quand le

» pouvoir se trouve comme aujourd'hui sur
» la sellette, qu'il doit se relâcher dans les
» choses qui tiennent au respect de l'auto-
» rité. C'est tout le contraire qu'il devrait
» tâcher de faire, du moins en ne livrant
» pas sottement ce qu'il peut garder. Mais
» que voulez-vous ! tout marche dans le
» sens du dépérissement et de la ruine. Je
» ne sais pas si tout le monde peut être des-
» sus ; mais ce qui est très-certain , c'est que
» personne ne veut être dessous. *C'est par-*
» *tout de même.* Croyez-vous qu'on n'ait pas
» ailleurs ses petits embarras d'insubordi-
» nation, et que le vent de l'indépendance
» ne souffle que d'un côté ? Vous vous trom-
» periez bien ; il y a dans les esprits des
» velléités de soulèvement pour tout le
» monde. Ce n'est que la différence du plus
» au moins.

» Quand les écluses sont lâchées au point
» où elles le sont, il est bien difficile de dé-
» tourner toutes les anarchies qui en sortent.
» Cependant il reste toujours une dernière
» ressource à ceux qui entendent les devoirs
» de leur position : c'est de protester contre
» les faits violens, et de les faire bien consta-

» ter, afin que les règles du droit et de l'au-
» torité ne fléchissent pas, alors même que
» la force vient à les briser. On dit commu-
» nément *qu'il vaut mieux plier que de*
» *rompre*; cela n'est pas vrai; il vaut souvent
» mieux rompre, et *se laisser piler dans un*
» *mortier*, selon l'expression de quelqu'un
» qui ne s'y est pourtant pas laissé piler.
» Oui, cela vaut mieux que de lâcher pied
» devant le mal, et de céder ce qu'on n'a
» pas le droit de céder. Mettez-vous, par
» exemple, à la place d'un évêque qu'une
» révolution prétend entraîner dans son
» tourbillon. Est-ce qu'il est le maître de
» ratifier l'abomination et le sacrilège, et de
» bénir ce qui est maudit de soi-même? On
» appelle cela des concessions, et on les de-
» mande au nom de la paix. Des concessions!
» mais un évêque n'en a point à faire, de
» concessions. Si ce qu'on lui demande est
» bon et honnête, conforme au bien, au
» droit et à la justice, on doit savoir que la
» religion n'a pas attendu jusque là pour lui
» en faire un devoir. Si ce qu'on lui demande
» est mauvais, ou exigé dans un mauvais
» but, on doit bien savoir aussi qu'il ne dé-

» pend pas de lui de le concéder. La pre-
» mière obligation d'un évêque est de rendre
» fidèlement à ses successeurs ce qu'il a reçu
» de ses prédécesseurs, et à l'Eglise ce que
» l'Eglise lui a remis en dépôt.

» Sans doute, il y a des cas de force ma-
» jeure où ces dépôts sont attaqués entre ses
» mains, et enlevés malgré lui. Mais l'épis-
» copat a ses journées des Thermopyles, où
» il faut qu'il sache défendre son poste,
» même avec la certitude d'y succomber.
» Dans ces sortes de positions, le point im-
» portant n'est pas que la personne d'un
» évêque soit sauve, mais que la dignité de
» son caractère, les règles du devoir et le
» principe d'autorité dont il est dépositaire
» ne reçoivent aucune altération. Pour ma
» part, si je n'étois pas soutenu par cette
» dernière considération, je vous assure
» qu'il me paroîtroit beaucoup plus com-
» mode de n'avoir de contestations sur rien
» avec personne, et de vivre en paix plutôt
» qu'en guerre avec tous ceux qui voudroient
» de moi pour allié. Encore une fois, les
» évêques ont autre chose à faire que de se
» laisser aller les yeux fermés au mouvement

» des vagues de la politique, et de se mettre
» à la disposition de tous les allans et venans
» des révolutions. »

Ce qu'on vient de lire n'est peut-être pas la dixième partie de tout ce que M. l'archevêque développa de principes et de considérations dans cet entretien. Il s'attacha particulièrement à débattre le reproche qu'on lui faisoit d'être un homme politique, et, qui pis est, d'opposition politique. « Ma » foi, me disoit-il en riant, si je fais de la po- » litique, c'est bien innocent de ma part; car » je ne m'en doute pas, et rien au monde » ne seroit plus contraire au plan de con- » duite que je me suis tracé. Si ces messieurs » vouloient convenir de ne pas plus entrer » chez moi que moi chez eux, nous serions » bientôt d'accord. Mais vous le voyez, » quoiqu'ils aient bien assez de leurs affai- » res, ils ne peuvent s'empêcher de mettre » la main à celles de l'Église; ils veulent » absolument devenir grands-prêtres. Qu'y » faire donc? Je n'ai que ma houlette pour » les repousser. Mais c'est égal, j'espère que » Dieu me fera la grâce de bien garder le » seuil de sa maison. »

Effectivement, comme le disoit M. l'archevêque, si les autres n'avoient pas plus cherché à entrer chez lui que lui chez eux, ce n'étoit pas de son côté que le feu auroit pu s'allumer. Il est difficile d'imaginer une attention plus constante et plus suivie que la sienne à ne fournir contre soi aucune prise ni aucun grief. La réserve qu'il s'étoit imposée sur les matières de la politique a été si grande, si complète et si soutenue pendant les dix dernières années de sa vie, qu'on ne pourroit pas citer une circonstance où il y ait eu moyen de le surprendre là-dessus dans un acte quelconque, ni dans une seule parole. Ses ennemis le savoient aussi bien que lui. Mais cet état de neutralité, ce mérite négatif qui consiste à ne point pécher, ne suffisoit pas à leurs yeux. Pour une révolution qui se mire dans ses œuvres et dans sa gloire, qu'est-ce que c'est qu'un archevêque muet et indifférent, dont la voix se refuse à proclamer les félicités publiques, et à bénir les magnifiques conquêtes de son époque? Qu'est-ce que c'est qu'un archevêque qui ne sait pas entrer dans le mouvement régénérateur des idées, et accorder

les suffrages de l'Église à la dévastation des temples, à la profanation des croix et à toutes ces saturnales du sacrilège, qui glacent les âmes chrétiennes d'épouvante et de consternation ? Qu'est-ce que c'est, enfin, qu'un archevêque qui se contente en pareil cas de s'envelopper dans ses graves et silencieuses douleurs, sans donner aucun signe d'admiration, ni adresser de félicitations à personne ? Au fond ce n'est pas là ce qui s'appelle *comprendre et accepter la révolution de juillet* ; il nous faut mieux que cela. On dit, pour la justification de M. de Quelen, qu'il renonce à tout ce qui peut avoir l'apparence de la politique, et qu'il en a pris l'engagement avec lui-même pour éviter toute espèce de reproches. Mais ce n'est pas là précisément ce que demande la révolution de juillet. La révolution de juillet n'entend pas refuser à l'Église la permission de se mêler des affaires de la politique. Bien au contraire, elle désire que l'Église y prenne part. Seulement, elle veut que ce soit pour applaudir aux œuvres de juillet, pour orner le char de triomphe de juillet, pour aller à la cour de juillet, pour saluer l'heureux

ordre de choses issu de juillet. Ainsi la question n'est pas de savoir si l'archevêque de Paris fait de la politique, mais s'il en fait de bonne, comme celle que nous demandons, et s'il est disposé à mettre là sienne au service de la nôtre. Car remarquez bien que ce n'est pas la politique qui nous déplaît dans un archevêque. Pourvu que ce soit une politique de sympathie et d'approbation, nous sommes sur ce point les gens du monde les plus raisonnables et les plus accommodans. Que les applaudissemens et les suffrages nous viennent de l'Église ou d'ailleurs, nous n'y regardons pas, et nous prenons le bien de toutes mains.

Voilà sur quoi M. de Quelen savoit très-parfaitement se tenir en garde, et ce que la révolution de juillet ne pouvoit jamais se promettre d'obtenir de lui, eût-il vécu cinquante années de plus. Passer par toutes les flagellations ; accepter fièrement et noblement tout ce qu'il y avoit d'inévitable dans les malheurs publics et dans les désolations de la religion ; porter sa croix avec grandeur et dignité, sans demander grâce de rien, sans laisser échapper aucune plainte

ni aucune foiblesse, sans exercer le droit de récrimination contre personne; telle étoit sa règle invariable de conduite. Mais entreprendre de le faire aller plus loin, et de lui arracher les suffrages de l'Eglise en faveur des choses qu'elle ne pouvoit consacrer par ses tolérances volontaires, ni couvrir autrement que de ses voiles de deuil; voilà ce qui, avec lui, n'étoit point au pouvoir des hommes, et ce qu'aucune hache de licteur ne seroit jamais parvenue à trancher.

Du reste, ce n'est point là ce que j'entends montrer comme effrayant dans la tâche de ses successeurs. Avec l'épiscopat français, on n'est point embarrassé pour retrouver les saintes énergies que l'Eglise de Paris a perdues dans la personne de M. de Quelen. Mais il ne suffit pas de porter en soi un courage apostolique égal au sien pour ne point reculer devant la succession que sa mort a laissée vacante. On veut pouvoir se promettre que ce courage produira des effets heureux; qu'il en sortira quelque chose de bon et d'utile; en un mot, qu'il ne sera pas perdu pour la gloire de la religion. Mais qui osera se flatter de cultiver avec quelque

succès un sol si ingrat et si frappé de stérilité? Quelle main ne craindra pas de remuer en pure perte cet amas de laves brûlantes, pour y chercher des fruits de vie et de réparation?

Non, sans doute, ce n'est pas le défaut de courage qui est à craindre de la part d'un clergé si éprouvé par la tribulation et les combats. Ce qui lui manque, c'est l'espérance de pouvoir ranimer un cadavre aussi corrompu, aussi mort à la religion que l'est aujourd'hui le diocèse de Paris. A la vue d'un tel foyer de contagion et d'impiété, il est naturel que les âmes les plus fortes se sentent défaillir, et que l'idée de perdre sa peine à vouloir réparer tant de brèches, à travailler au milieu de tant de ruines, et à reconstruire ce que la mine révolutionnaire a ravagé si profondément; il est naturel, dis-je, que cette pensée affoiblisse toutes les énergies, et fasse trembler les vertus modestes. Car de quel dévouement, de quelle générosité ne faut-il pas être capable pour échanger des troupeaux paisibles, respectueux et affectionnés, contre un troupeau indocile, agité de vertige, sourd à la voix

de la raison et du devoir, et horriblement infecté de toutes les lèpres que la corruption peut amasser dans un centre de désordre moral et d'incurable anarchie !

Nobles et généreux athlètes de l'épiscopat, que cette vue générale de nos misères et des plaies d'irréligion de la capitale ne vous empêche pas d'arriver à notre secours. L'arène où M. de Quelén a succombé n'est pas indigne d'être enviée et d'enflammer les cœurs d'émulation. La couronne d'épines que la mort a détachée de sa tête est encore et sera toujours le plus glorieux des prix pour ceux qui auront le bonheur de la relever. Ne reculez point devant les ruines qu'il vous a laissées pour palais. Ce sont elles qui lui ont servi de piédestal pour monter si haut. Acceptez avec joie cette belle et riche portion de son héritage.

Les jugemens publics ne vous seront pas sévères. On ne s'étonnera point du peu de succès que vous obtiendrez sur une terre aussi appauvrie par le philosophisme et l'irréligion, aussi rebelle à toute culture et à toute semence de bien. Personne n'ignore que le peuple qui l'habite est le plus abruti

qui soit au monde par l'ignorance grossière, par tous les vices du cœur et de l'esprit; le plus corrompu dans toutes ses moelles par cinquante années de leçons et d'exemples révolutionnaires; le plus nourri de dépravation et d'habitudes perverses. Là où les vertus, l'esprit de charité, le zèle savant et habile de M. de Quelen ont été méconnus avec tant de stupidité, d'ingratitude et d'injustice, nuls travaux n'ont droit de s'attendre à être mieux récompensés, ni plus heureusement couronnés que les siens.

Il ne faut pas non plus le dissimuler à ses successeurs : la grande gloire, mais aussi la grande difficulté de leur tâche, sera de comprendre comme lui, non pas précisément *la révolution de juillet*, ainsi qu'on le leur conseille, mais la manière de faire tourner en bienfaisance, au profit des malheureux, les sympathies dont on dispose. Le choix de ces sympathies est une chose très-essentielle et très-importante. M. l'archevêque de Paris trouvoit les siennes dans cette classe de personnes religieuses et de riches fidèles dont l'esprit d'aumône et le goût pour les bonnes œuvres ont besoin

d'être un peu aidés et stimulés par je ne sais quelle influence de sentimens, de pensées et d'opinions analogues, qui se cherchent, se devinent et s'entendent, non-seulement sur les choses de l'ordre religieux, mais sur les choses de l'ordre social. Je veux dire, en un mot, que les affinités, les instincts politiques, sans avoir besoin de se parler, concourent et s'associent d'eux-mêmes aux entreprises de bienfaisance de tel homme plutôt qu'aux entreprises de tel autre. Sans doute on peut chercher à établir son centre d'action, comme évêque, ailleurs qu'aux sources où M. de Quelen s'entendoit si parfaitement à puiser l'aumône pour le pauvre, et les moyens d'alimentation de ses bonnes œuvres. Mais en changeant de quartier, en transportant son atelier de charités sur un autre terrain que le sien, on risqueroit de ne rencontrer que des sympathies creuses et avares, peu habituées à l'aumône et peu secourables pour les malheureux. Car ce n'est pas le tout que de s'adresser à des esprits sympathiques qui soient de la même religion politique que vous, il faut aussi qu'ils soient de l'autre religion, c'est-à-dire de celle qui

fait donner de l'argent pour l'amour de Dieu et du pauvre.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas indispensable, fort heureusement, de réunir toutes les qualités et tous les genres de mérites de M. de Quelen, pour être déjà un grand évêque. Dans le poste qu'il a occupé avec tant de distinction et de gloire, dans ces *Thermopyles* de l'épiscopat, comme il les appeloit lui-même, il y a beaucoup d'illustration à recueillir, même alors qu'on ne feroit que le suivre de loin. Par cela seul qu'on n'aura pas reculé devant cette tâche de géant qui l'a plutôt écrasé qu'épouventé, par cela seul qu'on aura osé approcher de cet ingouvernable troupeau, *qui ne connoît plus ni le frein ni la voix*, on aura montré un caractère épiscopal de bon augure pour tout le reste; car il faut encore plus de courage pour s'imposer volontairement l'archevêché de Paris quand on ne l'a pas, que pour le garder quand on l'a.

CHAPITRE XIII. ET DERNIER.

INVOCATION.

VÉNÉRABLE Hyacinthe, vous qui habitez aujourd'hui le même séjour que la première patronne de Paris, soyez pour nous un autre patron. Conjurez-la d'oublier que sa sainte demeure a été violée et profanée, comme la vôtre a été dévastée, saccagée de fond en comble, et jetée aux vents. Unissez vos supplications aux siennes afin de conjurer, s'il est possible, les malheurs qui sont l'ordinaire châtement des révoltes d'impiété, et de détourner de nous les sinistres présages dont votre mort elle-même a semblé marquer les approches (*m*).

Vous avez déclaré à votre heure dernière que vous n'emportiez aucune amertume contre les auteurs de votre long martyre. Quand vous ne l'auriez pas dit, nous tous qui avons connu votre esprit de charité, votre douceur et la beauté de votre ame,

nous le savions. Mais nous n'en acceptons pas moins avec reconnaissance vos paroles de père et votre touchant pardon. Nous y trouvons un motif de plus pour espérer que nous aurons en vous un puissant médiateur auprès du juge dont nous avons encouru la colère et la sévérité par le plus coupable mépris de son nom et de sa loi, et par nos sacrilèges abominations.

Dans l'état de détresse et de péril où vous nous avez laissés sur cette mer d'orages et de tempêtes, vous savez quels sont les secours dont nous avons besoin pour être rendus à la vie morale qui nous échappe. Obtenez par votre intercession et vos prières que ces secours soient accordés à notre malheureuse France et à votre diocèse en particulier, si notre perte n'est pas irrévocable, si nous ne sommes pas encore absolument décrétés de malédiction et de ruine.

Vous avez fermé les yeux en invoquant pour vous *l'étoile de la mer*. Invoquez-la aussi pour nous, afin qu'elle nous dirige plus heureusement que nous n'avons été dirigés depuis dix ans par les vents des tempêtes. Demandez qu'elle éclaire les ténèbres où

nous marchons , et qu'elle nous fasse retrouver la trace des vertus , de la sagesse et de la courageuse patience dont vous avez laissé de si beaux exemples à vos successeurs et au monde chrétien.

Placé dans la gloire des cieux , auprès de saint Louis et de l'auguste martyr de sa race , prostérnez-vous ensemble au pied du trône des trônes. Priez-les de vous aider à implorer notre grâce. Dieu écoutera des voix aussi saintes et aussi pures que les vôtres. Du haut de vos demeures éternelles , montrez-leur les plaies dont vous savez que nous sommes convertis. Dites-leur ce que vous avez fait et souffert pour la religion de leur ancien royaume. En leur faisant le récit des impiétés , des fureurs et des délires dont vous avez été témoin et victime parmi nous , vous ne surprendrez point le juste couronné qui fut immolé de notre main , il y a cinquante ans , par le plus criminel des parricides. Il se souviendra du gage de grâce qu'il nous a laissé aussi dans ces immortelles paroles de son testament : *Je pardonne de tout mon cœur à ceux qui se sont faits mes ennemis , sans que je leur en aie donné au-*

cun sujet. Vous vous reconnoîtrez ensemble à ce trait héroïque de charité qui vous a été commun.

Vénérable Hyacinthe, joignez donc votre secourable patronage à celui de ces pieux et saints monarques, pour obtenir du ciel que notre dette soit allégée. Vous qui êtes maintenant sauvé, daignez concourir à sauver les autres. Ajoutez à votre couronne de martyr la gloire de devenir l'avocat de ceux qui vous l'ont fait obtenir par la persécution et les tortures de l'ame. Effacez de votre mémoire nos coupables violences, nos attentats sacrilèges, nos dévasiations de Vandales, pour ne vous souvenir que de l'aveuglement stupide et de l'abrutissement grossier où l'ignorance de la religion et l'oubli des premiers devoirs envers Dieu ont plongé le malheureux peuple de votre diocèse. Intercédez et plaidez pour nous. Montrez que vous n'avez cessé d'être victime de l'injustice des hommes sur la terre, que pour travailler dans le ciel à changer leurs cœurs, et à solliciter leur grâce auprès du Père des miséricordes.

FIN.



NOTES.

(a) Parmi les hommes de haut mérite dont M. l'archevêque de Paris prit soin de s'entourer, il faut placer en première ligne M. l'abbé Desjardins. Jamais on n'a vu deux caractères mieux assortis que celui du supérieur et celui du subordonné. Ce dernier avoit, comme M. de Quelen, des formes ravissantes de politesse, un esprit des plus ornés, un usage exquis du grand monde, et un savoir très-étendu, auquel les voyages avoient beaucoup ajouté.

Cet ecclésiastique avoit été poussé par les tempêtes de la première révolution de France, dans l'Amérique septentrionale, et c'étoit au Canada qu'il avoit jeté l'ancre. Les mœurs, l'esprit religieux et les affections de cette colonie la dispoient d'autant plus naturellement à revoir des compatriotes dans les hommes de notre pays, que la séparation étoit encore récente à cette époque. M. l'abbé Desjardins y fut accueilli avec un empressement et une distinction que son mérite et ses vertus ne tardèrent pas à justifier. Il s'y livra,

comme missionnaire, à des travaux apostoliques où il obtint un rare succès d'estime, d'amour et d'enthousiasme. Son nom étoit dans toutes les bouches et s'étendoit jusqu'aux provinces les plus éloignées.

Les mêmes tourmentes qui l'avoient jeté sur ces terres lointaines, m'y portèrent après lui, et j'eus occasion, pendant quatre ans, d'assister pour ainsi dire à l'applaudissement général dont il étoit l'objet. Le meilleur titre de recommandation qu'on pût faire valoir auprès des populations, c'étoit de s'annoncer comme étant son compatriote ou comme le connoissant personnellement. C'étoit aussi la première question qu'on adressoit à tout Français qui abordait dans ces contrées. *Do you know master Desjardins?* (Connoissez-vous M. Desjardins?) Tel étoit en quelque sorte le passeport qu'on demandoit partout aux voyageurs. Avec cela, on étoit certain d'attirer sur soi une précieuse et utile parcelle de la faveur dont il jouissoit à cent lieues à la ronde.

Il faut être banni de son pays et errer sur la terre étrangère à deux mille lieues de la patrie, pour comprendre de quel secours vous est le nom d'un simple prêtre exilé et proscrit lui-même, dont on peut se réclamer et se faire comme un bouclier. On se sent fier et heureux du lustre qui se reflète ainsi de lui jusque sur vous, et cela impose l'obligation de faire quelques frais pour mériter la bien-

veillance qu'il vous attire par sa considération et son influence.

Le nom de M. de Lafayette étoit bien connu aussi dans les mêmes contrées. Mais, le dirai-je sans faire souffrir l'ame sensible de ses adorateurs? c'étoit en vain qu'on l'auroit invoqué, appelé à son secours de porte en porte; pour obtenir la moindre marque d'obligeance. On n'auroit pas trouvé là-dessus, dans tout le nord de l'Amérique, dix personnes qui vous eussent seulement souhaité le bon jour. C'étoit à un pauvre et modeste missionnaire du Canada qu'il étoit doiné de vous protéger mille fois plus efficacement que l'éclatante renommée du citoyen des deux mondes. O religion catholique, que ne te doit-on pas !

Ajoutons ici que M. l'abbé Desjardins n'étoit pas en vénération seulement auprès des personnes de son culte. J'ai vu à Paris des Américains protestans dont il avoit conquis l'estime et le respect par sa renommée de science et de vertu; venir à moi, pendant sa dernière maladie, pour avoir tous les jours des bulletins de sa santé. Aux souvenirs qui leur étoient restés de lui, on les auroit pris pour des enfans de l'Eglise catholique qui se voyoient menacés de perdre leur père spirituel.

Voici une anecdote qui achèvera de montrer quel devoit être le mérite, ou si l'on veut, le genre de séduction attaché à la personne de M. l'abbé Des-

jardins : Dans le temps qu'il habitoit le Canada , le duc de Kent , père de la reine actuelle d'Angleterre , y fit un séjour de cinq ou six ans en qualité de gouverneur-général ayant le rang de vice-roi. Le nom du missionnaire français faisoit tant de bruit dans le pays , et son ministère évangélique y jetoit tant d'éclat , que le prince manifesta le plus vif désir de faire sa connoissance. Il lui trouva une éducation si distinguée , des manières si nobles et un langage si séduisant , qu'il ne put se défendre de lier avec lui la plus étroite amitié.

Le cours des événemens les sépara ensuite pour toujours. Mais ni l'éloignement ni le temps ne firent oublier au duc de Kent les six années de relations intimes qu'il avoit eues avec M. l'abbé Desjardins. Quand celui-ci fut revenu en France et l'autre en Angleterre , le prince se plaisoit à renouer , par sa correspondance , les liens qui les avoient si long-temps unis dans le Canada. Ses lettres étoient tout ce qu'il y avoit de plus naturel dans le commerce de la vie , et de plus étranger à la politique. Mais Bonaparte régnoit alors , et il suffisoit que quelque chose vint d'Angleterre pour lui porter ombrage et l'irriter à l'excès. Les malheureuses lettres du duc de Kent ne tardèrent pas à lui être déférées ; et le ministre de la police Fouché fut chargé d'y mettre bon ordre.

La première fois il se contenta de mander devant

lui M. l'abbé Desjardins, pour éclaircir la matière de cette correspondance. L'origine lui en ayant été expliquée, il la trouva naturelle et irréprochable au fond. Mais il avertit en même temps le pauvre ami du duc de Kent qu'il avoit des relations très-malsaines; et dans l'intérêt de son repos, il lui conseilla d'écrire au plus vite à son prince anglais d'avoir à suspendre avec lui ce petit commerce épistolaire, tout innocent qu'il pût être.

On ne sait par quelle fatalité il arriva que cette lettre d'avis ne parvint point à son adresse, ou que le duc de Kent perdit de vue la recommandation expresse de M. l'abbé Desjardins. De sorte que le prince lui écrivit de nouveau comme si de rien n'étoit. Cette fois, aucune explication ni aucune excuse ne fut admise; et la malheureuse victime des vieilles amitiés du Canada paya par un long emprisonnement dans le donjon de Vincennes, la liaison dont je viens d'indiquer l'origine.

(b) Ce calcul tourna d'une manière fort désavantageuse pour l'homme qui m'avoit fait la grâce de jeter les yeux sur moi. Au lieu de contribuer au succès de sa spéculation, il arriva que je la ruinai par tous les côtés, et que je rompis les autres cordes qu'il avoit à son arc. Le bruit de ses menaces, qui perçoit partout, étoit arrivé à des personnes de haute distinction et fort dévouées à M. l'arche-

yêque, lesquelles, dans leurs sollicitudes pour lui, s'étoient plus ou moins laissé intimider. Avec elles, il y auroit eu moyen de négocier l'accommodement, qui étoit le but de l'auteur du libelle, et de leur mettre quelque mauvais traité de paix sur la gorge.

Mais ayant eu connoissance de ce qui s'étoit passé de mon côté, les unes vinrent me trouver, d'autres députèrent des amis vers moi, pour délibérer sur ce qu'il pouvoit y avoir à faire. Mon opinion, et les raisons dont je l'appuyai, leur donnèrent du cœur; et quand elles virent que je me chargeois avec tant d'assurance de démonter la batterie qu'on faisoit jouer contre elles en même temps que contre moi, elles remirent en poche et leur argent, et le traité de paix que la peur leur avoit jusque là conseillé d'accepter.

On imagine bien que M. l'archevêque n'étoit pas consulté par ses amis dans ces sortes de négociations, et que c'étoit toujours à son insu qu'ils se laissoient *chauffer* par les intrigans qui cherchoient à spéculer sur sa proscription. Moi; qui ne craignois pas que le courage et la grandeur d'âme vinssent à faillir en lui, ni qu'il consentit jamais à ce qu'on fit rien de timide pour le racheter d'aucun danger, j'étois on ne peut plus à mon aise pour l'entretenir de toutes ces petites misères, sans lui en rien cacher. Ceux qui l'ont connu doivent savoir

combien son genre d'esprit le portoit naturellement à s'en amuser, et à jouer avec ce qui effrayoit le plus les autres pour lui. J'ose nie flatter qu'il avoit trouvé en moi un des hommes qui entroient le mieux sur tout cela dans sa manière d'envisager les choses méprisables et la petitesse de ses ennemis. Non-seulement il me savoit bon gré de lui procurer souvent des occasions de s'en divertir, mais ce qui me valoit de sa part le plus d'approbation, c'étoit de voir de quelle manière j'entendois le système d'énergie que tout homme doit savoir adopter envers les gens auxquels son innocence ne doit rien.

Besoin n'est pas de dire que, dans l'occasion dont il s'agit, il me témoigna toute sa satisfaction de ce que j'avois compris comme je l'avois fait, que ni lui ni ses amis n'avoient aucun tribut à payer à la haine et à la calomnie, pour acheter d'elles un peu de repos, en cherchant à les apaiser et à les désarmer. Personne ne s'entendoit mieux que lui à tout braver avec calme et sans affectation.

(c) Sur ce point de l'*interdiction*, il le nia fortement ; et comme je n'en avois d'autre preuve que ce qui m'en étoit revenu par le bruit commun, je me contentai de lui répondre : Savez-vous bien que vous rendez là, sans paroître vous en douter, un grand hommage à l'indulgence et à l'esprit de par-

don de M. l'archevêque ? Quoi ! vraiment , il ne vous a pas interdit ? Dans ce cas , vous conviendrez qu'on peut porter loin l'injure personnelle à son égard , avant qu'il perde patience. Du reste , ce prêtre me trompoit en niant son état d'interdiction ; il y avoit long-temps que l'affaire en étoit faite ; mais non pas à cause de ses prodigieuses indignités envers M. l'archevêque ; car s'il n'y avoit eu que cela contre lui , le prélat se seroit borné , bien certainement , à conseiller une maison de santé pour ce malheureux.

Une chose qui passe tout ce qu'on peut se figurer de patience , de douceur et d'abandon dans le caractère de M. de Quelen , c'est qu'il n'avoit pas même songé à se rendre inaccessible pour un ennemi aussi mortel et aussi capable de folie furieuse que l'étoit celui-là. Quand ce n'étoit pas lui-même qui entreprenoit de faire des scènes révoltantes à M. l'archevêque , c'étoit son frère qu'il détachoit pour cela , et celui-ci arrivoit jusqu'à la personne du prélat aussi facilement qu'un ami auroit pu le faire. Un jour , il abusa de cette facilité pour se faire annoncer chez lui sans plus de forme , pour entrer dans sa chambre en tapageur , comme un homme qui seroit venu faire un mauvais coup. Il porta le délire et l'oubli jusqu'à rouler son poing fermé sous le menton et à quelques lignes du visage de l'illustre prélat , qui resta digne et ferme , sans

émotion, sans altération aucune, et magnifique d'impassibilité. Vous croyez peut-être qu'à la suite de cette violence, sa porte fut interdite et fermée aux deux frères ? Nullement ; ils conservèrent leurs entrées comme tout le monde chez le noble archevêque, et s'ils n'en profitèrent pas quand ils voulurent, ce fut leur faute.

Décidez maintenant si le poète romain avoit mieux rencontré le modèle des grands caractères, lorsqu'il disoit :

Justum ac tenacem propositū virum

.....

Si fractus illabatur orbis,

Impavidum ferient ruinæ.

(d) Pour en finir une bonne fois avec cette question de *pureté* dont la révolution a fait une gloire de plus à ses héros, je ne puis mieux faire que d'emprunter ici quelques passages à une brochure intitulée : *Événemens de Paris*, et publiée par M. R. de Cabueil, en face de l'émeute encore rugissante, laquelle n'a rien trouvé à y démentir :

« Dans la matinée du 29 juillet, dit la narration des *Événemens de Paris*, des hommes, au nombre de quatre-vingts environ, se présentent à la grille du palais de l'Archevêché, et commandent impérieusement qu'on leur ouvre. Le concierge ayant voulu leur faire des représentations, est exposé à

perdre la vie. Force lui fut d'obéir. Dès que la première grille est ouverte, ces hommes, suivis d'une multitude qui s'élevait bien à quinze cents personnes, parmi lesquelles se trouvoient des femmes, se précipitent dans la première cour.

» Le secrétariat, placé au rez-de-chaussée, entre les deux cours, fut le premier lieu dévasté. La porte d'entrée est forcée, et bientôt le local n'offre plus qu'un monceau de registres, papiers, livres et cartons déchirés. La presse à sceller, les tables, les fenêtres, le poêle et les armoires sont brisés. Tous les titres du diocèse sont anéantis; d'anciennes archives qui avoient échappé aux désastres de la première révolution sont détruites. L'argent destiné au paiement des pensions des ecclésiastiques infirmes et à pourvoir aux dépenses des établissemens diocésains, disparut avec l'argent des pauvres, à l'exception d'un sac de deux mille francs, porté à l'Hôtel-Dieu. Toutes les caisses réunies formoient un effectif de près de cent vingt mille francs, dont une portion avoit été destinée à payer en partie la chaise de saint Vincent-de-Paul. Plusieurs reliques des saints sont profanées, et deux beaux reliquaires sont mis en morceaux.

» La multitude se porte ensuite dans la seconde cour, et se rend au corps de logis occupé par M^r l'archevêque. Une partie de la bande s'empresse d'aller aux caves; elle en rapporte tout le

vin, qui fut bientôt consommé. Une autre partie monte au premier étage, et en trouve les portes ouvertes, suivant l'ordre qu'en avoit donné M^r l'archevêque. Là commence une scène de dévastation difficile à décrire. Le palais archiépiscopal, restauré par ordre de Bonaparte, qui l'avoit d'abord destiné à la résidence du cardinal Fesch, et plus tard à celle du pape Pie VII, étoit en bon état et richement décoré. Boiserics, tentures, marbres de cheminées, glaces, lustres, meubles, livres, tableaux, tout est déchiré, brisé, brûlé ou jeté à la rivière. Les serrures sont forcées, les moindres objets disparaissent, et ces beaux appartemens n'offrent plus qu'un triste spectacle de destruction.

» Après avoir ainsi dévasté le premier étage, la multitude s'élance au second. C'est là que demeuroient le plus grand nombre des ecclésiastiques attachés à l'archevêque, un employé du secrétariat et ceux des gens de service qui logeoient dans la maison. La scène du premier étage s'y renouvelle tout entière. Pas de coin si petit, pas de réduit si obscur qui ne soit souillé avec soin. C'est à coups de hache qu'on enfonce les armoires. Le secrétaire de l'archevêque et le sous-secrétaire avoient chacun une bibliothèque : les livres en sont jetés par les fenêtres sur le pavé et du pavé dans la rivière. Les croisées et les persiennes sont aussi arrachées et jetées à l'eau. Enfin, linge, vêtemens, meubles,

papiers de famille, titres, rien n'est épargné : tout dispa-roit, et en moins d'une heure, des hommes recom-mandables par leur savoir et une immense vertu, se trouvent de tout point dans le plus entier dénuement.

» Malgré tant de ravages, la dévastation n'étoit pas encore complète ; il restoit l'appartement de M. l'abbé Desjardins et celui du valet-de-chambre de M^r l'archevêque ; ils éprouvent le même sort. Enfin, il n'est pas jusqu'aux concierges qui ne voient aussi briser leurs modestes demeures.

» Une communication existe entre l'Archevêché et la salle du trésor ; mais c'est par l'église néan-moins qu'on va ordinairement à cette salle, qui renfermoit les objets les plus précieux de la métro-pole. Cette communication a été cause de la ruine du trésor. Tout ce qui s'y trouvoit a été brisé ou déchiré. On a à regretter la perte des plus beaux ornemens. On dit qu'il a été commis sept meurtres pendant le pillage de l'Archevêché. »

(e) Je n'ose affirmer que l'orfèvre mis en avant par les ennemis de M. l'archevêque, soit allé jusqu'à dire, comme M. Laffitte, *qu'il demandoit pardon à Dieu et aux hommes* d'avoir intenté un procès à saint Vincent-de-Paul. Mais ce qu'on lui avoit fait faire à force d'instigations et d'obsession, étoit si peu dans ses dispositions naturelles et dans

ses mœurs honnêtes, qu'il cherchoit lui-même toutes les occasions de s'en disculper, en se rejetant sur l'espèce de violence qu'il avoit eue à subir de la part des gens qui s'étoient fait une tâche infernale d'attiser ce feu. Je pourrois citer le nom d'une famille considérable, dont le chef a été plusieurs fois ministre, et auprès de laquelle il est allé dans le temps, de son propre mouvement, se confondre en regrets et en explications sur la manière dont il avoit été violenté, poussé et travaillé pour l'amener à cette mauvaise action.

Ce n'est pas que je veuille entreprendre de le justifier. Ces sortes de complaisances ont toujours pour le moins, l'inconvénient de paroître lâches et honteuses, pour les caractères dont on les obtient n'importe comment. Il est bien malheureux d'ailleurs, pour les hommes honnêtes, d'en venir à se laisser faire instrumens d'intrigues et de malice, par des estafiers de l'espèce de ceux qui ont suggéré et soufflé le procès de la chasse de saint Vincent-de-Paul.

(S) Ordinairement, quand on n'a pas l'ame tranquille, ou qu'on soupçonne les autres de mauvais desseins, de perfidie, de quelque chose, enfin, qui leur fasse déshonneur, on se détourne d'eux, on prend la fuite et on s'éloigne. M. l'archevêque fit tout le contraire dès les premiers momens, et au

plus fort de l'orage. Le second jour de l'insurrection, lorsque le tumult étoit à son comble, que l'air étoit en feu, et que tout bouillonna d'anarchie dans la capitale, il étoit à sa maison de campagne de Conflans. Comme il se trouvoit dehors, il ne tenoit qu'à lui d'y rester, et de se réfugier dans quelque maison amie. Ce fut ce moment qu'il choisit pour rentrer en ville, sans prendre aucune précaution, avec toutes les marques de sa dignité, avec tous les signes qui pouvoient servir à le faire reconnoître de loin comme de près.

Son calme étoit si profond, et il se méfioit si peu de l'aveugle fureur du peuple, qu'il se mit à en traverser tranquillement les flots au petit pas, depuis la barrière de Bercy jusqu'au pont d'Austerlitz. Arrivé à ce dernier point, il put reconnoître combien il est quelquefois inutile pour la sûreté personnelle, *d'avoir une ame qui n'a rien à se reprocher*. Arrêté, enveloppé au milieu du pont par une masse épaisse d'insurgés frénétiques, il les entend délibérer entre eux s'ils doivent le jeter dans la Seine avec sa voiture, ou sans sa voiture. Heureusement pour lui un des hommes d'autorité de cette bande, ouvre l'avis de le laisser passer, et de l'envoyer mourir plus loin, dans la première embuscade venue qu'il rencontrera. Cette circonstance le sauve pour le moment, et lui donne le temps de se réfugier à quelques pas de là dans l'hô-

pital de la Salpêtrière, dont le poste tenoit encore pour le roi. Dix minutes après, ce poste est enlevé et délogé par l'insurrection. M. l'archevêque retombe ainsi au pouvoir des révoltés; et cette fois, Dieu sait ce qu'il lui seroit arrivé, si une issue ne se fût ouverte pour lui du côté opposé à l'entrée des assaillans.

(g) Cet homme entra immédiatement après la révolution de juillet dans la carrière des préfectures, dont il n'est point sorti depuis lors. Je ne dirai pas si la confiance du gouvernement de juillet lui fut accordée *quoique*, ou *parce que*; mais ce qui est très-certain, c'est que s'il n'a pas changé de dispositions à l'égard de la religion catholique, il doit cruellement souffrir dans le bénitier des autres, ou cruellement faire souffrir les autres dans le sien.

(h) Outre les cris : *à bas les jésuites, à bas la calotte!* qui m'étoient rappelés dans mon entrevue avec cet initié, un autre exemple venoit à l'appui de son observation, et ne portoit pas moins le cachet de cette haine jurée au clergé catholique.

Dans la journée du 28 juillet, au moment où l'émeute commençoit à prendre un caractère formidable, deux prêtres administrateurs de la paroisse de Saint-Sulpice, M. l'abbé Kergariou et M. l'abbé Goujon, regagnèrent leur quartier en

traversant les quais par le pont au Change, dans une voiture de deuil. Ils venoient de remplir au cimetière du Père Lachaise un devoir si sacré, que cette considération seule eût dû suffire pour rendre leurs personnes inviolables. Il en arriva autrement. L'impiété envers la religion fut poussée ici jusqu'à l'impiété envers les morts. Ces deux prêtres se virent criminellement arracher de leur funèbre char pour subir sur place une sorte d'exécution. On les somma d'unir leur voix aux imprécations et aux mots d'ordre de la révolte; et sur ce que l'un des deux, M. l'abbé Goujon, accepta fermement cette occasion de martyre, il reçut à bout portant un coup de fusil qui le renversa sur le pavé, et lui laissa pendant deux mois dans les reins quarante à cinquante grains de gros plomb.

Il va sans dire que, dans cet acte de sauvagerie froide et féroce, il n'entroit aucun sentiment de haine qui fût personnel à la victime. M. l'abbé Goujon ne se trouvoit désigné à la fureur des assaillans que par ses habits de prêtre. C'étoit uniquement le programme à *bas la calotte* qui s'exécutoit ainsi à coups de fusil dans sa personne, sans plus de raisons.

(1) Cet embarras de M. l'archevêque pour refuser des prières à M. le duc de Berri étoit très-véritable. Ses ennemis ont affecté de dire qu'il étoit

mu en cela par une sorte de taquinerie et d'esprit d'opposition. Mais rien de pareil n'influoit sur sa conduite dans cette circonstance. On imagine bien, en effet, que ce devoit être fort sérieusement et très-sincèrement, qu'il répondoit aux instances de M. Barthe : « Mais si vous ne me fournissez » pas vous-même un moyen de m'en défendre, que » voulez-vous que je fasse et que j'allègue pour » établir qu'il n'est pas permis de prier pour un » prince mort d'une manière si touchante et si religieuse, non-seulement en pardonnant à ses » ennemis, mais en priant, en intercédant pour » eux, et en demandant la grâce de son assassin? »

Le ministre opposoit à cela des raisons politiques, des cas exceptionnels, où l'Eglise est tout naturellement autorisée à refuser ses prières et ses suffrages aux morts. Il demandoit s'il seroit convenable, par exemple, de les accorder à des mémoires telles que celles de Robespierre et de Marat.

« Je ne vous dis pas, répliquoit M. l'archevêque, » que ce ne seroient point là des cas embarrassans. » Mais entre les princes il n'y a que la main ; et » si tel fils, que vous connoissez bien, me faisoit » demander des prières pour tel autre personnage » éminent, qui fut le collègue, l'ami et le complice » de ceux dont vous parlez, je serois également » très-embarrassé pour les refuser ; et s'il faut

» vous dire la vérité, je ne pourrois pas faire autrement que de les accorder. »

Je ne sais si cette réponse fut gardée ou transmise par celui qui la remporta ; mais toujours est-il que l'Archevêché fut mis au sac le lendemain au soir, et que les informations attendues par M. de Quelen, pour régler sa conduite sur ce qui lui auroit été communiqué de la part du gouvernement, n'arrivèrent que quand il n'y eut plus aucun moyen de parer le coup de l'émeute, et que le palais épiscopal étoit à demi renversé ; ce qui dispensa, bien entendu, d'exécuter les magnifiques promesses portées la veille par M. Barthe à M. l'archevêque, et de se mettre en frais de réparations pour lui *refaire une demeure décente et convenable à sa dignité*, selon l'engagement que M. le ministre des cultes en avoit pris vingt-quatre heures auparavant.

(j) La preuve que ce n'étoient point des griefs personnels à M. de Quelen, mais une haine qui s'attaquoit à l'Eglise et au caractère sacerdotal, sans exception ni distinction, c'est que M. le cardinal de Rohan, qui ne se trouvoit à Paris qu'accidentellement, ne s'étant pas assez déguisé pour s'enfuir du théâtre de l'insurrection au séminaire d'Issy, fut assailli et cruellement maltraité à Vaugirard, par une de ces bandes de frères qui régéné-

roient la banlieue, pendant que les autres régénéreroient la capitale. Sur ce qu'il leur parut suspect d'être un homme d'église, ils l'arrachèrent de sa voiture, pillèrent les riches ornemens et les vases d'or dont se composoit sa chapelle, et s'approprièrent tout ce qu'il emportoit de précieux avec lui.

Quant à M. de Forbin-Janson, évêque de Nancy, il éprouvoit de son côté les mêmes traitemens dans son diocèse. Se trouvant alors occupé à exercer ses fonctions épiscopales à quelque distance de son siège, il n'eut que le temps d'être averti du danger qui menaçoit sa tête. Des détachemens de bêtes féroces furent lancés contre lui dans toutes les directions, et il se vit poursuivi jusque sur le territoire de Prusse, cinq ou six lieues au-delà des limites de son diocèse. On sait que force est restée contre lui à l'émeute et à la persécution depuis dix ans, et que cette rage de proscription n'est point encore apaisée. Après des tentatives et des efforts inouïs de sa part pour rejoindre son troupeau, il a fini par se voir réduit à porter son zèle apostolique, sa grande fortune et son immense charité à deux mille lieues de son diocèse.

C'est peut-être ici l'occasion de faire remarquer pour l'instruction des évêques et du clergé de France, qu'ils ont affaire à un gouvernement qui ne demande pas mieux que de les protéger, quand

il ne voit aucun risque à se brouiller avec personne pour cela ; mais que du moment où son intervention ne peut avoir lieu en leur faveur, sans compromettre sa popularité auprès de quelques révolutionnaires, il laisse les choses se débattre et se mêler comme elles peuvent, entre les amis et les ennemis de la religion. Son système là-dessus est de regarder seulement ce qui se passe, pour s'associer ensuite indifféremment avec les uns ou avec les autres, selon que c'est la cause du bien ou la cause du mal qui l'emporte.

(k) A la rigueur, ce n'est pas dans cette affaire du télescope que la gaité de M. l'archevêque doit le plus étonner : car c'étoit réellement quelque chose de fort drôle que d'avoir acheté un bel instrument d'optique pour ces messieurs de juillet, si peu de temps avant leur expédition du château de Conflans. Il y avoit là on ne sait quoi qui rappeloit le mot de l'abbé Maury, lorsque la populace, en le voyant passer sur les quais, s'écria qu'il falloit le mettre à la lanterne : *Mes amis*, leur dit-il, *vous auriez beau me mettre à la lanterne, que vous n'y verriez pas plus clair pour cela.* De même M. de Quelen auroit pu dire aux héros de juillet : « Mes amis, vous aurez beau prendre des » télescopes, vous n'en verrez pas plus loin. »

Ce qui surprend davantage dans la gaité d'es-

prit de M. l'archevêque, c'est qu'au plus fort des crises par lesquelles il a passé, elle ne s'est jamais démentie ni altérée. Lui seul ne trembloit point, et ne s'inquiétoit de rien, lorsque tout le monde s'inquiétoit et trembloit avec le plus de raison pour la sûreté de sa vie. La première fois que je pus parvenir à le revoir après la révolution de juillet, tout bouillonna encore et rugissoit de fureur contre lui. En l'abordant, je me sentis le cœur brisé, et les sanglots m'étouffèrent. Ses embrassemens ne firent que me suffoquer davantage. En me voyant si ému et si bouleversé, il s'imagina que c'étoit à moi qu'il venoit d'arriver quelque malheur, et ses informations ne portèrent que là-dessus. Quand il sut par ma réponse que ce n'étoit pas mon propre sort qui me causoit cette émotion, il fut soulagé, et reprit toute la gaieté que je lui avois connue dans de meilleurs jours. Si bien qu'on auroit pu croire que sa position étoit l'affaire des autres, et que la position des autres étoit son affaire à lui.

Du reste, je ne cherchai pas à lui faire peur de sa situation ; je lui dis au contraire avec beaucoup d'énergie et de conviction : « Vous avez bien raison, monseigneur, de ne pas vous affliger de ce qui vous arrive. Je ne connois personne qui ait un meilleur lot que vous dans toute cette exécrable affaire. Vous montez, vous grandissez

» démesurément, tandis que les autres descendent
» et traînent misérablement le boulet derrière
» vous. Oui, monseigneur, restez comme vous
» êtes, sans domicile, sans protection ni sûreté.
» Pour un archevêque de Paris, il n'y a rien de
» plus beau, de plus digne et de plus majestueux
» que d'être vu monté sur les ruines de son palais
» et réduit au pavé des rues. C'est-là votre gloire ;
» les hontes sont ailleurs. »

Je ne m'en défends pas, si M. de Quelen avoit eu besoin de conseils et d'encouragemens pour conserver la magnifique position que la révolution de juillet lui avoit faite, les miens ne lui-auroient pas manqué, car je puis dire que personne au monde n'étoit plus exalté que moi à la vue d'une grandeur si chèrement acquise et d'une adversité si noblement portée.

(1) Assurément il ne faut pas être grand connoisseur en héroïsme et en vertu pour n'être pas saisi de respect et d'admiration en voyant un évêque qui ne rompt son ban de proscrire que pour aller affronter la contagion dans ses plus ardens foyers, au milieu des faux qui moissonnent les victimes du choléra. Eh bien ! qu'on juge du degré des passions révolutionnaires et du fanatisme allumé dans les esprits de juillet contre la religion et ses ministres ! La présence de M. l'archevêque

au sein de cette effrayante calamité, parmi toutes ces ombres de mourans dont sa main bénit les derniers regards. n'est qu'un sujet de dérision et d'insulte pour les jeunes apprentis de la Faculté de Médecine, que les devoirs de leur service font circuler autour de lui. Leurs yeux arpentent sa personne d'un air insolent et dédaigneux. Ils affectent de rester couverts : ils semblent s'étonner qu'il ose être là contre la permission de la révolution de juillet, et ils s'admirent en quelque sorte de ce qu'ils peuvent prendre sur eux de ne point exécuter son arrêt de proscription.

Il faut qu'un administrateur des hospices leur fasse remarquer avec l'autorité de son âge et de sa position, que *c'est M. l'archevêque de Paris qui leur fait l'honneur de se trouver parmi eux, et qu'il les engage à prendre comme lui la tenue de respect que commande la présence de Sa Grandeur.*

Toutefois, il faut en convenir, la plupart de ces jeunes fanatiques finissent par se laisser comme étonner d'admiration pour un zèle religieux si touchant et si désintéressé. Une sorte de regret et de résipiscence se fait remarquer de leur part, et plusieurs se disent entre eux qu'il n'y a pas moyen de résister à la puissance d'une telle vertu d'évêque. C'est qu'en effet, à part les qualités éminemment épiscopales de M. de Quelen, il étoit bien

difficile d'approcher de lui sans payer tribut à cette magie de formes et de langage qu'il possédait à un incomparable degré. C'est ici le cas d'affirmer de nouveau ce que j'ai déjà dit à peu près dans les mêmes termes, que, pour être adoré de ceux qui l'ont haï si aveuglément, il ne lui a manqué que d'être connu de ses mauvais juges.

(m) Sans avoir l'esprit superstitieux et sans attacher aux prédictions plus d'importance qu'elles n'en méritent, il n'est pas défendu de faire attention à ce qui préoccupe la pensée universelle d'une époque, surtout quand cette pensée prend naissance dans la contemplation d'un état de choses où tout semble se réunir pour justifier les ténèbres et les pressentimens sinistres. Il est donc tout simple de noter, au moins comme une curiosité historique et une singulière coïncidence, ce passage d'une prédiction qui a pris date depuis long-temps, au sujet de l'an 40, et où il est dit en propres termes : *Un grand pontife meurt, et l'année s'ouvre.*

Or, M. l'archevêque de Paris n'étoit pas encore refroidi sur son lit de mort, lorsque l'an 40 a commencé. Par une prévision qui ne s'est que trop réalisée, il avoit dit quinze jours auparavant, à son imprimeur qui lui présentait le Bref de 1840 : *C'est moi qui serai, l'année prochaine, en tête de ce Nécrologe.*



MAG 2017835

TABLE.

AVANT-PROPOS.	Page v
<u>CHAPITRE I^{er}. — Le caractère de M. de Quelen, considéré en dehors de l'épiscopat.</u>	1
<u>CHAPITRE II. — Conjectures sur quelques faits de la vie publique de M. l'archevêque, et à l'égard desquels les jugemens peuvent s'égarer.</u>	11
<u>CHAPITRE III. — Autres conjectures sur le plan de conduite arrêté par M. l'archevêque, postérieurement à la seconde catastrophe du 13 février.</u>	23
<u>CHAPITRE IV. — Pourquoi on ne fait remonter ici la vie publique de M. l'archevêque de Paris qu'à la cérémonie de la chässe de saint Vincent-de-Paul.</u>	34
<u>CHAPITRE V. — Comment la chässe de saint Vincent-de-Paul, après avoir fourni un sujet de scandale aux ennemis de la religion, a fourni la matière d'un procès contre M. l'archevêque.</u>	50
<u>CHAPITRE VI. — Raisons de croire que la prudence humaine n'a pu entrer que pour fort peu de chose dans la conservation de M. l'archevêque de Paris.</u>	71

CHAPITRE VII. — Ce qui seroit arrivé si un caractère opposé à celui de M. l'archevêque se fût rencontré dans le premier pasteur du diocèse de Paris. 95

CHAPITRE VIII. — D'un danger particulier dont M. l'archevêque et l'Eglise de Paris ont été préservés contre l'ordre naturel des choses, et par une disposition remarquable de la Providence. 109

CHAPITRE IX. — Grandeur du caractère épiscopal de M. de Quelen aux yeux des étrangers. 130

CHAPITRE X. — Courage d'abnégation de M. l'archevêque de Paris dans les choses qui n'exigeoient de lui que des sacrifices personnels. Son courage de résistance dans les choses où les intérêts de la religion se trouvoient atteints. 142

CHAPITRE XI. — M. l'archevêque de Paris considéré comme ayant le génie des bonnes œuvres. 155

CHAPITRE XII. — Des charges de la succession de M. de Quelen et de la difficulté de le remplacer. 173

CHAPITRE XIII. — Invocation. 196





PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},
RUE CASSETTE, N^o 29, PRÈS SAINT-SULPICE.